*… À la loi des hommes,*

*tu préfèreras la justice des Océans …*

PLONGÉE EXTRÊME

OLIVIER TAÏEB

Tél. : 06 68 20 98 98

trezenghor@gmail.com

*« C'est à l'endroit où l'eau est la plus profonde*

*qu'elle est la plus calme. »*

William Shakespeare

1. *L’ivresse*

*Que savez-vous de l'ivresse ? L'avez-vous seulement déjà effleurée ?*

*Pas celle des psychotropes, mécréants ! Je vous parle de la pure, de l'originelle – celle qui vient des tripes –, de cette déflagration organique intime face au défi ultime qui vous flanque un shoot d'adrénaline, un uppercut au cerveau ; de cette danse paroxystique sur le fil du rasoir qui paralyse, irradie, transcende, dilate chaque pore de la peau à l'instant où l'on s'apprête à sauter dans le vide : l'ivresse qui flirte avec la possibilité d'une mort imminente, juste pour se rappeler qu'on est encore bien vivant…*

Avec fluidité, il progresse, slalomant entre les artefacts de l'armée britannique : deux locomotives LMS Stanier Class F8, deux chars UC-MkII, des camions Bedford, des chenillettes Bren Carrier, des jeeps, des motocyclettes BSA et Norton rangées comme des sardines, des MSA M-20, des fusils mitrailleurs BREN et des Lee–Enfield accompagnés de leur chargeur dix cartouches .303 British, des pièces détachées d’avions et de voitures, des radios, des bottes de soldats, des munitions dispersées, des obus d'artillerie…

*Où suis-je ?*

*Dans un mausolée aux morts ?*

*Dans un satané musée ?*

*Peu probable.*

Lui, les empreintes et les stigmates du temps, il préfère les traquer dans leur sanctuaire naturel, avant leur travestissement, avant ce storytelling mercantile prémâché et aseptisé. Les pièces à conviction, il aime les voir avant qu'elles ne soient souillées, arbitrairement agencées ; il aime les piocher dans la boue, dans la crasse, dans le sang, dans le sperme, dans l’ADN. Il aime en deviner les causes, déceler les enchaînements, poser les hypothèses, s'isoler à l'abri des regards profanes et béats pour échafauder des éléments de réponse, s’impliquer physiquement pour ressentir…

*Pourquoi suis-je là alors ?*

Un faisceau argenté de *glass fish* l'aveugle et dessine une petite lucarne ronde ; un sas invisible se forme, impalpable, mais il en distingue les contours tel un maillage virtuel. Il s'y engouffre. Cet endroit diffuse une énergie pure, intense, cosmique…

Il commence à comprendre.

Naviguant entre les eaux femelles de ses émotions profondes – purificatrices, tourmentées – et les eaux mâles de sa psyché consciente et rationnelle – calmes et ordonnées –, il explore la carcasse inquiétante d'un vestige de l'histoire. À moins que ce ne soient les vestiges de sa propre histoire.

*Laissons de côté l'intellect, pour l'instant. Ne courons pas le risque de tout perdre…*

D'un palmage maîtrisé de manière à ne pas soulever le sédiment, il pénètre dans les cales de ce navire à vapeur de la Seconde Guerre mondiale, au milieu des platax, des barracudas, des vivaneaux, des bancs de carangues. Une tortue le croise et le toise de ses trois paupières. Elle est amputée d’une patte avant. Malgré un seul propulseur, son vol reste gracieux ; son *slow motion* inné l'envoûte…

Un courant soudain le déporte ; il tente de s’accrocher à une tôle rouillée et tranchante pour se stabiliser, à deux doigts de poser la main sur un poisson-pierre vénéneux – l'issue eût été fatale.

Les poissons-crocodiles semblent se rire de lui. Peut-être parce qu'il évolue entièrement nu et sans aucune source d’air.

*Avez-vous déjà ressenti l'ivresse ? Celle provoquée par la pression partielle d'oxygène anormalement élevée, qui dope le cerveau, exalte les sens et trouble le discernement ? Lorsque chaque centimètre supplémentaire est un pas de plus vers le point de non-retour. Davantage d'ivresse, mais moins de chance d'échapper au rendez-vous syncopal…*

Il s'en fout.

Il y va.

Advienne que pourra.

Il ressent des vibrations intenses ; un élément perturbateur veut attirer son attention à la surface…

*Au diable !*

Il l'ignore, ressort de la cale et tombe nez à nez avec le canon antiaérien. La proue et le milieu du navire sont à la verticale, tandis que la poupe est détachée et torsadée à 90 degrés. Dans la grande cheminée centrale, deux murènes inquiétantes jouent à se défier…

… ou peut-être étaient-elles simplement en train de se courtiser, de s'accoupler.

À cause de cette brutale ingérence dans sa vie nocturne, il ne le saura jamais.

Il enrage.

Le vibreur l'avait extrait de son rêve lucide qu'il s'efforçait de maintenir vivace, en lévitation extatique.

Un de ces rêves rares, si rares.

Les rêves d’eau ne sont jamais anodins.

*Putain de vibreur !*

1. *By night*

La veille au soir, bien loin d'imaginer qu'il serait sur le pont dès l'aube, Le Garrec avait flâné dans la vieille ville pour s'enivrer de l'ambiance, s'imprégner des odeurs et des couleurs.

« Marseille appartient à qui vient de loin », écrivait Blaise Cendrars. En pénétrant dans cette réalité, il en saisit brutalement la profondeur. Ici, on a vite fait de se sentir citoyen du monde. Ici, les gens sourient. Ici, les barrières sociales semblent se dissoudre dans les rues. Et pourtant il sait bien que la réalité est tout autre. Marconi l'avait briefé pendant le pot de départ, avec sa rigueur professionnelle si singulière, sa manière à lui d’exprimer ses émotions. Il le savait chamboulé face à sa mutation si soudaine. Avec toute sa gouaille, il lui avait exposé qu'en ces contrées anisées, le coefficient de Gini pointait à 0,43.

*« Non, pas un taux local d'alcoolémie ni un sponsor de pétanque ! »* riait-il à gorge déployée, juste un foutu indice de technocrates qui mesure le niveau d'inégalité.

Car Marseille rappelle ces configurations urbaines tiers-mondistes qui voient se côtoyer, sur le même trottoir, hyper-riches et ultra-pauvres.

Marseille,

Magique et paradoxale.

Qui trône dans le top dix des villes les plus cool au monde avec l'arrondissement le plus pauvre d'Europe.

Marseille,

Carrefour des exils,

Carrefour des souffrances,

Carrefour des résiliences.

*Tu vas me manquer, Marconi.*

*Mon fidèle Marconi.*

*Sur qui vais-je me reposer maintenant ? Qui palliera mes errements… mes absences ?*

La nostalgie lui enserra la gorge, l’espace d’un souffle.

Lui, ses seules références, c'étaient celles des films de Robert Guédiguian – celui qu’il surnommait le Ken Loach marseillais – dont la vision tendre, poétique et cruelle dépeint une société déshumanisée et livre un constat implacable : celui de l'individualisme. Bien plus insidieux que celui de la lutte des classes. Car ici, les pauvres s’opposent aux pauvres, et les dominés ont récupéré le discours des dominants.

Une femme un peu vulgaire, mais plutôt bien gaulée, a essayé de l'alpaguer sur la rue des Petites Maries, l'invitant à prendre un verre chez elle. Il a décliné poliment son offre.

Était-ce une prostituée ?

Il n'en a pas la moindre idée.

Ici, il a perdu tous ses repères.

Ici, il ne connaît ni les codes sociaux, ni les us et coutumes en matière de drogue, de drague et de sexe.

Ici, c'est un bleu, un vrai bleu. Dans un état de fragilité et d'incertitude, de ceux qui procurent une douce euphorie et réinsufflent un peu de jeunesse.

Pour pactiser avec les esprits de la Canebière, il s'est senti obligé d'ouvrir le bal avec une bouillabaisse. Terriblement cliché, certes, mais parfois il y a des clichés qui s'imposent, même à l'apôtre du non-conformisme qu'il était. Il aurait pu choisir l'Épuisette, pour son cadre enchanteur – posée sur les récifs du vallon des Auffes, avec sa vue sur la mer – mais les ambiances guindées lui donnent la nausée. Rien à faire, c'est épidermique, et s’il a fui le quart nord-est bling-bling de Rennes, ce n'est pas pour se retrouver au milieu de ces ersatz de « boboïtude ». Alors, il a opté pour un petit restaurant qui ne paye pas de mine, enclavé au milieu des bouillabaisses en boîte attrape-couillons.

Chez Loury, on sert la bouillabaisse en trois actes – comme la dramaturgie peuchère ! C'est ce détail impertinent qui l'a séduit.

Premier acte, soupe de poisson rouille et croûtons.

Deuxième acte, soupe de poisson, saint-pierre, baudroie, vive, rascasse.

Troisième acte, rouget-grondin arrosé du bouillon de cuisson et fielas, pour ne pas dire congre qui sonnerait moins noble.

Il a cherché les crabes. Le patron et ses grandes moustaches de dompteur de lion s’est écrié : « Pas de favouilles ici ! ».

Nougat glacé, coulis d’orange en dessert, avant de finir jusqu'à pas d'heure dans un rade mal famé, excité par l'idée que ce serait la première et la dernière fois qu'on ne l'appellerait pas « commandant ».

Errer incognito dans une ville où tout reste à découvrir, un plaisir qu'il avait oublié depuis ce 1er janvier 2000 à La Havane. Animé par une pulsion irrépressible pour célébrer l'entame du nouveau millénaire, il avait laissé tout le monde sur le carreau – femme, maîtresse et enfant – et sauté dans le premier vol pour Cuba.

Comme ça, sur un coup de tête.

Sans point de chute.

Sans itinéraire.

Sans même le plus élémentaire repère géographique.

À deux doigts de se faire refouler au check-point de l'immigration par la junte militaire de Castro.

Au taxi de l'aéroport qui lui demandait où il allait, il s'est fendu d'un « *vamos al centro »* sans articuler et faussement assuré. Dans chaque ville, il existe forcément un *« centro ».*

L'hospitalité cubaine fit le reste.

C'est ce jour-là qu'il a réalisé que sa tête de métèque l'autorisait à se fondre dans n'importe quelle populace. À Cuba il passait pour un Cubain, en Égypte pour un Égyptien, aux Antilles pour un Antillais, au Mexique pour un Sud-Américain… lui, le juif errant, le caméléon. L'idée l'avait toujours fait sourire. Même pas juif pour les juifs, vu que sa mère était bretonne – un joli accident de parcours sur son arbre généalogique. Il avait pris son nom, pour brouiller les pistes. Mais ça, c'est une autre histoire.

1. *Danse avec les crabes*

C’est en voyant les crabes se disputer les chairs encore fraîches de son premier client marseillais qu'il prit vraiment conscience du changement de latitude et qu’un nouveau chapitre de sa vie s’ouvrait. Il n’avait même pas eu le temps de se racheter une brosse à dents, encore moins celui de se choisir une nouvelle literie. Sa première nuit phocéenne, il l’avait passée à même le plancher sur un tapis de yoga défraîchi, prêté gentiment par sa nouvelle voisine, madame Nogueira. Une Portugaise volubile, fan de telenovelas et d'encens à la lavande, qui lui avait confié entre deux biscuits au citron que les murs du quartier avaient des oreilles. L'empathie à fleur de peau, elle avait même insisté pour lui passer un coup d'aspirateur. Le commissaire Eskenazi avait eu la courtoisie de lui offrir trois nuits d’hôtel comme cadeau de bienvenue ; une délicate attention qu’il avait déclinée par réflexe. L'instinct névrotique de « non-redevabilité » : ne jamais être débiteur de quoi que ce soit envers qui que ce soit.

*Un jour, j'apprendrai à dire oui.*

Le corps avait atterri dans le ressac des calanques de la Vesse, une minuscule enclave en face de Niolon, blottie entre deux falaises de calcaire. C'est un touriste insomniaque, sorti à la pleine lune pour fumer sa clope, qui a donné l'alerte après avoir cru dans un premier temps qu'il s'agissait d'un phoque.

*Drôle de phoque !*

En retirant la bâche plastique, Le Garrec découvrit un homme d’une quarantaine d’années, silhouette sportive, cheveux châtains et yeux marrons. Il gisait sur le flanc droit, vêtu d’une combinaison de plongée et d’un gilet de stabilisation. **Le sel avait déjà commencé à former des cristaux aux commissures de ses lèvres.**

Arborant ses trois chevrons, un fonctionnaire de police s’approcha de lui et se fendit d'un rapport circonstancié avec son accent tout droit sorti d'un film de Pagnol :

— Pas de masque, pas de bloc de plongée, un étui à couteau vide accroché à la stab, une ceinture « marseillaise » sans son lestage serrée comme un garrot autour de son bras gauche et une seule palme à son pied droit. Ouais, drôle de phoque !

Pas n'importe quelle palme : une Plana Avanti L, un modèle de palmes qui n'est plus fabriqué depuis une vingtaine d'années. Un détail insignifiant pour le commun des mortels. Mais troublant pour lui, eu égard à la fidélité qu'il lui voue depuis toujours, à la limite du fétichisme. Excepté à ses pieds, il y a bien longtemps qu'il n'avait pas croisé l'une de ses sœurs jumelles. Il faut dire que ses soixante-et-onze centimètres de long tout en rigidité, davantage adaptés à la chasse qu'à la plongée avec bouteille, avaient vite fait d’infliger des crampes aux chevilles les plus aguerries.

— A-t-on retrouvé l’autre ?

— Non, commandant, pas pour l’instant.

— On l’a identifié ?

— Grégoire Montfort, vous connaissez ?

— Je devrais ?

Le sous-brigadier marque un temps d'arrêt et sourit de toute sa bonhomie.

— Oooh, vous êtes nouveaux ici ! Qui ne connaît pas Grégoire Montfort ? Self-made-man, influenceur, ce type a fait fortune dans les crypto-monnaies et le coaching immobilier. En prime, un putain de bon plongeur, membre fondateur de « la Team ».

— « La Team » ?

— Un petit clan de têtes brûlées qui se shoote à la profondeur. Des fadas, mais de vraies pointures ces gars-là. Quelques collègues ont eu le privilège de s’entraîner avec eux. Évidemment, ça reste entre nous.

— Pas de profondimètre, une montre ou un truc dans le genre ?

— Jetez donc un œil sur ses mains.

Tandis que le policier braque son pointeur laser en porte-clés sur le membre supérieur gauche de la victime, Le Garrec enfile des gants en latex, s’agenouille et soulève délicatement le poignet. Le pouce a été sectionné à la base.

Le sous-brigadier tapote dans la paume de sa main droite puis redirige le flux lumineux de son gadget afin d’orienter ses investigations. Le Garrec dégage aussitôt l’autre bras pour constater que la main droite est restée crispée sur un ordinateur de plongée. Forçant sur les phalanges, il arrache l'ordinateur des doigts rigidifiés de la victime.

— J’ai préféré ne pas y toucher, se sent obligé de rajouter le fonctionnaire de police, dubitatif. Vous ne croyez pas que la police scientifique aurait…

— Aurait constaté que ses doigts étaient crispés sur son Apeks DSX ? Vous avez fouillé les poches de sa stab ? Un parachute de palier, une ardoise, des MN90[[1]](#footnote-1) ?

— Ce n’est pas mon rôle. Vous connaissez les procédures mieux que moi. Mais vous savez, ici, plus personne ne plonge avec des tables, commandant. L’ordinateur les a reléguées au musée.

— Moi, si ! Et si la pile de votre ordi tombe en carafe à moins cinquante mètres, vous faites comment pour calculer vos paliers, vous priez la Bonne Mère ?

En son for intérieur, il rit de cet anachronisme. Apnéiste à la base, il a extrapolé à sa sauce quelques règles théoriques de la physique subaquatique. La seule raison pour laquelle il plonge encore avec ses tables en plastique, c'est pour nourrir une petite nostalgie liée à la première plongée bouteille avec son père. Aujourd'hui, ces reliques n'ont qu'une fonction symbolique. Superstition ? Il n'en sait rien, mais ce qui est sûr, c'est qu'avec elles, il se sent protégé chaque fois qu'il s'abandonne dans les douces alcôves de la grande bleue. Il possède bien un ordinateur de plongée, mais en panne depuis belle lurette.

*Un jour je penserai à changer la pile.*

D’une pichenette, il envoie valser un crabe un peu trop aventureux et se réancre dans le réel.

— Avait-on signalé la disparition d’un plongeur ?

— Pas à ma connaissance, commandant, mais j'interroge le CROSS et je vous le confirme.

— Profitez-en pour leur déposer ça, j’aimerais savoir ce qu’il a dans le ventre, conclut-il en lui tendant l'ordinateur du défunt.

Fondu dans le décor, à quelques mètres, le capitaine Morel n'avait pas manqué une miette des gesticulations de Le Garrec face à sa première scène de crime marseillaise.

« Le nouveau » sentait bien le poids de son regard circonspect posé sur lui. Pas intrusif, mais pesé. Mesuré. Comme on jauge un poisson rare sur l’étal. Par courtoisie, Morel observait sans intervenir, lui laissait le temps de prendre ses marques, tentait de décoder les signaux non verbaux de celui à qui il aurait désormais à rendre des comptes.

La quarantaine bien entamée, Morel s’affiche en costume à l’ancienne : gilet bien cintré, chemise blanche impeccable qu’il porte avec une aisance naturelle, complétés par une montre mécanique en bronze avec cadran noir à effet « glossy ». Une élégance qui s’accorde avec son physique : un visage aux traits fins avec une barbe mouchetée et des cheveux châtains grisonnants coupés à ras pour effacer sa calvitie, des yeux bleus perçants malicieux derrière des lunettes cerclées. Il ne dit pas « oui », mais « yep ». Il ne dit pas « bureau », mais « bocal » quand tous les autres disent « l’Évêché ».

Sur le chemin du retour, celui qui était venu le cueillir ce matin au saut du lit, s'ouvrit davantage et posa les fondamentaux.

Primo, qu’il n’était pas d’usage de l'appeler capitaine. Ici, tout le monde le surnommait « Frog » en hommage au poisson-grenouille poilu : une grande bouche, se fond dans les décors, mauvais nageur, mais fulgurant quand il s'agit de passer à l'action. Le Garrec apprit ainsi que le poisson-grenouille poilu fonçait sur ses proies à une vitesse record de six millisecondes.

*Un gars presque invisible, qui dégaine plus vite qu’un paparazzi flairant un adultère ?* Autant dire un atout de poids pour l’équipe. Il n’osa pas lui demander si l'analogie s'arrêtait là ou si la pilosité faisait partie du package.

Secundo, qu’il était le meilleur rappeur de la PJ.

*L’oxymore personnifié*, songea Le Garrec.

Grisé par ses confidences, l’homme courtois et réservé des premiers instants se transforma en un torrent d'éloquence sauvage et crut bon de lui dresser une présentation quasi exhaustive de la substantifique moelle de Marseille, Taj Mahal du sud de la France.

À commencer par les bases : que c’est Molinari, charpentier de marine très coté, qui avait trouvé le moyen de dégager la Sartine – avec un T – qui bouchait le port. D’où l’expression « on va chercher Molinari ! ».

Et que la Bonne Mère, tous les samedis, elle étendait son linge. Voilà pourquoi il n’y a jamais de samedi sans soleil.

Mais ça, c’était juste l’échauffement.

Après, il déroula. Sans respirer. En mode rafale. Du coq à l’âne, comme sur une ligne de métro en roue libre :

— Que le niveau zéro de la mer, c’est ici.

— Que le premier camion à pizza, c’était en 62, à Marseille.

— Le premier transplanté cardiaque de France ? Même topo, 68, Phocéa forever.

— La plus vieille quincaillerie du pays ? Devine.

— La doyenne des poissonnières ? C’est Nana ! Elle vend les yeux de Sainte-Lucie au Vieux-Port et porte chance à ceux qui savent lui parler.

— Et aussi que Marseille est la seule ville d’Europe où les canons sont tournés vers elle-même, pas vers l’ennemi. Histoire de calmer les insurrections et de rappeler qui commande.

— Et même que Barras et Robespierre l’ont rayée de la carte en 1794 : trente-huit jours sans nom, pour lui apprendre la soumission.

Marseille, Marseille, Marseille.

Ses yeux brillaient, il l’aimait sa ville !

Puis de conclure par l’essentiel. Le dogme. L’article de foi.

— L’OM, à jamais les premiers.

— Et Monsieur Tapie. Enterré comme un roi.

Le Garrec en attrapa le tournis, rattrapé par sa nuit trop courte. Le coup de grâce lui fut donné par le GPS, quand Frog le régla sur la voix de « Mireille » — accent du cru, soleil en stéréo et cigales en option. Chaque virage devenait une déclaration d’amour marseillaise :

« Police signalée, fais pas le mariole ! »,

« Allez boulègue, on va pas dormir là ! »

\*

\* \*

Quand la vague hyperthymique se retira, Le Garrec apprit que Frog avait établi un lien potentiel entre plusieurs décès survenus dans le milieu de la plongée – et mis le doigt sur quelques anomalies.

Sa demande de mutation dans le Sud n’avait pas été acceptée par hasard.

1. *Soixante-douze mètres, trente-trois minutes*

Les pecs saillants, les abdos sculptés dans le marbre – sans parler des autres attributs que sa nudité exhibait –, il avait fière allure notre plongeur émérite sur la table d'autopsie de l'institut médico-légal de la Timone. Le Breton y retrouvait la morphologie de ses amis pompiers du temps où il allait se dérouiller les cuisses le dimanche pour s'entraîner au palmage, histoire d'entretenir la machine. Un rendez-vous sacré que rien ne pouvait suspendre, ni le froid glacial de l’hiver, ni la mer démontée.

*Quand tu peux suivre un pompier à la palme, tu peux suivre n'importe qui*, s'enorgueillait-il.

À son chevet, une jeune femme – lieutenant de police – venue le seconder.

Kim Prado, une jolie Eurasienne de trente-sept ans avec des muscles longs et fins, une silhouette qui évoque Marcia Moretto, cette danseuse argentine qui inspira les Rita Mitsuko.

En la voyant près du corps, scrutant chaque détail de l'anatomie de Grégoire Montfort et s'attardant sur son bas-ventre, Le Garrec ne put contenir la pensée salace qui lui traversa l'esprit. À en juger par la réaction de défense de sa collègue dès qu’elle l’entrevit, il fut certain qu'elle en perçut la teneur, comme s’il venait de la prendre la main dans le sac. C'est sur cette ambiguïté truculente que se scella leur premier contact.

Si on considère que les premières impressions fixent les bases d'un schéma inamovible où se jouent les ascendants psychologiques, alors cette milliseconde de gêne, elle savait déjà qu'elle allait la payer très cher.

Ça venait d'illuminer la journée de Le Garrec, d'autant plus qu’il apprit qu’elle assurerait son intégration et le brieferait sur les différents process. Mieux encore, qu’elle serait son binôme sur cette affaire. Au premier échange de regards, il sentit qu'un jeu vicieux allait s'instaurer entre eux, empreint de défiance et de séduction, et sur ce terrain, son intuition le trompait rarement.

Il allait devoir se concentrer sur les propos du médecin légiste, grand gaillard charpenté aux sourcils touffus et à l’œil malin, qui n'avait pas attendu les présentations officielles pour débiter son laïus atone, expédiant les observations préliminaires et l’examen externe du corps. Un frisson lui courut sur la peau pour lui rappeler que l’écart thermique entre la douce brise extérieure et l’intérieur de cette salle climatisée à outrance n’avait plus rien à voir avec celui de sa Bretagne natale. Une gêne en appelant une autre, les scialytiques aveuglants se reflétant sur le carrelage blanc et les meubles en inox réveillèrent brusquement sa photosensibilité ; il plissa des yeux par réflexe.

*D’où vient cette ânerie de poser systématiquement du carrelage blanc dans les salles d’autopsie ?*

— C’est vous le nouveau ? dit l’homme en blouse blanche pour capter son attention.

— Commandant Le Garrec, je…

— Après ! Vous me faites perdre le fil. Où en étais-je ? Ah oui, un examen du thorax qui démontre la présence de fêlures costales en latéral et en para-vertébral au niveau des 10e et 11e côtes, probablement attribuables, tout comme les ecchymoses des membres inférieurs, aux manœuvres faites pour extraire le corps de l’eau en le tirant par son gilet de stabilisation. L’amputation du pouce et la pose d’un garrot sont les éléments notables sur lesquels il va falloir concentrer nos investigations en retraçant la chronologie. Intrigant, mais cohérent si on compare les résultats de l'autopsie aux profils de plongée que m'a transmis le CROSS. Au fait, commandant, vous êtes plongeur, non ?

— Disons que j’aime bien me reposer des sarcasmes du monde en respirant un peu d’air comprimé, là où les âmes bruyantes ne s’aventurent pas. Je suis de la vieille école, alors question théorie pure, autant vous dire, je suis une bille.

— Essayez quand même, l'invite-t-il, en lui tendant les courbes de plongée imprimées depuis l’ordinateur du défunt.

Le Garrec se plie au jeu et commente en suivant le tracé du doigt :

—Descente dans le bleu à toute berzingue, soixante-douze mètres, trente-trois minutes… Hou ! Ça fait un paquet de paliers. Je me trompe ?

— Continuez.

**— Remontée jusqu’à neuf mètres en moins d’une minute… trois minutes de palier, aïe ! Léger. Une petite minute à quatre mètres, et hop ! Surface. Visiblement, y’a pas le compte. Le pauvre type est remonté, sursaturé d’azote : une vraie bouteille de champ’ qui n’attend plus que d’être sabrée. Accident de décompression, j’imagine. Une petite bulle là ou là…**

Désignant le cœur puis le cerveau : **« Et PAF ! »**

— Pas mal pour une bille en théorie. En fait, oui et non. Il était bel et bien en train de faire un accident de décompression, mais ce n’est pas ça qui l’a tué. Hypothermie, commandant. Notre solide gaillard est tout simplement mort de froid.

— C’est con de mourir comme ça, il semblait costaud pourtant.

— En effet, c’était un coriace. Un type capable de se faire un garrot sous la flotte à moins soixante-douze mètres avec une seule main et sans paniquer, je lui tire mon chapeau. Hélas, il a perdu beaucoup de sang.

— J’imagine que la baisse de l’afflux sanguin vers le cerveau a entraîné une syncope après avoir fait surface. Puis le froid l’a emporté alors qu’il ne pouvait plus lutter. C’est ça ?

— Presque, à la différence près qu’il a lutté pendant plusieurs heures contre l’hypothermie, jusqu’à ce qu’une bulle dans la moelle épinière vienne le bloquer définitivement. Tétraplégie, ce pauvre gars s’est vu mourir, impuissant, sans pouvoir bouger. On l’aurait mis dans un caisson tout de suite après qu’il ait fait surface, on l’aurait peut-être sauvé sans trop de dégât. Sans recompression immédiate, c’est la roulette russe, selon l’endroit où se coince la bulle.

Passé le round d'observation, Kim ose enfin se joindre au débat :

— Docteur, qu'est-ce qui vous fait dire que la pose du garrot a eu lieu à soixante-douze mètres ?

— L’examen tomodensitométrique cartographie les lésions osseuses et détecte tout épanchement gazeux anormal dans les cavités pleurales ou abdominales. On complète avec un angioscanner : j’injecte du produit de contraste pour investiguer le système vasculaire. L’imagerie post-mortem est diablement précise aujourd’hui, et le grand avantage, c’est qu’on joue moins du scalpel. C’est une méthode non invasive, qui n’interfère pas avec l’autopsie, et permet la réinterprétation a posteriori.

Pour en revenir à notre affaire : concrètement, le garrot empêche la circulation du sang et, par conséquent, empêche l’élimination des gaz dissous lors de l’expiration. Des microbulles se forment, bouchent les capillaires et engendrent un début de nécrose.

Sur l’imagerie, j’ai donc comparé les coupes du bras gauche, puis du bras droit. Autant vous dire que si le garrot avait été posé en surface, le résultat n’aurait pas été aussi différent. Ajouté à l’obstruction des capillaires, le garrot double l’étendue des nécroses. Regardez les taches foncées, là et là. En en mesurant l’étendue, je peux vous affirmer que son garrot a probablement été posé entre la vingt-cinquième et la trente-troisième minute.

— Et sa main ? interroge Kim en attirant les regards vers le pouce amputé. Quelle hydre des profondeurs a bien pu lui faire ça ?

— Une bestiole ? Peu probable. Pas le moindre mucus, pas la moindre sécrétion, pas la moindre marque de dents, mais une coupure propre, nette, linéaire entre le trapèze et le scaphoïde. C’est une tôle métallique bien acérée ou un couteau bien tranchant qui a fait ça, je ne vois rien d’autre. Ce n'est pas un accident : l'amputation semble volontaire et il faut avoir les tripes bien accrochées pour séparer son pouce du reste de la main. Mais il y a une dernière chose qui m’intrigue. Vous voyez ces contusions ?

Il pointe les marques violacées juste en dessous du pouce sectionné : « J’aimerais bien savoir d’où ça provient. »

— Sa main s’est peut-être bloquée dans une faille ou dans une structure métallique ? Tiens, pourquoi pas une nasse, suggère Kim.

Elle entoure son poignet gauche en joignant le pouce et l’annulaire de sa main droite, et ajoute : « On peut y entrer facilement, mais impossible d’en ressortir… Il force pour la retirer, reste prisonnier, force encore jusqu’à se déchirer le pouce sur l’un des rebords tranchants de la nasse. »

— Ça n’expliquerait toujours pas les contusions : trop circulaires, trop régulières. Ça exclut la nasse.

Au tour de Le Garrec d'émettre une hypothèse :

— Le bracelet de son ordinateur ? Si on l’a retrouvé dans sa main droite, c’est qu’il était probablement sur son poignet gauche. En considérant qu’il a lutté pendant trente-trois minutes, des frottements successifs auraient-ils pu provoquer ces bleus ?

Le médecin légiste s'essuie le front avec une lingette et grimace, dubitatif.

— Avec le pire des frottements, un bracelet en plastique n’aurait pas laissé une telle contusion. Hypothèse rejetée.

1. *Kim Prado*

Au premier abord, sa minceur et la blancheur de sa peau inspirent une certaine fragilité. Elle en joue parfois, telle une jolie plante carnivore qui ouvre sa bouche pulpeuse pour émettre ses composés volatils, imitant les phéromones sexuelles des insectes qu'elle va dévorer. Bien moins subtile lorsqu’elle a dans son viseur une proie féminine, avec qui elle ne s'encombre pas de préliminaires ; héritage du rapport de force mère-fille dans lequel elle s'est construite, dans les larmes et dans les cris. Une mère despote qui l'a élevée seule, de celles qui tuent ou rendent plus forte quand on y survit. À « l’Évêché », on l'apprécie pour son côté rentre-dedans ; ce n'est pas pour rien qu'Eskenazy la surnomme « Lucille », clin d’oeil à la batte de baseball de Negan, qui caresse rarement dans le sens du poil.

Mais bizarrement, Kim Prado n'avait pas réussi à trouver ses marques face à Le Garrec – un je-ne-sais-quoi d'inappréhendable venait perturber son écosystème. Le Breton échappait à tous les stéréotypes de flic qu’elle avait croisés jusqu’ici : une sorte de charme exaspérant, d’aura déstabilisante, empreinte d'un langage corporel affichant un détachement profond – limite je-m’en-foutiste – et un second degré équivoque.

Ça l’avait plongée dans un état brouillon, nébuleux, submergée d'intentions contradictoires, à la fois hostiles et bienveillantes. Il faut dire que quelque chose la tracassait depuis ce matin, et plaçait Le Garrec au second plan de ses préoccupations.

Un message anonyme reçu sur sa boîte mail avec un avec un objet qui racolait comme un vieux polar en vitrine :

« À QUI SONT CES FESSES ? »

Insérée à même le corps du texte, une photo : de belles fesses bien rondes qui pourraient être celles de n'importe quelle belle nana du globe, mais qui pourraient également être les siennes. Un peu moins musclées, certes, mais le joli galbe qu’elle arbore aujourd’hui ne s’est pas fait du jour au lendemain. Elle avait passé quinze minutes au réveil à comparer la photo au reflet de ses fesses dans le miroir.

En sortant de l'institut médico-légal, un deuxième mail l'attendait. Et toujours le même objet : « À QUI SONT CES FESSES ? », accompagné d’un émoticône « abricot » suggestif. En l’ouvrant, elle découvrit la même photo, mais cette fois-ci, le plan était plus large et décrivait davantage la situation : la croupe offerte d'une femme. En arrière-plan, un miroir cerclé de rotin renvoyait un flash masquant le reflet de celui qui semblait tenir un appareil photo. L'étudiante fauchée qu’elle était avait bien acheté un miroir similaire à Maisons du Monde pour l’assortir à sa table en rotin ramassée sur le trottoir. Mais tout cela remontait à une vingtaine d'années.

Combien de filles dans le monde avaient acheté ce même miroir ?

Pas de panique, ne pas entrer dans son jeu, ne pas répondre, feindre l'indifférence.

S’il s’agit d’un *ransomware*, ne pas mettre le doigt dans l’engrenage.

S'il s'agit d'un harceleur, sa jouissance serait décuplée si un rapport de force s’instaurait.

Son physique l'avait maintes et maintes fois précipitée dans des situations délicates. Elle avait appris à gérer ses peurs face aux hommes. Le déclic ? Ce cours de self-défense qu’elle s’offrit pour ses 21 ans, au grand dam de sa despote de mère, qui nourrissait des projets plus conformes à ses propres ambitions. Jupe plissée, cours de valse et de madison : rallyes et autres mondanités en ligne de mire dans l’espoir de la caser avec un rejeton de la bourgeoisie locale.

Cet anniversaire marqua un tournant, celui de sa première désobéissance assumée et revendiquée. Grisée par le climat de défiance, son rendez-vous hebdomadaire devint rapidement bi-hebdomadaire. Il cimenta sa confiance. Alluma une soif féroce de corps à corps. Elle aimait cette décharge d'adrénaline face au mâle menaçant, cette étreinte charnelle dangereuse dont elle sortirait triomphante, portée par cette certitude animale d’être invincible. Très vite, il lui en fallut davantage. Elle mit la barre un peu plus haute à chaque fois, s'essaya à tous les arts martiaux qui privilégiaient le contact, du taekwondo au viet vo dao, en passant par le kick-boxing et le close-combat, pour finir par le krav-maga, l’art ultime du combat rapproché.

Ces salles qui suintaient la sueur et l’orgueil devinrent sa deuxième maison ; elle y fréquenta bon nombre de petits caïds et de jeunes policiers – ils se ressemblaient au début – impressionnant la galerie par la fluidité de ses déplacements et son fouetté radical, favorisé par ses longues jambes et son mètre quatre-vingts. Sa mère avait rêvé d'en faire une danseuse mondaine soumise ; elle avait choisi de danser sur les tatamis crados. Aux entrechats, elle choisit les crochets du droit et la compagnie des banlieusards reconvertis en vigiles ou en forces de l’ordre.

Elle s'y frotta tant et si bien que l’entraînement se poursuivit, à huis clos, peau contre peau. De fil en aiguille, sans même se poser de questions, elle intégra l'école de police, où son sex-appeal se mêlait à la crainte qu’elle inspirait aux recrues en herbe, tétanisées à l’idée de se retrouver face à elle dans les salles de combat. Elle ne voulait aucun traitement de faveur, combattre d'égal à égal avec les hommes, et corrigeait durement ceux qui retenaient leurs coups. Prendre une raclée par une fille, ça la foutait toujours mal devant les copains de promo, dans ce microcosme gorgé de testostérone.

\*

\* \*

Toujours est-il qu’en un sourire, Le Garrec l'avait pliée. Et là, sur l'instant, planquée derrière un manuel de théorie subaquatique pour fuir son regard, elle rêve de l’affronter, de lui coller une raclée, juste pour lui montrer à qui il a affaire. Quelque chose d’insidieux s’est glissé entre eux, sans pour autant donner l’avantage au Breton. Lui non plus ne sait pas trop sur quel pied danser ; il ne trouve que des mots maladroits, et la promiscuité de l’espace de travail, dans lequel il n’a pas encore pris ses marques, n’aide en rien à détendre l’atmosphère. Peut-être aurait-il dû l’inviter à boire un verre, quelque part au calme, histoire de se parler un peu, de faire connaissance — un sas, une respiration, avant le grand saut dans « l’Évêché ».

Frog observait leurs premiers pas empruntés. Il avait envie de sourire, mais se retenait.

Frappant sur le bureau, Le Garrec tenta de briser la glace en lançant le clap départ symbolique de leur réflexion partagée :

— Bon, en résumé, on a un gars qui disparaît en mer et que personne ne réclame. Un gars qui plonge seul à soixante-douze mètres sans bouger d’un iota pendant trente-trois minutes…

— Un banc de sable ? Il venait de trouver des amphores, suppute Kim, soulagée qu'un dialogue professionnel s'instaure enfin.

— Ou une épave ? rebondit Le Garrec. Non, une épave a forcément du relief et sa courbe de plongée ne varie pas de dix centimètres. Peut-être cherchait-il quelque chose à un endroit précis. Une minute pour descendre, il savait très bien où il allait.

— Un truc qu’il aurait perdu lors d’une précédente plongée ?

— Pas con, j'y ai pensé aussi, sauf que ça ne colle pas avec ses dix dernières plongées, souligne-t-il en feuilletant la liasse des profils. Toutes se situent entre soixante-dix et cent mètres. Ce mec avait une addiction pour la profondeur. Le comble, c'est qu’il s’est fait sauter le caisson sur la plongée la plus soft. Comme si un Russe faisait un coma éthylique à cause de quatre Kronenbourg.

— Soixante-douze mètres c’est déjà énorme, non ?

— Ça l’est, mais pas tant que ça pour un plongeur chevronné. Le seuil hyperoxique est fixé à 1,6 bar de pression partielle d’oxygène. En somme, soixante-six mètres pour une plongée à l’air ; six mètres de plus, ce n’est pas grand-chose.

Tout ouïe, un petit rictus en coin vint trahir la satisfaction de Frog quant à l’intégration de Le Garrec dans le groupe dont le niveau de connaissance théorique et pratique en matière de plongée sous-marine s’en voyait soudain nettement relevé. Il profita d’un blanc pour intervenir.

— C’est le cinquième.

— Cinquième quoi ?

— Cinq morts en moins de deux mois, entre Méjean et l’île de Riou. Tous fauchés dans la zone des quarante mètres. Je ne suis pas un théoricien de la plongée ; par contre, les stats et les proba, ça me connaît. Et là, elles hurlent l’anomalie. Ce genre de série, c’est pas Dame Nature qui tire les dés. J’y vois une intervention humaine.

Le Garrec se lève et va à la fenêtre, cherche un angle de vue qui lui permettrait d’entrevoir la mer, tournant le dos à Frog.

— Oui, continue.

— À cette profondeur, on peut écarter l’accident de décompression, le barotraumatisme pulmonaire et l’hyperoxie. Les enquêtes ont également écarté l’hypoxie pouvant résulter d’une défaillance matérielle ou humaine, l’épilepsie, le malaise vagal, l’hypothermie et l’hypercapnie car les conditions de plongée étaient optimales : bonne visibilité, zéro courant, zéro stress apparent.

— La narcose ? suggère Le Garrec en se retournant.

Frog marque un silence. Haussement d’épaules ambigu, comme s’il avait déjà tranché.

— Yep. L’alibi parfait : personne ne va creuser plus loin si tout ressemble à un accident qui ne laisse aucune trace. Mais là, c’est trop dense, trop rapproché. Cinq syncopes, cinq clubs, cinq lieux. Aucun recoupement, et ça se fond dans la masse des stats dont tout le monde se fout.

— Sauf si Frog s’en mêle ! interrompt Kim en lui tapant sur l'épaule.

— Pas d’autopsies ? interroge Le Garrec.

— Elles ne sont pas systématiques. Et selon des sources officieuses – que je me garderai bien de nommer – une consigne circule : en réduire le nombre tant que le budget de la justice n’est pas revu à la hausse. Et puis, pas besoin d'être un expert pour comprendre que l’opacité sur les circonstances de ces décès est liée à la nécessité de préserver le business local. Une mort suspecte c’est toute une procédure administrative avec risque de fermeture pour le club. Alors motus. J’ai remarqué aussi un truc : les juges ne saisissent pas trop la nuance entre la syncope anoxique de l’apnéiste et la syncope plongée bouteille. Donc, rien d’anormal à leurs yeux dans la fréquence des accidents. Les kékés en apnée qui se tapent une syncope à la remontée et se noient, ici, c’est monnaie courante. Zéro autopsie. Zéro alerte… pschitt !

— On exhume les corps.

— Ça s’imposerait, mais j’ai pas le feu vert. « Du palpable, pas des pressentiments. Pas assez pour déranger un proc », dixit le taulier. Yep, seulement ma modeste intuition. Eskenazi m’a dit de creuser. Il me suivra quand j’aurais du concret.

— *Pa vez avel eo nizat :* c'est quand il fait du vent qu'il faut vanner, comme on dit chez nous.

Alors, qu’est-ce qui les relie ces plongeurs ?

Se connaissaient-ils, oui ou non ?

Un profil type se dégage ?

On a récupéré leurs ordi de plongée ?

C’est par là qu’il faut commencer. Aller voir chaque famille, collecter les données qui nous manquent, vérifier les antécédents médicaux. Récupérer les fiches d’enregistrement dans chaque club, pour établir une liste des groupes de plongée, des binômes, des chefs de palanquée, et des certifications. Définir les prérogatives de chaque plongeur et les croiser avec les profondeurs précises où ont eu lieu les syncopes. Voilà, tout ça ! Et les questionner sur d’éventuels détails inhabituels. Un mot, un geste, un doute. Toi, tu continues à gratter en suivant ton intuition. Nous, on se concentre sur la dernière victime.

— Je ne suis pas experte en plongée, mais puis-je faire une remarque ? minaude Kim en attendant qu’on l'y invite. Une ceinture de plongée sert à fixer les plombs, non ?

Elle retourne son livre tout en pointant son doigt sur la page dédiée aux lestages, forçant l’approbation laconique de Le Garrec.

— Certes.

— Et le lestage sert à tenir le palier, hein ? Alors, comment pouvait-il se stabiliser sans plomb ?

— Poumon-ballast ou il palmait la tête en bas. Peut-être même qu’il avait mis des cailloux dans ses poches, à l’ancienne.

—Poumon-ballast… ?

— *Ballast* c’est le « lest » et poumon, le truc que tu as dans la cage thoracique et qui fonctionne comme un ballon rempli d’air : tu le gonfles, tu remontes, tu le dégonfles, tu redescends. C’est la première habilité qu’un plongeur doit apprendre.

—Mais s’il retire les plombs de sa ceinture pour se faire un garrot, pourquoi ne pas les mettre dans ses poches ? S’en serait-il débarrassé en surface pour améliorer sa flottaison ?

— *Quizàs, quizàs, quizàs*… [[2]](#footnote-2)

Fredonnant machinalement ce standard langoureux, Le Garrec était déjà parti ailleurs. Comme on zappe d'une chaîne à une autre, l'univers d'Almodovar venait de le happer ; il avait glissé dans ce bar madrilène de *La mala educacíon*. Quels courts-circuits neuronaux avaient bien pu l'y transporter ? Kim l’interpréta sans doute comme une manifestation de condescendance. Ce n'était pourtant pas le cas. En fait, il avait juste perdu l'habitude d'alimenter une réflexion collective. Alors il se fatiguait vite dans l'interaction.

De désespéré, ce boléro venait de passer à désespérant. Là, tout de suite, elle aurait vraiment aimé lui flanquer une bonne déculottée sur le tatami le plus proche.

1. *Le voyage*

« Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre ! Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons. »[[3]](#footnote-3)

C’est par ces mots qu’avait débuté le dernier hommage de « l’homme en blanc ».

Ce matin, le mistral n’en finissait plus de souffler sur le quartier de la Timone, balayant les allées du cimetière de Saint-Pierre et ses cent trente hectares. Des bourrasques à décoiffer les statues. Tel Thésée perdu dans le labyrinthe, Le Garrec dut s’y reprendre à plusieurs reprises pour trouver l’itinéraire le menant à son binôme et aux funérailles de Grégoire Montfort, avant de réaliser qu’il existait plusieurs « jardins du souvenir ». Kim était arrivée une heure avant le début de la cérémonie et s’était postée à l'écart avec son téléobjectif en mode rafale, afin de nourrir le *hall of fame* de l’enquête. Elle s’entraînait sur un type tout seul avec un ballon de baudruche rouge accroché à son poignet, qui sanglotait sur une tombe plus triste que lui.

Armé d’un petit guide qu’un vendeur à la sauvette lui avait vendu dans le métro pour deux euros, Le Garrec avait entrepris de tuer le temps en s'adonnant à ce petit jeu qu’il affectionne tant et qui consiste à ériger des théories célestes « à deux balles ». En effectuant une triangulation entre les tombes de Gaston Deferre, d'Edmond Rostand et d’Henri Verneuil, il se rendit compte qu’il tombait pile sur le caveau rutilant de la famille Montfort. D’en déduire, tout naturellement, que le feu plongeur émérite avait sûrement l'âme d'un dramaturge, doublée de celle d’un duelliste. Il était souvent le seul à rire de ses égarements fictionnels et la moue dubitative de Kim en disait long sur le chemin qui restait à parcourir pour établir un début de complicité.

— Dramaturge, j’arrive à comprendre. Mais duelliste, ça dépasse mes compétences.

— Mais si, réfléchis : Gaston Defferre, dernier duelliste français, en 1967. Edmond Rostand, le duel entre Cyrano de Bergerac et le vicomte de Valvert – tu sais, la fameuse tirade du nez : « Et à la fin de l’envoi… ». Et Henri Verneuil, *Le Clan des Siciliens* : double duel d’anthologie – Alain Delon contre Lino Ventura, le truand contre le policier, et Delon opposé à Gabin, école française versus école sicilienne.

— Ah oui, quand même. Il ne faut pas te laisser cogiter seul trop longtemps, sinon tu pars loin. Très loin.

— Loin, c’est ma résidence secondaire. Et parfois je m’y planque sans donner signe de vie.

— Eskenazi m’avait briefé sur ton obsession des duels.

— Mon expertise, tu veux dire ?

— Appelle ça comme tu veux.

Le monde affluait toujours et en disait long sur la notoriété du défunt. Kim mitraillait sans faiblir. Pour lui décrocher un sourire, Le Garrec évoqua l’époque du tout analogique, le charme du 24x36 argentique où l’on prenait le temps de peaufiner son cadrage et sa mise au point avant d’appuyer sur le bouton parce qu’il fallait économiser la pellicule. Il lui demanda si elle soignait son « bokeh »…

— Mon quoi !

— Ton flou arrière ! Le truc qui permet de faire ressortir et de magnifier le sujet au premier plan.

Kim restait de marbre, concentrée sur sa tâche.

Faute de répondant, le Breton reprit son guide à deux euros et continua son pèlerinage aléatoire, en quête d’épitaphes – fasciné par ces concentrés d’humanité édulcorés, gravés dans le marbre pour l’éternité. Tantôt courtes, tantôt à rallonge, tantôt dramatiques, cocasses, ironiques, tendres ou amoureuses, elles sont à l’humain ce que le haïku est à l’évanescence des choses. Comme au cinéma, il s’agit de trouver les bons mots de la fin.

 « Si sur le ring, la destinée amère a voulu, beau champion, que tu tombes au combat, saches que pour toujours dans le cœur de ta mère on entendra le tien qui bat. *À* mon fils *regretté »* était gravée au pied de la statue grandeur nature d’un jeune espoir de la boxe parti à vingt-trois ans. Le Garrec imagina la douleur de sa mère, le vide indescriptible dans ses entrailles, puis repartit vers ses « conjonctions » funéraires.

En alignant la tombe d’Edmond Rostand sur la statue du Boxeur, il atterrit pile – à équidistance – sur la fameuse tombe du carré 31. Celle de la famille Zampa concentrant à elle seule, toute l’âme marseillaise drapée de ses fantômes corrompus et consanguins. Là où mafia, politiques et *people* dansent ensemble « le mia ». Ou comment un proxénète de vingt ans, poulain de l’écurie Guérini, est devenu garde du corps de Gaston Deferre. Avant de gravir les échelons et mettre la main sur la prostitution, la drogue, les jeux, les armes. Le Garrec tenta encore d’embarquer Kim dans ses élucubrations. Elle leva les yeux au ciel et le renvoya dans les cordes : évoquer Zampa à un Marseillais, c’est un peu comme apprendre à un Brésilien qui était Edson Arantes do Nascimento.

Uppercut au menton. Le Garrec, même pas groggy, rigola intérieurement et se jura de reprendre l’avantage aux points lors du prochain round.

Pourtant, loin d'elle l'intention de se montrer hostile. En réalité, Kim voulait juste créer un peu de distance pour gérer cette affaire qui accaparait son esprit. Plus elle essayait d'en faire abstraction, plus ça l'obsédait. Et à chaque fois que Le Garrec sortait de sa ligne de mire, elle ne pouvait s’empêcher de consulter sa messagerie. Son mystérieux harceleur n’avait pas relancé suite aux deux premiers mails restés sans réponse. Et maintenant elle espérait qu’il réapparaisse, prête à engager le combat, parce que le silence numérique devenait plus oppressant qu’un cri. Le bras de fer tournait en sa défaveur.

Devant un parterre imposant de proches et de figures locales, le curé déclina enfin son oraison funèbre.

Au premier rang, Ève, la femme du défunt. Derrière ses lunettes noires, elle ne laisse transparaître aucune émotion, donnant le ton à une assemblée sans effusions. Au milieu, quatre individus se démarquent, imposent le hiatus, imposent le yang. Quatre hommes habillés en blanc au milieu de costumes noirs ne peuvent qu’attirer l’attention. Kim les mitraille. Une femme les a rejoints au milieu de l’allocution. Elle a probablement la petite quarantaine, mais on lui en donnerait moins à cause de son look de starlette fragile avec le charme virginal qu’ont les ingénues. C’est la seule qui semble bouleversée et ose exprimer sa détresse. L'un des quatre hommes la réprimande… avant de la serrer fort dans ses bras. Puis se place face à l'assemblée pour rendre le dernier hommage, suscitant des réactions dissonantes : d’un côté le clan des outrés, de l’autre celui qui sourit et ose laisser échapper quelques rires.

Il aurait aimé lire sur les lèvres de l’orateur en blanc. Plaisanter avec la mort. Un de ces tabous qui ont la peau dure, pensa Le Garrec. Lui s’était converti depuis longtemps à la nécessité de la dédramatiser, de la magnifier. En communion avec ces peuples qui acceptent la mort comme une conséquence implicite de la vie, et vont **manger, chanter, danser** sur les tombes des leurs pour sceller un lien indéfectible entre les deux mondes. Son rêve, c’est d’aller danser lui aussi sur les tombes. Les tombes de qui ? Peu importe. C’est l’idée qui le fait vibrer, comme il aimerait qu’on vienne danser sur la sienne. Seul hic : le Breton a déjà tranché pour l’incinération. Terrible dilemme**:** il lui faudra trouver l’astuce pour faire cohabiter la cendre et la fête. **Il imagine déjà l’urne portée en procession par une fanfare serbo-brésilienne, où cohabitent cuivres frénétiques et danseuses de samba endiablées… et ça le fait bien marrer.**

Les deux électrons en orbite incertaine observent le cortège qui s'apprête à quitter le cimetière.

Ève ferme la marche, Kim se rapproche, lui emboîte le pas, tandis que Le Garrec reste en retrait pour ne pas interférer.

— Merci de vous être déplacé monsieur le préfet, Greg aurait apprécié, dit Ève d'un ton solennel en serrant la main de l’homme en tenue de cérémonie coiffé de sa casquette brodée d'or.

Le haut fonctionnaire acquiesce avec la gravité protocolaire de circonstance et lui donne une dernière accolade avant de la quitter.

Profitant d'une brèche, Kim aborde la veuve en lui dévoilant discrètement sa plaque*.*

— Enquêteur Prado, toutes mes condoléances. Désolée de venir vous importuner dans un moment pareil, alors je serai brève, juste une question.

— Vous ne manquez pas de culot.

— Greg était-il de nature imprudente ?

Ève lui affiche une fin de non-recevoir.

— Répondez-moi en deux mots, après je vous laisse tranquille.

— Vous m’emmerdez. Voilà, deux mots !

Elle avait lancé ça comme une clope dans un bidon d’essence. Puis le rire avait éclaté, strident, acide… avant de se raviser.

— Non, imprudent n’est pas le mot adéquat…

Un long silence s'ensuit, nourri du tourment de toutes les âmes du cimetière.

— Demandez-leur à ces quatre-là ! lâche-t-elle subitement, en désignant les quatre hommes en blanc avant de s’éloigner en hâtant le pas.

1. *À la pointe*

Le Garrec avait recontacté son « Marius » de la Vesse pour lui demander où Grégoire Montfort était susceptible de se fournir en équipement. Sans hésiter une seconde, il lui avait indiqué le seul *Diving Shop* qui jouissait de l'agrément de « la Team ». Il s'y rendit aussitôt.

Sur le long et épais comptoir en verre texturé évoquant le mouvement perpétuel de l’océan, Le Garrec posa l’étui de couteau retrouvé sur Grégoire Montfort et s'adressa au vendeur sans détour :

— Avez-vous ce modèle ?

Le vieux briscard à lunettes rondes et tee-shirt vintage kaki réagit en plaquant immédiatement sur le présentoir un couteau et son étui, identiques au sien.

— Monsieur est un connaisseur ! C’est celui que j’utilise aussi. Le plus cher, mais la crème des crèmes : complètement inoxydable, garanti à vie, léger comme une plume, tranchant comme une machette. Faudra pas le perdre, celui-là. Enfin… ce n’est pas moi qui m’en plaindrais, je marge bien sur cet article.

— Je l’ai trouvé dans une calanque, dit-il en entrouvrant sa veste pour laisser deviner son badge.

Il ne répondit pas tout de suite, scrutant l’inconnu de la tête aux pieds, puis reprit :

—C'est celui de Greg, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

Il détacha les deux sangles du couteau neuf, plaça les deux étuis côte à côte, puis désigna celui trouvé : un trou artisanal y avait été percé.

— À ma connaissance, c’est le seul qui le portait sur sa stab, accroché par un mousqueton. Vous voyez, ça, ce n’est pas d’usine. Rapidité d’intervention disait-il. Un sacré bon, ce Greg.

— Vous le connaissiez bien ?

— Mon meilleur client, sourit-il amèrement. Lui et « la Team ». Toujours à la pointe. Ils connaissent le dernier matériel avant même que je ne le reçoive, et inspirent bon nombre de mes commandes hi-tech.

— La « Team » ?

— « Elite Diving » les plongeurs de l'extrême. Mais chut… C’est comme dans la Franc-maçonnerie, n'y est pas intronisé qui veut.

— Vous pourriez me les présenter ?

— Ah, surtout pas ! Tentez donc votre chance au Saint-James, le vendredi soir… Non, je plaisante. Allez simplement à leur rencontre, ils plongent tous les jeudis matin sur *le* *Donator*. Si votre tête leur revient, vous aurez peut-être le privilège de participer à leur entraînement, au risque de vous faire humilier. Mais ne vous faites pas trop d’illusions, ils sont plutôt du genre sélect. Pour info, celui qui prend les décisions se fait appeler Chinchorro.

— Merci pour le tuyau.

— S'il vous plait, ne dites pas que je vous ai rencardé, ces types n'aiment pas trop la publicité. Et on m'a dit qu'ils étaient un peu à cran depuis la mort de Greg.

En signe d'approbation, Le Garrec lui adresse un « tout est OK » en langage des signes. Celui des plongeurs, évidemment.

\*

\* \*

Du côté de Kim, rien n'était OK.

Un troisième mail floqué « abricot » venait de tomber et contenait cette fois-ci une vidéo qui ne laissait plus place au doute : ses fesses de vingt ans au galbe naissant, son dos avec le grain de beauté entre les deux omoplates et surtout ce premier tatouage ridicule portant le nom de son premier amour qu'elle pensait éternel. Un battement de cœur, pétrifiée au bord du précipice, une lame invisible plantée dans ses entrailles. Elle encaissa. Trente minutes sous la douche, l’eau brûlante lui rongeant la peau, sans rien atténuer du sentiment de viol.

Évidemment, le deuxième protagoniste s'était bien gardé de laisser des indices susceptibles de l'identifier. Combien d'amants avait-elle eus dans cette chambre de bonne de onze mètres même pas Carrez ? Peut-être trois ou quatre. Il y eut ce bassiste qui la raccompagna sur sa Suzuki Marauder après une audition surréaliste pour un groupe de punk alternatif – l’époque où elle se rêvait la nouvelle Nina Hagen. Il puait le shit froid quand il expédia l’affaire sur le clic-clac bancal, sans même retirer ses bracelets cloutés. Puis ce danseur de rock acrobatique avec qui elle s'envoya deux fois en l'air, à la limite de l’exhibition, comme si chaque mouvement devait être une performance pour un public invisible. Qui d'autre ? Un copain d'enfance éjaculateur précoce et le cousin d'une copine de fac pêché un jour de manif. C'est tout. Elle n’arrivait pas à croire que l’un d’eux ait pu faire ça à son insu. Son cerveau moulinait en boucle, brassant des images, des voix, des fragments de corps, sans parvenir à raccorder un visage à la trahison. Ironie cruelle pour celle qui, autrefois, avait gagné ses premiers galons en démantelant des réseaux de cyber-harcèlement et de *revenge porn*. Bien sûr, elle pourrait faire appel à ses anciens collègues de la cellule et leurs traqueurs high-tech. Mais l'idée même que sa sextape passe entre leurs mains la glaça. Elle les connaissait trop bien, ces lascars : pros devant, porcs derrière. Sa sextape finirait inévitablement dans leur *Top Ten* des plus belles parties de jambes en l'air tombées dans leurs filets. Tout ça pour remonter à une IP qui finirait par s’échouer dans un cyber-café glauque des quartiers nord, dépourvu de vidéosurveillance.

Elle hurla. De toute son âme. Pour se délester de quelques grammes de furie. Priant pour que les ondes se propagent jusqu'à un je-ne-sais-quoi de divin qui puisse prendre l'affaire en main.

1. *Le son du silence*

*Avez-vous déjà entendu le son du silence ?*

Un instant suspendu, un aparté de quiétude où la mélodie du doux clapotis des vagues résonne incongrûment dans ce quotidien citadin qui tintamarre sans cesse. Le Garrec fait partie de ces hypersensibles aux bruits, de ces 1% de la population mondiale souffrant à la fois de misophonie et d’hyperacousie, et vivant dans l’indifférence générale avec cette infirmité insidieuse.

Insidieuse, car invisible.

Invisible, car sibylline pour les 99% d’oreilles normales.

Presque honteuse.

*Excusez-moi de me tenir à l’écart de la foule, de souffrir de vos bruits : vos rires, votre sonnerie de téléphone, le cliquetis de vos textos, le cri de vos enfants, le vacarme de votre vaisselle, vos talons qui claquent sur le parquet, le frottement de vos ongles, le crissement de vos sacs plastique… Excusez-moi de souffrir de vos nuisances ordinaires.*

Parce que chez lui, l’hypersensibilité ne fait pas dans la demi-mesure : elle s’attaque aux cinq sens, et par ricochet, au bon savoir-vivre en société.

Imagine-t-on le chemin de croix d’un hyperesthésique qui analyse en permanence – consciemment ou non – le moindre détail de son environnement ? Les lumières éblouissantes, les goûts et les odeurs, exacerbés.

Calvaire de ses années de fac :

*Excusez-moi de souffrir de la fumée de cigarette qui m’empêche de vous accompagner dans ce bar, dans ce restaurant, dans cette boîte de nuit.*

*Excusez-moi de ne pas boire d’alcool parce que je n’en éprouve pas le besoin.*

*Excusez-moi de ne pas supporter votre odeur, de ne pas supporter les odeurs synthétiques produites par l’industrie.*

Oui, l’ultra-sensibilité s’apparente bel et bien à une infirmité invisible, portant en son sein une souffrance nébuleuse, insondable.

Schopenhauer alléguait que la quantité de bruit qu’un homme peut supporter sans en être incommodé est en raison inverse de son intelligence, et par conséquent peut en donner la mesure approchée. Autrement dit, que l’on peut mesurer l'intelligence de l'homme à sa sensibilité au bruit. Ces chiens dans la cour d’une maison, qui aboient pendant une heure sans qu’on les fasse taire en disent long sur l’intelligence du propriétaire. Celui qui fait claquer habituellement les portes au lieu de les accompagner avec la main, ou qui le tolère dans sa maison, est non seulement un homme mal élevé, mais encore une nature grossière et bornée. Nous ne serons complètement civilisés que le jour où les oreilles seront libres, elles aussi, et où l’on n’aura plus le droit, à mille pas à la ronde, de venir troubler la conscience d’un être qui pense.

Au cours de ses longues heures de planque, Le Garrec avait lu tout Schopenhauer. Il s’en était imprégné. Flic et hypersensible, ce n’est pas banal – d’autres diront antinomique, presque antonymique – ils pointeraient l’anomalie. Il leur répondrait que l’hypersensibilité n’est pas synonyme de fragilité. Bien au contraire. La carapace qu’il a dû se construire pour se protéger du monde extérieur l’a rendu fort, très fort. Et de souligner qu’en anglais, « sensible » signifie également « intelligent ».

*Avez-vous déjà entendu le son du silence ?*

Il repense au jour où il a entendu le son du silence pour la première fois. Planté au milieu de la jungle guatémaltèque, il était l'unique visiteur d'un site maya découvert récemment et pas encore ouvert au public. Il avait sympathisé avec le jardinier du site – il faut toujours se montrer agréable avec les « petites gens », ce sont souvent eux qui détiennent les clés. Le silence ne signifie pas forcément l'absence de son. On peut l’appréhender comme l'absence absolue de bruits parasites laissant entrevoir une symphonie de petits sons multidimensionnels et mélodieux que l'on ne peut percevoir en temps normal : la respiration des arbres, le battement d’ailes des oiseaux, le frôlement des feuilles qui dansent avec le vent… Jamais silence n’avait provoqué une telle résonance, une telle harmonie extérieure et intérieure.

En rouvrant les yeux, Le Garrec est presque surpris de se retrouver allongé sur le zodiac qui lui a été alloué par le centre opérationnel, le temps d’établir un contact.

Là, planté au-dessus de l'épave du *Donator*. C’est sa réputation de plongeur breton qui lui a valu d'être affecté à l'enquête. Il s’en amuse :

*Ça ressemble à un petit air de vacances, si ce n'est que je m'apprête à tenter l'infiltration la plus imbécile de toute ma carrière.*

Le charme du silence se rompt brusquement tandis qu'un bruit de moteur gagne en intensité.

Aveuglé par le soleil, il plisse des yeux pour se concentrer sur les quatre silhouettes qui chevauchent crânement la vedette se rapprochant à grande vitesse.

Leurs contours se précisent : de plus en plus conformes à ceux du cimetière.

1. *« Fenzy-man »*

La barge alu bleu électrique fend les vagues avec autorité et vient s’amarrer sur une bouée, non loin du zodiac de Le Garrec. Quatre hommes à bord : ils ont troqué leurs costumes blancs contre des combinaisons néoprène bicolores. Pas un mot. Juste des regards. Des gestes synchrones qui trahissent leur complicité, comme une partition jouée mille fois.

Le plus petit de la bande, c’est Pork-roll. Un mètre soixante-huit, brun ténébreux qui cultive soigneusement son look *bad boy,* mi-Scarface, mi-jeune premier sud-coréen : regard magnétique, frange nette coupée à ras des yeux, abdos bien dessinés. Son sourire en coin laisse toujours planer un doute : arrogance ou amusement ?

Le plus grand, c’est Nauru. Un mètre quatre-vingt-dix, quatre-vingt-six kilos, crâne rasé. Avec ses lunettes rondes teintées de violet, il semble tout droit sorti d’une BD cyberpunk des années 80. Il parle peu, et quand il rit, c’est un grondement sourd qui fait vibrer l’air.

Tantôt queue de cheval, tantôt chignon, la tignasse blonde aux yeux bleus, voilà Tikehau. Un mètre quatre-vingt pour soixante-dix-huit kilos sans un pet de graisse. Bardé de tatouages polynésiens, son corps est une fresque où s’entrelacent, requin-marteau, tortue, raie manta et symboles ethniques.

Enfin, le premier de cordée : Chinchorro. Grand blond svelte, coiffé en brosse, une barbe de sept jours qui a invariablement sept jours. Tout en lui respire l’assurance tranquille. Il n’a pas besoin d’imposer son autorité – il est l’archétype de l’homme alpha. Son regard jauge, tranche, décide, et quand il parle, les autres écoutent.

Faisant mine de se préparer en enfilant sa Fenzy[[4]](#footnote-4), le smartphone collé à l’oreille, Le Garrec prit une large inspiration. C'était l'heure d'entrer en scène.

Parlant fort à son interlocuteur imaginaire :

— Marco ? Ben oui, c’est moi ! Et où veux-tu que je sois ! Qu’est-ce que tu branles encore ? Ça fait quarante-cinq minutes que je poireaute comme une courge… Ouais, d’accord… d’accord… à chaque fois tu me fais le même coup. Écoute-moi bien Marco, tu m’entends là ? Tu m’entends bien ? Alors, VA-MOU-RIR !

Les quatre voisins n’ont rien manqué de sa représentation, tout comme Kim dont il avait composé le numéro. Le Garrec pivote avec ostentation et lève les yeux, faussement surpris, comme s’il découvrait tout à coup l’existence du monde autour de lui.

— Dites les gars, je peux ?

Pork-Roll lui jette un bout. Le Garrec l’accroche au taquet du zodiac. Vérifie la solidité de son nœud, puis tire sur la corde jusqu’à se hisser à hauteur de leur embarcation.

— Waow, joli bateau ! Salut les gars. »

— Salut, lui renvoie tièdement Chinchorro.

Les trois autres esquissent un geste de la main, poli et glacial.

— Mon binôme m'a posé un lapin. Réunion de dernière minute, pour ne pas dire un plan cul avec sa chaudasse de secrétaire.

— Ça se défend, t’as une photo de la chaudasse ? demande Pork-Roll.

— Je peux lui demander. Ça ne vous dérange pas si je me joins à vous pour une petite descente ? Je n’aime pas trop plonger seul.

— Pourquoi ? C’est cool de plonger seul, réplique Nauru.

— La « Fédé » adore les plans solo, pas vrai ? ironise le Breton, histoire de jauger l’ambiance.

— Nous, on l'encule la « Fédé », bien profond.

— Il ne t’a pas manqué de respect, alors zen, Pork-Roll, zen. Moi je n’ai rien contre, tu peux te joindre à nous, rétorque avec autorité Chinchorro.

— Je ne veux pas déranger…

— *Don’t worry* on t’a dit.

Le Garrec repensa aux propos du vendeur : était-ce une invitation sincère ou juste un jeu de dupes dans lequel il serait le dindon de la farce ? Il avait prévu des munitions pour installer un peu de convivialité et s'empressa de sortir une bouteille de rhum arrangé.

— Le petit verre de l’amitié ?

Pork-Roll retint sa verve, Tikehau dissimula difficilement son envie de rire.

— Ou après peut-être ? renchérit -il, pressentant une maladresse.

Bascule avant. Les trois condisciples ont déjà disparu sous l’eau.

— Plonger bourrés, ce n’est pas trop leur came. Tu comprends ? T’as l’air d’un gars sympa, mais il va falloir remettre ça à un autre jour et apprendre à t'équiper plus vite. Ciao mec, et à la tienne ! lui lance Chinchorro en effectuant sa bascule avant, tout en portant son pouce à sa bouche en guise de boutade alcoolisée.

Le Garrec reste coi, sa bouteille à la main. « À la tienne, Étienne ! » clame-t-il dans le vide en trinquant avec une mouette qui le regarde de travers. Il repense à la théâtralité de son entrée et évalue sa prestation en s’attribuant un 3 sur 10. *Et encore, c’est bien payé.* Puis de s’interroger sur ses épanchements de testostérone. Pourquoi ces réflexes grivois quand il s’agit d’attirer la sympathie d’autres hommes ? Il réalise qu’il n’a pas encore éteint son smartphone et que Kim doit bien se marrer à l’autre bout du fil. « Première tentative, premier bide : un partout la balle au centre », doit-elle penser, tandis qu’elle lui envoie la photo d’une égérie de Russ Meyer au décolleté abyssal. Accompagnée de la légende : « Ma secrétaire t’embrasse, enjoy your dive ! Signé Marco », preuve qu’elle avait bu chaque parole de la conversation.

*Et puis merde ! Maintenant qu’on y est.*

Dans l’ADN de tout plongeur breton, il y a cette addiction pour la plongée sur épave. Pas moins de 1 400 d’entre elles jonchent les fonds sous-marins de la côte de Jade jusqu’à la côte d’Émeraude. Il faut dire que la configuration « accidentée » de la région a favorisé les scénarios catastrophes, et que les bases de Brest et de Lorient – bunkers allemands pendant la Seconde Guerre mondiale – ont largement contribué à garnir le cimetière aquatique.

Le Garrec en avait rêvé, de ce trophée méditerranéen, réservé aux plongeurs aguerris – pas aux touristes en claquettes. Le courant ? Une bête indomptable. Combien s’y étaient cassé les dents ? Essoufflés, humiliés, refoulé en surface, à peine bons à le mater de loin, le masque embué de honte. Il sourit : un Breton, ça ne craint pas un courant marseillais ! Le Garrec est juste ému à l’idée de ce frôlement de destinées, de cette rencontre spectrale entre lui, voyageur aquatique insignifiant, et ce monstre d’acier qui a parcouru les océans du monde. Le commun des mortels s'extasie devant le sarcophage de Ramsès II, rapatrié dans un Airbus A350 d'Air France, avant de finir dans un musée bien propret. Lui, c’est ici qu’il se sent connecté à la culture et à l’histoire du monde.

Il en a vu, des paysages, il en a contourné, des écueils, ce fier cargo construit en Norvège en 1931, revendu deux ans plus tard pour transporter des bananes entre la France et les Antilles, avant de changer encore de cap quand la Seconde Guerre mondiale éclata. Rebaptisé *Prosper Schiaffino*, il file vers son destin et devient le dernier rescapé d’une flotte de 20 navires. Le 11 octobre 1945, le cargo quitte Marseille avec six cent cinquante tonnes de légumes secs et de pommes de terre, décharge sa cargaison à Alger et repart pour Mostaganem, qu’il quitte rempli de barriques et de citernes de vin. Pour se protéger du mistral, il fait route sur l’Espagne, longe les côtes jusqu’à la France et, en vue des îles d’Hyères, passe au sud de Porquerolles. Mais pour avoir serré un peu trop les Sarraniers, il tombe sur un champ de mines résiduelles et heurte l’une d’elles. Le 10 novembre 1945, il sombre avec sa cargaison de vins d’Algérie entre les îles de Port-Cros et Porquerolles, et scelle définitivement le destin de la *Compagnie Schiaffino.*

Une pensée furtive pour ses ancêtres livournais, marins de la fameuse maison Bacri, jadis embarqués sur *l'Aziza* – son capitaine ? Un certain Schiaffino, quelques décennies avant qu’un de ses descendants n'érige la Compagnie du même nom. Il a l’intime conviction, il le sent dans ses tripes, jusque dans son ADN, que l’un de ses ancêtres a forcément foulé le pont de ce noble cargo.

Il n’y a pas de hasard, juste des boucles temporelles, juste des synchronicités quantiques…

Après avoir jeté le contenu de son verre par-dessus bord, Le Garrec enfile son bloc de plongée et se jette à l’eau en bascule arrière. Les quatre plongeurs ont déjà disparu dans le bleu. Des chapelets de bulles remontent par intermittence et semblent se focaliser en un point bien précis. Le Garrec descend en scrutant le fond, cherchant à les localiser. À vingt mètres, il marque une pause pour admirer le fantôme bleuté qui repose bien droit sur le sable métallique. Il s’étonne de ne pas retrouver l’image d’Épinal de ses livres de plongée : ce mât, autrefois point culminant, rendez-vous obligé des nuées de poissons, happant au vol le zooplancton que charriait le courant. Il comprend vite que le temps a fait son ouvrage : la pièce maîtresse s’est brisée et gît désormais sur bâbord. Il repère le point le plus profond et s’y rend. Le safran et l’hélice, mastodontes d’acier, hurlent encore la force qu’il fallait pour mouvoir cette bête de soixante-dix-huit mètres et ses 1 698 tonneaux. Il y colle son profondimètre : cinquante-et-un mètres. Le compte n’y est pas. On est bien loin des soixante-douze mètres de la scène d’investigation théorique.

*Tant pis, autant profiter de l’instant.*

Il remonte vers la proue. Admire la grande barre à roue. Derrière le château arrière, il aperçoit une hélice de rechange. Puis survole les traverses de ce qui était jadis le pont.

*Où sont passés les quatre lascars ?*

Il pénètre avec prudence dans la cale arrière. À quarante-quatre mètres, il découvre la salle des machines, et les anciennes cuves à vin. Dans les recoins du navire, chapons et rascasses brunes et rouges, mimétiques, se fondent dans la rouille et la flore. Des murènes et des congres, tapis dans la pénombre des cales, attendent leur heure pour chasser. Il tombe nez à nez avec un beau mérou nullement effrayé. Un face à face suspendu qui s’étire. Instant magique. Il repart à travers les coursives et les superstructures à trente-cinq mètres, là où la vie explose de toute part. Il peine à se frayer un passage au milieu d’immenses bancs d’anthias, de castagnoles, de sars, entourés parfois par des dorades royales, puis découvre une pièce exiguë, vestige de l’ancienne cuisine, ses fourneaux encore en place. Il s’en échappe par tribord, se faufile dans un trou vers la cale centrale, puis réapparaît près du mât. Après la cambuse, il atteint les quartiers de l’équipage, avec sa baignoire et sa cuvette de W.-C., puis aborde la cassure provoquée par l’explosion et s’engouffre dans la cale avant, décapsulée par la mine. Dans cet espace, phare éteint, la vision du bleu est envoûtante et laisse croire qu’il vient de se poser devant un écran de cinéma. Face au trou béant laissé dans la coque du cargo, il ressent la violence de l’impact et imagine la rapidité avec laquelle le pauvre Prosper a sombré. Il ressort de la cale, sur la proue posée sur bâbord, et tombe en extase devant la profusion et la beauté de la faune et la flore : les cinquante années passées sur le fond ont transformé l’épave en un véritable récif fleuri. Le cargo est littéralement recouvert d’éponges, d’alcyons, de grandes gorgones rouges et jaunes mesurant jusqu’à un mètre. Sur le sable, tout autour de l’épave, il observe les mostelles et les énormes rougets, qui semblent nourris aux hormones. Il consulte son profondimètre puis sort ses tables de plongée, par réflexe plus que par nécessité – il y a bien longtemps qu’il les connaît par cœur. Après avoir jeté un dernier coup d’œil dans le bleu et constaté que les bulles avaient disparu, il amorce sa remontée et entend un bruit de moteur qui s’éloigne.

*Un jour, il faudra que je pense à changer les piles de mon ordinateur.*

\*

\* \*

— La chaudasse de secrétaire était occupée, alors j’ai pris l’initiative, dit Kim.

Avec Frog en renfort, elle n'avait pas résisté à l'envie de cueillir Le Garrec à la Pointe-Rouge, pressée de savourer son récit à chaud. Et de faire taire la machine à gamberger, seule dans son coin. À moins que sa véritable motivation n’ait été de lire sa déconvenue dans ses yeux.

— J’ai raté quelque chose ? demande Frog, sourcil levé, sourire de fouine en embuscade.

— Oui, de grands talents de comédien. Sa reconversion après la PJ est toute tracée. Qu’est-ce qui n’a pas collé ? relance-t-elle, le regard aiguisé qui dissèque son air emprunté.

— Oh rien… ce n'était qu’un round d'observation. C’est le genre de gars qu’il faut apprivoiser.

— Peut-être ne fais-tu pas le poids. Niveau plongée, j’entends.

— Tu me cherches ? C’est quoi, pour toi, faire le poids en plongée ?

— Je ne sais pas, c’est toi le plongeur… la profondeur peut-être.

— La profondeur, c’est juste une question d'accoutumance à la pression. Comme la Tequila : si tu es capable d’en prendre cinq verres un jour, tu peux t’en coller six le lendemain.

— Champagne, Kronenbourg, Tequila… j'adore tes métaphores puisées au cœur de la littérature éthylique.

Frog se mêle à la joute.

— Tu ne peux pas comprendre. Tu ne bois pas, tu ne fumes pas, tu ne plonges pas…

Kim sourit, surprise par l’audace soudaine, et ne peut s’empêcher de tendre la perche.

— Mais ?

— Sans doute compenses-tu par…

— Par la baise ?

se risque-t-elle, un éclat de défi dans la voix.

— Ah ! Puisque tu le dis.

Le Garrec saisit la balle au bond.

— Comme diraient Boyle et Mariotte : « La somme des vices est une constante. »

Au quart de tour, Frog embraye sur un rap improvisé :

*« Entre joker et condés, la danse*

*Tempo de la rue, potos en transe*

*L’ambiance des vices, en cadence, tu dévisses*

*Tous en lice, le monde et ses malices nous aimante*

*Tu pénètres sur le lieu de la joute*

*Mais surtout pas de shoot*

*Méfiance, abstinence, bienséance, tu compenses*

*Sista’, la somme des vices est une constante*

*Yep ! Sista’crois-moi*

*La somme des vices est une constante »*

*« Pas d'alcool, pas de clope*

*Tu t’es marginalisée, ostracisée*

*Mais pas pour autant, fragilisée*

*Tempo de la vie, potos à tes côtés,*

*Kaïra dans la mire, ne pas focaliser sur le pire*

*Sista’, notre alliance, tempo du désir, inspire*

*Plaisir sans limites, on piétine les interdits*

*Mais pour toi, pas d'alcool, pas de clope*

*Juste du sexe… à l’infini »*

— Refrain ! annonce Frog en levant le doigt.

*« Tu pénètres sur le lieu de la joute*

*Mais surtout pas de shoot*

*Méfiance, abstinence, bienséance, tu compenses*

*Sista’, la somme des vices est une constante*

*Yep ! Sista’crois-moi… »*

Le Garrec et Frog en chœur :

— *« … la somme des vices est une constante »*

Et de rire aux éclats.

— Bande de crétins ! Bon, à part votre expertise en physique graveleuse, vous avez quelque chose à proposer en rapport avec l’enquête ?… Frog ?

— Non, et toi ?

— Je me demandais comment un mec aussi jeune s'y était pris pour posséder un tel patrimoine immobilier.

Assis à l’arrière, Le Garrec retire son tee-shirt et enfile une chemise. Il croise dans le rétroviseur le regard de Kim qui se dérobe aussitôt. Ça n’a pas échappé à Frog, toujours aux aguets. Il relance :

— À ce propos, tu as réussi à joindre le notaire ?

— Yes sir. Zéro marmot.

— Alors elle hérite seule d’un sacré pactole. C’est un mobile ça, non ? Il va falloir lui rendre visite, intime Le Garrec en écartant son col et en remontant ses manches.

Frog a sorti son carnet Moleskine bleu et jette un œil à sa *to-do-list*.

— Déposez-moi au cadastre, j’ai deux-trois infos à recouper. On se retrouve au bocal pour faire le point.

1. *« la condition sine qua non de sa raison »*

Une maison d’architecte pensée dans ses moindres détails, où l'alliance audacieuse du bois et du métal confère à la demeure une élégance intemporelle. Le hall d'entrée accueille avec des murs en pierre grise aux nuances subtiles qui contrastent avec le sol en chêne brut. Un escalier en colimaçon en acier noir s'élève avec grâce, suspendu comme une œuvre d'art cinétique. Les reflets dorés du lustre contemporain glissent sur les poutres apparentes, projetant des ombres dansantes. Chaque pièce semble raconter une histoire unique, mélangeant les matériaux bruts patinés par le temps avec des éléments modernes épurés. Le salon se déploie face à pan minéral de schiste anthracite qui souligne le raffinement sans esbroufe d’un canapé en cuir aniline. Même rigueur dans les lignes : des étagères en béton patine industrielle exposent des sculptures minimalistes en albâtre translucide mêlées à des souvenirs de voyages lointains. La lumière s’invite, changeante, vivante, par les grandes baies vitrées, **dans un dialogue constant avec les matières, jusqu’à enlacer trois amphores qui font office de pots de fleur en mêlant le charme antique et méditerranéen.**

Rien n'est superflu, chaque élément a sa raison d'être.

Et pourtant, une froideur impalpable plane dans l'atmosphère. D’aucuns diraient : l’intérieur d’une épouse qui s’ennuie à mourir… Une subtile discordance entre le décor idyllique et l'émotion humaine qui s’en dégage.

La veuve ne leur propose même pas un verre d'eau et ne fait pas d'effort pour réchauffer l'atmosphère.

— Duquel Greg voulez-vous que je vous parle ? demande Ève avec une certaine emphase. Du promoteur immobilier, homme d’affaires brillant, arriviste, respecté, craint et envié ? Du séducteur invétéré, amant remarquable, prédateur inassouvi, mari infidèle bouffeur de chattes ? De l’hédoniste insatiable, anti OGM, gourmet, gourmand, bouffeur de tripes, de cervelle et de viande de cheval ? Ou bien du plongeur barge, supérieur, intransigeant, bouffeur d'azote et de sensations fortes ?

— Servez-nous un cocktail de tous ceux-là, propose Le Garrec, visiblement séduit par le charisme de l'oratrice.

— Pas envie. Mais pour répondre à la question de votre collègue venue m’importuner l’autre jour, Greg était le meilleur plongeur qui soit. Il maîtrisait chaque paramètre de sa plongée, comme il a toujours maîtrisé chaque paramètre de sa vie.

En mode « guêpe », Kim ne la laisse pas enchaîner et la bouscule sans sommation.

— Dites-moi, pas d’héritier, sa mort vous profite drôlement.

Ce qui ne semble nullement déstabiliser Ève qui répond du tac au tac :

— Son pognon ? Ses maisons ? Ses voitures ? Ses bateaux ? Là, je vous arrête tout de suite. J’étais riche bien avant de le rencontrer. Veuve à vingt-cinq balais d’un gros poisson du show-biz – pour ne pas dire un gros maquereau. À quoi va me servir de l'être encore plus ? Même pas foutue de renouveler ma garde-robe tous les mois, de piger les règles du Texas Hold’em, de me dégoter l’adresse d’un gigolo… Je crève de tout ce fric*,* vous comprenez, madame l’enquêtrice ?

Kim ne bronche pas. Le Garrec, lui, feint de s’intéresser à un triptyque contemporain fixé au mur, les yeux plissés comme pour en décrypter la substantifique moelle.

Ève soupire, puis lâche, condescendante :

 — Greg était un diamant brut, mais c’est moi qui l’ai taillé : moi et mon carnet d’adresses.

La joute est lancée, Kim se doit de relancer pour ne pas perdre la face.

— La jalousie ?

— Si j’étais jalouse, je ne l'aurais jamais épousé, ma p’tite dame ! Avant de me passer la bague au doigt, Greg m’avait déjà trompée dix fois. Je savais pour quoi je signais, les règles du jeu étaient clairement établies dès le début. Et si je vous disais que j’y trouvais parfois mon compte ? Greg était un amant hors pair, un homme brillant, audacieux, des projets plein la tête, toujours en quête de nouveaux défis. Il voulait refaire le monde, un monde formaté à son idéal, oui, c’était un vrai idéaliste – elle se reprend – non, idéologue serait plus juste. Il flottait dans le monde des idées, il me nourrissait intellectuellement. On lui aurait donné un ministère qu’il aurait secoué tout ce panier de crabes, botté le cul terreux de tous ces technocrates pitoyables. Il vomissait leur manque de singularité, de réalisme et de créativité. Tout ce qu’il touchait, il le transformait en or…

— Mais ? relance Le Garrec.

Ève claque un sourire vide, mécanique. Ses épaules s’affaissent, laissant entrapercevoir une fissure. Mais elle reprend aussitôt de la contenance.

— Il était fou… fou de sensations fortes, fou d’adrénaline. La plongée était son exutoire, « la condition sine qua non de sa raison » comme disait l’autre…

Elle marque une pause, puis fixe Le Garrec droit dans les yeux : « Vous pensez qu’il a été assassiné, commandant ? »

Le Breton élude, en s'appropriant la figure de style chère au psy de sa vie antérieure, celle du retour à l'envoyeur :

— Vous, qu'en pensez-vous ?

— Le jour où l'on s’est rencontrés, nous étions face à la mer… sa première parole a été : « c'est là que je mourrai ». Ça m’a profondément émue… Il n’y avait rien de désespérant dans sa voix, juste l’émanation d’une intense sérénité. Après, j’ai compris que la seule qu’il respectait vraiment, c’était « Elle ». Il était humble devant les éléments, savait qu’il ne servait à rien de lutter contre eux… juste lutter avec eux… Mais une chose est sûre, il n’avait pas encore décidé de la rejoindre, j'en ai l'intime conviction.

— Pourquoi n’avez-vous pas signalé sa disparition quand vous ne l’avez pas vu rentrer le soir ?

— Quand il ne rentrait pas, j’évitais de le déranger. Vous voulez que je vous fasse un dessin ?

Ils se fixent dans un silence empreint de gêne… Kim en profite pour reprendre la main.

— Qui était la fille en pleurs au cimetière ?

— Aucune idée, je n’ai jamais tenu le carnet de bal des groupies de Greg.

— Vous pouvez nous parler de ses quatre amis ? Vous n’aviez pas l’air de les porter dans votre cœur la dernière fois qu’on s’est vues.

— Je ne vois en eux que la face perverse de Greg, celle où je ne devais pas trop m'aventurer.

— Greg était-il avec eux le matin de sa disparition ? interroge Le Garrec.

— Probablement.

— Une conviction ou une certitude ?

— Chaque quatrième jour du mois, ils avaient l'habitude de se retrouver. Une sorte de rituel maçonnique entre Greg et Stéphane…

— Chinchorro ?

— Ils m'emmerdent avec leurs pseudos ridicules ! Greg et Stéphane se sont rencontrés un 6 octobre. Je n’ai jamais réussi à en savoir plus, si ce n’est que ça finirait mal un jour ou l’autre. Pour tout vous avouer, nous ne faisions jamais l’amour le 5 au soir, il devait garder tout son influx, me disait-il… vous savez, comme ces athlètes de haut niveau la veille d’un match important. Quand j’insistais, il me citait Platon qui préconisait l’abstinence pour assurer de bonnes performances aux Jeux olympiques. Imparable. La plongée du 6, c'était ses Jeux olympiques. Après, il disparaissait souvent pendant trois jours…

— Rejoindre une femme ? crut bon de relancer Kim, enfonçant le couteau dans la plaie. Et votre alliance, pourquoi ne la portez-vous plus à votre doigt ?

— Vous commencez à me briser les couilles, enquêtrice fouille-merde, clôture Ève, cinglante.

1. *Plan C comme Clara*

Un bip retentit. Un coup d'œil furtif à sa boîte mail suffit à Kim pour comprendre qui en était l'expéditeur. Une nouvelle photo. Le crescendo annonçait le pire.

Mais pour l’instant, elle conduit, tapotant nerveusement le volant.

Par intermittence, elle cherche son nouveau binôme du regard. Manifestement, elle aurait aimé un débriefing, mais n'ose pas le premier mot.

Le Garrec, lui, est ailleurs. Il a laissé dériver ses pensées vers Ève et ses paradoxes. Médite sur l'abnégation qu’il lui a fallu pour partager son existence avec un tel homme, pour l’aimer avec tout ce que cela implique. Il mesure l’égoïsme archaïque du mâle, sa faim inextinguible de souffle neuf et de frisson. Mais peut-on vivre dignement sans s’en arroger le droit ? Faut-il bannir toute transgression au nom d’une bienséance qui nous vide de notre essence et nous prive du sel de l’existence ? Au nom du respect. Un mot tranchant et sec comme la guillotine. *Mais c’est quoi, le respect ?* *Celui qui impose de ménager autrui au détriment de sa propre intégrité ?* Le paradigme pourrait être moins manichéen. Il pense à cette bourgeoisie chinoise où la concubine jouit d’un statut des plus respectables. Et tout le monde y trouve son compte.

Tout cela faisait écho aux échecs et enjeux fondamentaux de sa propre existence.

Il rompit le silence :

— Elle avait quelque chose d’émouvant, cette femme…

— Son côté permissif, soumis ? Décidément, vous êtes tous pareils, les mecs, pour exister il vous faut des soumises ou des salopes, voire les deux s'il y en a en magasin. Moi, je l’ai trouvée pathétique !

— T’es dure. Dis-moi, la sororité, c’est un mythe ?

— Ça ne doit pas faire partie de mon logiciel.

— Tu ne vois pas que c’est un masque ? J’ai ressenti une fracture profonde, c’est une femme désespérée. Son cynisme la protège d’un abîme.

— C’est ta vision des choses.

— Au fait, tu connais le Saint-James ?

— Restaurant en haut, club échangiste en bas, le lieu en vogue en ce moment. Là où, paraît-il, se concluent les contrats les plus juteux de la région. Une version moderne et mixte du Rotary Club.

— Tu fais quelque chose ce soir ?

Kim tourne lentement la tête vers Le Garrec, le temps d’être sûre d’avoir bien décodé sa proposition.

— Tu plaisantes, j'espère.

— Un homme seul, ça va faire tache. Je ne connais personne d’autre que toi dans ce bled. Si tu ne fais pas ça pour moi, fais-le au moins pour l’enquête. On va juste se faire un bon petit repas, une petite coupe de champ’ et on va sagement se coucher.

— Et pour ne pas attirer l’attention, je viens dîner en guêpière et je vais me frotter gentiment à nos voisins de table en sortant le bout de ma langue. C’est NIET !

— Coincée !

Kim sort de la voiture et lui claque la portière au nez.

— Pervers ! Je rentre à pied. J’ai besoin de m’aérer la tête.

— Lâcheuse !

— Trouve-toi une pute. C’est pas ce qui manque ici ! grogna Kim en s'éloignant.

Le Garrec redémarre, amusé, en regardant Kim s’éloigner dans le rétroviseur.

Comme tout bon joueur d'échecs, il a bien évidemment prévu un plan B, voire un plan C. Il opte directement pour « le C » afin de gagner du temps ; d'une pierre deux coups, pense-t-il. De toute façon, il fallait qu'il franchisse le pas, il en avait trop longtemps retardé l’échéance.

Tout en roulant, il se saisit de son portable, compose un numéro et raccroche aussitôt avant même d’avoir attendu la première sonnerie. Il gare sa voiture un peu plus loin et compose de nouveau le numéro. Au bout de la troisième sonnerie, le répondeur se déclenche :

— Bonjour, vous êtes bien chez Clara, et je ne suis pas là pour le moment. Ou peut-être ne suis-je pas très loin, à vous !

— Allo… Clara ?… C’est moi, c’est papa… euh… Tu ne devineras jamais où je suis, dit-il en masquant difficilement son embarras. En fait, pas très loin. Je viens de me faire muter dans le sud et… ça me ferait vraiment plaisir de te voir… si tu n’es plus fâchée… Je voulais te faire la surprise…

— ALLO ! résonne la voix essoufflée d’une jeune femme.

Clara est une jeune femme de 25 ans, jolie, brune aux cheveux courts, coiffée à la Jean Seberg. Une serviette de bain enfilée à la hâte l’entoure. Elle s’effondre sur son lit, l’eau ruisselant encore le long de ses jambes.

— Clara ?

— J'étais sous la douche… ça va, papa ? Ça fait un paquet de temps que tu ne m'as pas appelée… Remarque, moi non plus. Je ne voulais pas te déranger. T’es où ?… Depuis quand ?… Et c’est seulement maintenant que tu… d’accord… d’accord… non, on ne va pas recommencer à se disputer… euh oui des trucs prévus, mais sans importance, je peux annuler… D’accord. Oui, ça me va. Je serai prête pour 20 heures.

\*

\* \*

Traçant sa route sur le pavé, sans même se retourner, Kim avait bondi sur son téléphone, un nœud à l’estomac. Le quatrième « abricot » promettait de tester sa résistance psychique.

La missive empoisonnée du jour contenait une capture vidéo : le reflet dans le miroir, exempt de brouillage, recto de la partie de jambes en l'air. Autrement dit, la collision frontale avec ce clone en transe, et le dégoût que cela lui inspirait. Qu’y a-t-il de plus dérangeant que d’être confrontée à l’intime dans ce qu’il a de plus absolu – plus humiliant même qu’une paire de fesses offerte : le visage extatique, l'expression d’un lâcher-prise sexuel total ?

En réalité, le pire était à suivre.

*« La somme des vices est une constante »* dansait en lettres mauves sous la photo : aveu sans détour de la présence d'un mouchard dans son smartphone, qu'elle pensait ultra-sécurisé. Son harceleur suivait et enregistrait en temps réel tous ses faits et gestes. Depuis quand ce « live cam » à son insu avait-il commencé ? Quelles images, quelles informations, quelles indiscrétions avait-il emmagasinées ?

La stupeur fit place à la colère.

La colère fit place à un grand blast émotionnel, puis à un grand vide.

Elle se pinça pour vérifier que tout ça n’était pas un simple cauchemar.

1. *Le Saint-James*

Dissimulé derrière une façade anonyme, un sanctuaire confidentiel où les mondes du plaisir et des affaires s'entrelacent avec une élégance subtile. Le Saint-James, énigmatique et exclusif, réinvente les réunions secrètes d’antan : passerelle trouble entre plaisir et pouvoir, où les frontières se fondent dans une harmonie dangereusement captivante. Des recoins tamisés s'offrent à la conversation intime, tandis que des œuvres d'art japonaises, dignes de l'empire des sens, ornent les murs pour le régal des yeux de membres triés sur le volet : magnats de l'industrie, cerveaux visionnaires des nouvelles technologies, promoteurs, artistes en vogue, influenceurs et érudits passionnés. Ici, les liens se tissent à la lueur des chandelles, dans un ballet subtil de regards et de sourires complices. Derrière les costumes impeccables et les robes chatoyantes, les négociations s’entrelacent de promesses tacites, les pourparlers se transforment en pas de danse sensuels, ponctués de rires emplis de sous-entendus.

Au rez-de-chaussée, le restaurant : premier sas des festivités. Les couples dégustent et s’observent. Les femmes cultivent une élégance « chic » et « sexy », jamais vulgaires.

Clara et son père dînent en tête à tête. Sur leur table, une bouteille de champagne millésimé repose dans un seau d’argent à l’effigie du Saint-James. Clara est de loin la plus jeune, ce qui ne manque pas d’attirer le regard concupiscent des hommes et des femmes. Celui des femmes surtout : ici, ce sont souvent elles qui font le premier pas.

— Je te resserre une coupe ? dit papa Le Garrec en brandissant la bouteille de champagne.

— Si ce n’était pas toi, je me serais arrêtée à la première, répond Clara en tendant sa flûte. Franchement, je n’en reviens pas encore, ça fait deux ans qu’on ne s’est pas vus et tu ne trouves rien de mieux, pour nos retrouvailles, que de m’emmener dans un club échangiste.

— Il paraît que c’est là qu’ils servent le meilleur champagne. Et je sais que tu adores les bulles.

— Tu ne changeras jamais, papa. Remarque, je m’en fous. Et tant mieux. Tiens, je vais même te livrer un secret puisque ce genre de lieu se prête aux confidences les plus intimes… Tu sais, avec le recul, je crois que ça m’aurait vraiment emmerdé d’avoir un papa comme les autres – une pensée douce, l’emporte, elle sourit en fermant les yeux. Ça me rappelle ce jour où tu es venu me chercher à l’école en patins à roulettes avec ta queue de cheval… j’étais en cinquième, à l’âge où on veut épater les copines. C’était un sentiment diffus, empreint de honte et de fierté : « ben oui, ça, c’est mon papa, et vous voyez, il sort du cadre, il n’a pas une tête de coincé comme les vôtres ».

— Oh ! Et la fois où tu m’as embarquée pour manger une choucroute dans une brasserie alsacienne, le jour de Kippour : mémorable ! Poitrine de porc, palette de porc fumé, carré de porc salé, mémorable ! Mon Dieu, quelle rigolade !

— J’ai fait ça, moi ? répond papa Le Garrec avec un sourire tendre qu'il a du mal à dissimuler.

— Le meilleur Kippour de ma vie… le dernier d’ailleurs, non ? Comment on les avait tous envoyés chier ce jour-là ! C’te famille de névrosés.

— Euh… fais gaffe… on hérite des névroses de nos parents…

— Ça, je commence à le comprendre, papa. Merci pour le handicap de départ.

— Après… tout l’art réside dans la manière dont on s’en dépatouille.

Leur conversation est interrompue par l’arrivée de Chinchorro au bras d’une ravissante femme noire, trente ans environ, aux courbes animales. Dans une robe si ajustée qu’on la dirait peinte sur elle. Une fragrance équatoriale : mangue caramélisée, ambre iodée, poivre fumé. L’écho olfactif d’une île qu’on n’a jamais visitée, mais qui nous manque déjà.

— Eh ! C’est l'homme à la Fenzy ! s’exclame-t-il en lui tendant la main.

— Bonsoir. Je ne m’attendais pas à vous retrouver dans un tel endroit, répond Le Garrec en lui serrant la main.

— Je te retourne le compliment. On se tutoie, non ? Ici, c’est un peu mon QG et je repère vite les nouvelles têtes.

— Pas que les têtes, mon chéri, complète malicieusement la femme noire.

— Je manque à toutes les convenances. Permettez-moi de vous présenter ma sublime Kandice.

Cette dernière n’a pas attendu pour lui tendre ses lèvres.

— Enchanté, lui dit-il un peu gêné, en l’embrassant sur la bouche, trop surpris pour l’esquiver. Euh… je vous présente Clara… ma…

— Bonsoir Clara, sympa ton collier, rétorque Kandice, embrassant aussitôt Clara sur les deux joues, en laissant traîner ses lèvres jusqu’au bord des siennes.

Tel un gentleman, Chinchorro saisit délicatement la main de Clara pour lui délivrer un baise-main des plus délicats.

— Vous êtes ravissante, je suis très honoré. On m'appelle Chinchorro.

Il marque un temps d’arrêt, fronce les sourcils et plisse les yeux.

— On ne s’est pas déjà rencontrés quelque part ?

— Je ne pense pas, je m’en serais souvenue, répond Clara en maintenant un peu de distance.

Au fond de la salle, un couple les interpelle de la main. Kandice et Chinchorro leur font signe à leur tour.

— Charles et Diana, un couple charmant. Non non, je ne rigole pas, c'est leurs vrais prénoms ! On vous laisse finir tranquillement de dîner.

— Vous ne dérangez pas.

— À très bientôt alors, renvoie-t-il en lorgnant une dernière fois Clara.

Le Garrec acquiesce d’un geste complice, tel un habitué des lieux, puis demande à sa fille :

— Tu le connais ce gus ?

— Je l’ai croisé dans une boîte, il connaissait l'une de mes copines. Elle l'a rejoint après, à l'une de ses soirées privées – elle m’a proposé de l'accompagner. J’ai décliné.

— Quel genre de soirée ?

— Le genre de soirée où les hommes sont « très généreux » et les filles « très gentilles ». Je reviens, dit-elle en se levant. Le champagne a un effet diablement diurétique sur moi.

Les regards se braquèrent aussitôt sur elle. En ces lieux, le côté « pile » compte autant que le côté « face ».

1. *Points d’attractivité*

« Rappelle-moi, Yorgos, j’ai un service à te demander. »

Au réveil, Kim avait pris une décision : ne plus rester les bras croisés. Contre-attaquer. Elle avait composé le numéro d’un ancien collègue de la cellule cybercriminalité et lui avait laissé un message sur son répondeur. De son équipe précédente, c’était le plus fiable – enfin, le moins pire. Si la vidéo tombait entre ses mains, elle espérait qu’elle n’irait pas faire le tour du service ni finir dans leur foutu « *Top Ten* ». Yorgos et elle eurent une petite aventure qui dura quatre mois ; ses fesses lui étaient déjà familières et elle comptait jouer sur la corde sensible de la nostalgie. À défaut, de la bienveillance. Elle ne savait pas encore comment lui présenter le problème et décida d’improviser en fonction de sa réceptivité et d’une hypothétique étincelle d’empathie. En attendant, elle s’efforçait de ne pas se laisser envahir par cette histoire, de rester focus sur son quotidien professionnel… Facile à dire !

Dans les faits, Kim n'avait pas desserré les dents de la matinée. Son silence semblait chargé d'animosité. Le Garrec y voyait un grief personnel. Il la provoquait en contrant systématiquement ses regards noirs par des sourires. Elle craqua la première :

— Tu ne me racontes pas ta soirée ?

— Pétillante, stimulante. J’ai été faire un tour au Saint-James.

— Ah super ! Pas trop fatigué ?

— Non, pas trop. J'y ai dîné avec ma fille.

 Interloquée, Kim peine à enchaîner.

— Tu as une fille ? À Marseille ? Tu ne m’as jamais parlé d’elle.

— On n’est pas encore intime, à ce que je sache.

— C’est pour te rapprocher d’elle que tu t’es fait muter ?

— Non…

Il se ravise : « Oui peut-être… »

— Peut-être ? C’est quoi cette réponse de merde ? Heureusement qu’elle n’est pas là pour t’entendre !

Il sourit, mais son regard cherche une sortie de secours.

— Et toi, des enfants ?

— Non, pas encore. Je devrais ?

— Trente-sept ans, il ne faudrait plus trop tarder. Après, il paraît que ça fait des trisomiques.

Kim se contient. Elle le fixe, tentant d’agripper son regard, pour le bombarder d’ondes négatives. Le Garrec déploie son dôme de fer en se réfugiant dans un dossier. Le téléphone sonne, il s’empresse de répondre, soulagé de s’extraire de ce silence.

— Lui-même, je vous écoute… Oui… Dans la poche ?… À l’intérieur ? Vous pouvez me redire ça ?… Oui, envoyez tout à la scientifique. Merci.

Kim le questionne du regard, en haussant les sourcils.

— Ils ont retrouvé le pouce de Greg à l’intérieur de sa stab.

— Dans une des poches ?

— Non, à l’intérieur.

Devant l’air égaré de Kim*:* « Oui, à l’intérieur ! La stab, c’est une poche d’air avec un bouchon, eh ben, tu dévisses le bouchon – joignant le geste à la parole – tu mets le doigt et tu revisses le bouchon. Capito ? »

— La mère du futur triso a très bien pigé, claque Kim en se levant pour quitter la pièce.

Le Garrec est partagé entre l’envie de rire et la gêne d’avoir été un peu trop loin. L’offensée est déjà de retour avec deux cafés en main, dont un qu’elle pose brutalement devant lui, constellant son espace de travail de gouttes brunes.

— Oh pardon ! Ma mère m'a eue à trente-sept ans, s’exclame Kim, faussement confuse.

Évitant toute surenchère, Le Garrec sort une boîte de Kleenex de son tiroir et essuie avec soin, puis lève son gobelet comme pour trinquer.

— Merci pour le café.

— Pas de quoi.

— Eh ! Devine qui j’ai rencontré au Saint-James.

— Ta petite sœur ? Ton grand-père ? Mère Teresa en cuir, promenant l’abbé Pierre en laisse ?

— Non, perdu ! Chinchorro en personne.

— Il t’a pris pour un grand pervers ?

— Non, plutôt envieux, il mourait d'envie de nous inviter en bas. Je crois que j'ai marqué des points.

— Alors, heureusement que je ne suis pas venue, je t’aurais cassé la baraque.

— Ne te sous-estime pas. De loin, dans l'obscurité… sur un malentendu… Mince ! j’allais dire quelque chose de gentil.

— Heureusement que tu t’es repris à temps.

Frog rigole dans son coin. Il n’a pas perdu une syllabe de la conversation. Profitant d’une accalmie, il lève les yeux de ses fiches, et interroge :

— Si un plongeur dépasse de quelques mètres ses prérogatives, il se passe quoi ?

— Le chef de palanquée lui tire les oreilles et il paye l’apéro.

— Et en cas d’accident ?

— Les responsabilités civiles et pénales peuvent être engagées. Pourquoi ?

— Non, juste comme ça. Je réfléchis à voix haute.

\*

\* \*

La petite virée nocturne au Saint-James avait boosté le capital social de Le Garrec en lui attribuant quelques points d'honorabilité, un soupçon d’attractivité. Pas mal pour une soirée. Une amorce de complicité avec Chinchorro s'était mise en branle, ce qui lui valut une invitation officielle pour leur prochaine virée subaquatique.

Et ça, ce n'était pas rien.

1. *Examen d’entrée*

Cette fois, Le Garrec a suivi le timing militaire et se tient sur le qui-vive pour ne pas être le dernier à l’eau. Il observe. Pork-Roll, chargé de la « sécurité palier », fait glisser dans l’eau avec dextérité trois blocs équipés d’une double robinetterie et détendeurs, arrimés à un bout de neuf mètres.

Soudain, les regards se braquent sur ses hanches.

— Attends, t’as combien de kilos, là ! s’exclame Tikehau en scrutant l’imposante ceinture de plomb du Breton.

— Huit, pourquoi ?

— T’as appris à plonger où, la gueuse ?

— Tout seul, à un âge où tu jouais encore avec tes Playmobil.

La riposte surprend et déclenche les rires. Chinchorro désamorce le conflit.

— Tikehau, avec toute la délicatesse qu’on lui connaît, voudrait te suggérer d’alléger ton lestage. Disons qu’un bloc en acier, même vide, permet de tenir le palier à trois mètres. Chaque kilo de plomb est un kilo en trop qu’il te faudra compenser au fond en gaspillant un max d’air dans ta Fenzy pour maintenir ta flottabilité. Tu vas réduire ton autonomie et obliger tes binômes, nous en l’occurrence, à écourter leur plongée. Tu comprends ?

— Oui… c’est l’habitude… c’est juste que je n’ai jamais essayé de plonger sans, répond-il humblement.

— Ben, c’est le moment ou jamais d’essayer, ma biche ! envoie Tikehau pour enfoncer le clou.

— Ah oui j’oubliais ! intervient Chinchorro, comme c’est la première fois que tu viens plonger avec nous, Nauru va te faire une petite évaluation au fond, histoire de nous assurer de ton niveau.

— Ouais pas grand-chose, enchaîne Nauru, un petit vidage de masque, une respiration à deux sur embout.

Le Garrec acquiesce en essayant de garder sa contenance, caressant ses MN90 comme d’autres égrènent un chapelet.

— Pani pwoblem. Je m'attendais à pire.

— O2 en place ! informe Pork-Roll.

— C’est quoi le mode d'emploi ?

— Tu fais comme nous. Au palier tu respires, point barre ! claque Pork-Roll.

— Pardonne-le, réagit Chinchorro, la pédagogie, c'est un concept abstrait pour lui. Technique de corailleurs : tu sais, les gars qui vont plonger à l'air à quatre-vingt-dix mètres avec deux blocs de 18 litres sur le dos. C'est simple, l'O2 pur permet d'augmenter le gradient d'azote lors de la décompression, donc de se décharger plus vite de l'azote résiduel. Ça allège les paliers.

Aussitôt dit, les quatre Marseillais sont déjà partis en chute libre dans le bleu. Le Garrec bascule à son tour et palme à fond pour les rattraper. Arrivé à leur hauteur, son profondimètre indique déjà quarante mètres.

En contrebas, se dessine la proue spectaculaire d’un chalutier-dragueur d'environ trente mètres de long. Le Ker-Bihan repose sur le sable, légèrement penché, figé dans son dernier souffle. Une mine a soufflé l’arrière, mais l'avant a survécu. Le pont, encore bien fourni, exhibe ses portiques de chalutage toujours dressés, défiant le temps.

Le Breton avance vers la poupe, fasciné. Il admire le treuil, colosse d’acier, et l’armature nue de ce qui fut la cabine. La salle des machines a elle aussi résisté à la déflagration. Sur bâbord, la cheminée gît sur le flanc. La poupe, elle, n’est plus qu’un enchevêtrement de tôles et de ferrailles déchirées. Il balaye les alentours : seuls trois plongeurs dans son champ de vision. Brusquement, une résistance dans son dos. Quelque chose l’agrippe, le tire violemment vers l’arrière. Il pivote. Trop tard. Nauru lui arrache le masque. Une lame luit, tranche son flexible comme une artère.

L'air fuse.

À l’inspiration, c’est l’océan qu’il avale.

Il tousse. Suffoque. Poumons en feu. Bouillonnement. Bourdonnement. Vertige. La panique s’empare de lui…

Une voix lointaine lui revient : « expire… expire encore… reprends le contrôle de ton cerveau… ». Il s’accroche à ces mots, finit par se ressaisir, et adresse le signe. Ce geste qu’on a répété cent fois à l’entrainement, en espérant ne jamais s’en servir. Celui qui implore, qui hurle sans un bruit dans l’immensité du cosmos : *«*j’ai plus d’air, donnez-moi de l’air ! » Chinchorro l’agrippe et lui tend son détendeur. Le Garrec s’en saisit et l’enfourne dans sa bouche comme un toxico en manque depuis deux jours. Les premières inspirations sont intenses. Courtes. Saccadées. Il lui faut plusieurs cycles avant de retrouver une amplitude respiratoire normale. Ses yeux s’habituent au milieu aqueux. Il commence à distinguer le visage de Chinchorro, qui respire à même le flexible sectionné du Breton. Aucunement dérangé par le flux d’air anormal. Un clin d’œil pour lui signifier : « regarde, je n’ai même pas besoin de mon octopus. »

Le Garrec reprend ce qu’il reste de son propre détendeur. Il tousse de nouveau : quatre ou cinq cycles lui sont nécessaires pour apprivoiser le flux l’air en moyenne pression. Il sourit à Nauru qui apparaît dans son champ de vision pour lui restituer son masque. Avec des gestes posés et sereins, il le repositionne, évacue l’eau, et leur adresse, au ralenti, un OK… serein.

Fin d’exercice.

Sur la vedette qui les ramène au port, Le Garrec peine à masquer l'euphorie qui s'est emparée de lui ; mélange subtil entre les bouffées persistantes d'adrénaline et la fierté d'avoir triomphé à l'examen d'entrée. Nauru se décide enfin à lui adresser la parole :

— Tu viens d’où ? On ne t'a jamais vu dans la région ? Une Fenzy orange, ça ne passe pas inaperçu.

— Un bled au nord-ouest des Côtes-d'Armor.

— T'es breton, mec ? Un bar tous les dix mètres ![[5]](#footnote-5) s'esclaffe Pork-Roll.

— Facile ! On me l’a faite cent fois celle-là. Nous aussi, en Bretagne, on a pas mal de vannes pourries qui circulent sur les plongeurs du sud.

— Du genre ?

— Du genre, le mistral ça refroidit les plongeurs du dimanche.

— Parce que vous croyez, Bretons de mes deux, qu’ici, on sort seulement quand l’eau est à vingt degrés ?

— Mais non, abruti, t'as rien pigé, Porko ! ricane Tikehau.

— Il est trop jeune, enchaîne Chinchorro.

— Qu’est-ce qu'il y’a à piger ? s'agace Pork-Roll.

— Y'a Mistral… et Mistral, frérot.

Nauru et Tikehau prennent le relais dans un numéro de duettistes, digne d’un numéro de cabaret. Le premier imitant le chuintement du vent glacial, tout en balayant l’horizon avec ses doigts qui ondulent :

— Y’a Mistral…

Le second inspirant bruyamment en amplifiant le son dans la paume de sa main pour imiter le bruit du fameux détendeur portant le même nom :

— Et y’a Mistral…

Leurs yeux pétillent à l’évocation de la relique brevetée par le commandant Cousteau et commercialisée en 1955. L’ancêtre du détendeur : un seul étage, l’air passait directement de la haute pression à la basse pression.

— Dark Vador ? interroge Pork-Roll.

— T'es trop con, toi ! lâche Tikehau, le nez plissé de rire comme un gosse.

Nauru a profité de la diversion pour se glisser dans le dos du Breton.

— *Achtung !* On ne bouge plus *Herr* Le Garrec ! crie-t-il avec un accent allemand digne de la Waffen-SS. Ouvrez la bouche et fermez les yeux : *Schnell !* *Das ist ein Befehl* *!*

Passé le coup de frayeur, Le Garrec s’exécute, bon joueur.

— *Ja mein Kommandeur !*

Nauru lui plante entre les mâchoires l’embout buccal d’un détendeur, avec cette délicatesse toute marseillaise qu’il réserve aux bizuts.

— En remplacement de ton antiquité qui empestait le chouchen. Ce n’est pas une première main, mais c’est du clapet compensé avec effet Venturi réglable. Offert par la maison et révisé par bibi !

Puis se tourne vers Tikehau :

— Il était bon, mon accent chleuh ?

— Je n’aurais pas fait mieux, lui répond le tatoué sur un ton circonspect.

Un début de convivialité s’installe où chacun se livre davantage : ils lèvent le voile sur ses surnoms qui n’ont pas manqué d’intriguer Le Garrec.

À l'instar des braqueurs de « La casa de papel », ils ont décidé de se baptiser, non pas de noms de villes, mais de noms d'îles, fiers d'en endosser toute la symbolique :

« Tikehau », l’apôtre du fenua, a tout naturellement choisi ce pseudo en référence à cette île madréporique située dans l'archipel des Tuamotu, hommage à ses parents : une mère polynésienne et un père allemand. La première mention de l'atoll ayant été faite par le navigateur germano-balte Otto von Kotzebue en 1816, puis labellisé en 1987 par le Commandant Cousteau comme étant le plus poissonneux au monde du fait de son abondance de raies aigle, de bancs de barracudas, thons, requins, tortues, dauphins et autres.

« Nauru » – grandeur et décadence – concentré métaphorique de ce que le monde capitaliste a engendré de pire. Littéralement : « le pays qui s'est mangé lui-même ». Il veut que l’histoire de ce minuscule État insulaire de Micronésie soit racontée au monde entier. En cela, il se considère comme le messager d'un Nouveau Monde meilleur. Un grand bonhomme costaud qui se réfugie derrière son armure et ne sort jamais de l’eau sans remettre ses lunettes rondes steampunk teintées violettes, clin d’œil à RanXerox, l’androïde baraqué et attachant dessiné par Tanino Liberatore. Au premier abord, c’est le plus impressionnant de la bande, mais dès qu’on pénètre son intimité, il s’impose comme le plus tendre des quatre.

« Pork-Roll » a pioché dans un registre plus terre à terre, joyeux mix entre Porquerolles, l'île où il a perdu son pucelage, et Park Chan-wok, en gage de sa dévotion immodérée pour le cinéma sud-coréen. Pork-n'roll en est la variante quand il s’adonne à ses danses de séduction obscènes et à ses acrobaties nocturnes dépourvues de subtilité et de romantisme. Il souffre d'une véritable addiction au sexe dont il ne peut échapper que lorsqu'il est sous l'eau. La pratique de la plongée lui a été prescrite sur ordonnance par son médecin addictologue. Depuis, ainsi qu’il s’en vante, il jouit d’une double addiction sur certificat médical.

Les Chinchorros vivaient il y a 7 000 ans sur la côte aride du désert d’Atacama. Chasseurs-cueilleurs, ils plongeaient à de grandes profondeurs et fabriquaient des outils sophistiqués en matériaux minéraux et végétaux, avec des hameçons en cactus et des pointes de harpon. Grâce aux ressources côtières abondantes, ils ont adopté un mode de vie sédentaire fondé sur la pêche et le troc : le modèle idéal selon la « Team », celui du juste équilibre qui ne place pas la terre nourricière – la Pachamama – en déficit. Mais ce nom de cœur, il l'avait surtout choisi en mémoire d'un périple en Costa Maya ; souvenir d’une traversée épique en pleine tempête dans une coque de noix à moteur pour atteindre « Banco Chinchorro », un récif inexploré, à trente-cinq kilomètres au large de Majahual et de Xcalak.

« Dépuceler un site vierge de la planète », comme se plait à dire Pork-Roll avec son œil malicieux, c’est le genre d’expérience qui tatoue le cœur à vie et s’installe en tête du panthéon personnel des extases primales.

Au fil du temps, des codes régressifs se sont mis en place, alimentés par le cinéma, son lot de répliques cultes, et la bande dessinée de leur enfance. L’anthologie des jurons du Capitaine Haddock leur fait office de code alpha international.

Leur « confrérie » est encadrée par une doctrine pure et dure : « la Borderline Théorie », l’art de flirter avec la ligne rouge, physiquement et intellectuellement. Mais même l’audace a ses règles : férus de poker, ils savent que l’instinct n’a de valeur que s’il reste arrimé aux probabilités.

\*

\* \*

Tandis que le bateau s’approche de la jetée, cinq policiers se déploient devant leur emplacement.

— J’ai l’impression que nous sommes attendus, lâche Chinchorro.

Pork-Roll leur jette l’amarre sans ménagement.

— S’il vous plaît !

Un policier s’en saisit et l’attache à la bitte d’amarrage. Un deuxième les interpelle :

— Brigade criminelle. Nous avons une commission rogatoire qui nous autorise à perquisitionner votre bateau. Merci de laisser tout le matériel en l’état, à l’exception de vos ordinateurs de plongée que vous prenez avec vous.

— De quoi nous accuse-t-on ? demande Chinchorro.

— De rien pour l’instant, juste une inspection de routine. Nous enquêtons sur le décès de Grégoire Montfort. Vous le connaissiez, je crois ?

— C’était mon ami… notre ami à tous. Il est mort d’un accident, non ?

— Ça, c’est à nous de l’établir. Messieurs, suivez-nous, s’il vous plaît.

Tandis que deux agents de la police scientifique investiguent le bateau, les cinq plongeurs sont conduits sur le quai où deux fourgons de la brigade de gendarmerie les attendent. Prêtés pour l’occasion et aménagés pour les missions de renseignement, les véhicules s’avèrent équipés d’un mobilier digne d’une start-up en mission régalienne : ordinateurs dernier cri, tableau blanc, tables pliantes, sièges design, grand écran LCD accroché au mur, stylos et étiquettes autocollantes à disposition des plongeurs. Lesquels sont invités à remettre leur ordinateur de plongée après y avoir étiqueté leur nom, adresse, numéro de téléphone. Le Garrec se soumet lui aussi aux consignes, et en rajoute :

— La pile est morte. La dernière plongée enregistrée remonte à six ans, sur le U-171, sous-marin allemand de la Seconde Guerre mondiale qui gît par trente-neuf mètres de fond au nord-ouest de l’île de Groix. Vous voulez aussi mes tables de plongée pour les dater au Carbone 14 ?

Un sourire arraché à Chinchorro. Objectif atteint.

À tour de rôle, ils sont ensuite dirigés vers le second fourgon pour un interrogatoire rapide, afin de consigner leur emploi du temps complet de la journée du 6 octobre et leurs alibis éventuels.

1. *Mouillés à fond*

Le Garrec a rejoint Kim dans le bureau exigu d’Eskenazi ; nicotine en guise de papier peint. Même l’horloge semble déprimée.

— Alors, on en est où ?

— On progresse. Aujourd’hui, ils ont voulu me tester. Croyez-moi, à cinquante mètres de profondeur, face à ces quatre cinglés, t'es pas grand-chose : une holothurie devant un repère de murènes.

— Tes métaphores s’enrichissent, balance Kim, mi-sourire.

Eskenazi sort de ses gonds.

— Bon, maintenant, c’est fini tes conneries, Le Garrec. L’idée, c’était de les approcher, pas de les infiltrer et encore moins de plonger avec eux. Ton infiltration à la mords-moi-le-nœud, c’est du grand n’importe quoi ! Y’a des règles, bordel ! Je dois en référer à la hiérarchie, moi. Et je ne pourrai pas justifier ta double casquette.

— Alors, on ne connaîtra jamais la vérité. Les preuves se trouvent quelque part au fond de la mer. Autant stopper tout de suite l’enquête et conclure à un accident. Sinon, on va gaspiller l’argent du contribuable.

— C’est ce que je dis, on stoppe tout.

— Et on laisse couler, on ferme les yeux sur un crime… peut-être cinq. Ouais, super ! Merci patron ! assène Kim.

— C’est quoi ton intime conviction, Le Garrec ?

— Ce n’est pas un simple accident de plongée.

— Tu me gonfles, Le Garrec ! On se remet à peine des scandales qui ont précédé ton arrivée. Le préfet m’a à l’œil. J’ai les roustons sur le grill !

— Et donc ?

— Si on continue, on met en place une infiltration dans les règles. Un agent du SIAT[[6]](#footnote-6), formé, les reins solides, capable d’aller au charbon et, surtout, impossible à identifier. »

— J’ai les reins solides, et j’ai déjà attiré leur sympathie. N’entre pas qui veut dans le cercle. Même votre super cador du SIAT ou un autre SOG de la subaquatique[[7]](#footnote-7).

— Là, tu commences vraiment à m’échauffer la bile ! Kim, tu peux sortir deux minutes.

Contrariée, elle obéit.

— Tu sais, Le Garrec, j’ai été le premier à appuyer ta mutation. Ta connivence avec la mer, ton parcours atypique, ta thèse universitaire, ton expertise des duels, comment tu as bifurqué par accident sur la PJ… ça m’a tapé dans l’œil. Mais fais attention, Marseille, ce n’est pas le Far West. Ne viens pas nous remuer la poussière. D’autres n’ont pas attendu ton arrivée pour le faire. Laisse-la retomber un peu, s’il te plaît.

— « Le duel dans la société française » : avec tout le respect que je vous dois, ça n’a rien à voir avec le Far West.

— Arrête de me les briser, tu veux ? Maintenant, écoute bien : fais ce que tu veux pour le bien de l’enquête. Mais moi, je ne te couvre pas. Officiellement, tu ne plonges pas. Officiellement, l’infiltration n’existe pas. Tu as bien compris ce que ça veut dire, Le Garrec ? S’il y a une couille dans la bouillabaisse, ne compte pas sur moi pour venir te repêcher.

\*

\* \*

Eskenazi a réuni tout le monde pour faire le point. Pour la première fois, il laisse Frog exposer sa théorie.

— On n’a pas UNE victime, mais CINQ victimes en deux mois. Montfort étant la dernière. Officiellement, ce sont des accidents. Moi, j’y crois pas une seconde. J’ai regroupé les premières données et synthétisé les quatre premiers décès. Chronologie, récits, logs de plongée : tout y est. Et les témoignages révèlent des similitudes pour le moins troublantes. Quatre clubs différents, mais le même scénario à chaque fois : un plongeur niveau 2 ou niveau 3 en exploration, une syncope à quarante mètres, son binôme le remonte et on n’arrive pas à le ranimer à la surface. Statistiquement, ça coince. Une narcose qui vire à la syncope ? Ça arrive, mais en plongée bouteille, c’est rare. Alors quatre d’affilée ? Ça défie les probabilités. Les constats de décès sont bâclés, sans aucune autopsie. J’ai creusé direct du côté des quatre binômes, témoins directs de l’accident. J’ai été leur rendre visite pour recueillir leur version. Et devinez quoi ? Aucun n’était dans l'eau les jours en question. Et quand bien même ils auraient voulu plonger, ç’aurait été avec leur propre club, pas ceux où ont eu lieu les « accidents ». Nous voilà donc avec quatre usurpations d’identité. Ce qui fait voler en éclat la thèse de la syncope et la loi des séries. J’ai fait établir les portraits-robots de ces quatre binômes, et là, tenez-vous bien… Bingo ! Un seul et même gars : un mètre soixante-quinze, mince, cheveux poivre et sel coupés courts, regard bleu métal, visage émacié, rides naso-labiales, moustache anglaise, petit triangle en or à l’oreille gauche, conclut Frog en punaisant le portrait-robot au mur.

— Quel lien entre les quatre syncopés et la cinquième victime ? demande Eskenazi.

— Aucun lien pour l’instant, mais il est raisonnable de penser qu’après s’être exposé autant avec sa belle moustache qui nous nargue : « coucou, c’est encore moi les amis ! », il pourrait commencer à brouiller les pistes, changer de MO. Ce n’est qu’une supposition, bien sûr.

— On peut même imaginer qu’on ne reverra plus sa moustache de sitôt, avance Kim.

— À voir si le mec est complètement barge et tente d’établir un record, rétorque Eskenazi. Bon, feu vert pour la requête de commission rogatoire au procureur. Par ailleurs, j’ai mobilisé la section informatique et les technos à plein temps pour décortiquer les fadettes, les caméras de vidéosurveillance et les bornages de téléphonie mobile. IMPORTANT : les analystes sont sur le coup et il faut alimenter les bases d’Anacrim. À partir de maintenant, et sous la supervision d’Arziller, vous leur transmettez toutes les données, toutes les dépositions, tout ce que vous récoltez au fur et à mesure, jusqu’au moindre détail insignifiant pour nourrir « la bête ». Frog, tu retournes voir les familles et tu essayes de les convaincre de la nécessité d’une autopsie. Manzetti, à toi.

Un éclat de fierté traversa le sourire de Kim quand elle découvrit le résultat de son shooting, sur papier glacé, épinglé au tableau. Le Garrec inscrivit les pseudos au feutre rouge. Le lieutenant Manzetti, grand échalas en chemise froissée, prit la parole en pointant du doigt les portraits :

— Le petit brun teigneux, c’est Pascal Chiche alias Pork-Roll. L’ersatz de Léon avec la coupe d’Obispo, c’est Marcus Koltz alias Nauru. Le beau gosse au chignon, c’est Lucas Doran alias Tikehau. Et le dernier avec les cheveux en brosse, c’est Stéphane Tison alias Chinchorro.

— C’est lui qui a fait le discours au cimetière, informe Kim, a priori le leader du groupe. Le Garrec ?

— Je confirme.

— Leurs emplois du temps sont béton, tout concorde. Trop même. Bon, pour simplifier, on va garder leur nom d’artiste. Jeudi 6 octobre, Chinchorro, Tikehau et Nauru partent plonger avec Grégoire Montfort.

— Pas de pseudo ? interroge Frog.

— Le Garrec ?

— Pas à ma connaissance.

— Donc, à sept heures du matin, ils partent plonger sur l’épave du *Ville de Grasse*, celle qui a encore la grande roue à aubes. Nauru reste en sécu surface. Les autres plongent à soixante-douze mètres, restent une demi-heure au fond avant de laisser Grégoire Montfort seul au fond. Il était d’usage que l’un d’entre eux rentre seul en plongée d’orientation jusqu’au bord sans jamais sortir la tête de l’eau. Ouais, ça fait une trotte. Ouais, aux antipodes des règles de sécurité. Mais ces mecs-là n’ont pas l’air du genre à respecter les manuels.

Je reprends : Chinchorro et Tikehau remontent jusqu’à neuf mètres et envoient leur parachute de palier pour indiquer leur emplacement. Nauru les rejoint avec la barge et leur descend deux blocs d’oxygène pur, et il attend qu’ils finissent tranquillement leur palier. Il les récupère alors sur le bateau. Vers 8h40, ils sont de retour au port. Le patron d’un « pointu » qui déchargeait sa poiscaille à ce moment-là, l’atteste. Pork-Roll, quant à lui, a passé toute la matinée au lit avec une fille rencontrée la veille au Tropic. Alibi confirmé par la fille et la moitié des occupants de l’hôtel présents cette nuit-là, tant leurs ébats furent… comment dire… ?

— Démonstratifs ? propose Manzetti, provoquant l’hilarité générale.

Arzillier prend le relais. Il tient dans sa main une liasse de feuillets contenant les profils de plongée des quatre ordinateurs.

— Concernant les ordinateurs, y’a comme une embrouille. Ceux appartenant à Chinchorro, Tikehau et Pork-Roll n’ont gardé en mémoire que deux plongées : celle d’hier et celle du 10 octobre. Ils ont plongé le lendemain de l’enterrement. Tout le reste a été effacé. Donc pour la plongée du 6 octobre, on l’a dans l’os.

— C’est presque un aveu, non ? s’exclame Kim.

— Ou un défi, répond Le Garrec.

Arziller reprend :

— Pour finir, l’ordinateur de Pork-Roll a gardé en mémoire ses vingt dernières plongées. Rien pour le 6. Confirmation : il a passé sa matinée au pieu avec une escort. Par contre, toutes les plongées antérieures au 6 présentent les mêmes profils que celles retrouvées dans l’ordinateur de Grégoire Montfort.

— Vous me les convoquez tous les quatre séparément pour leur faire signer leur déposition, ordonne Eskenazi. Je veux aussi les relevés de leurs communications et qu’on me passe au crible les dix derniers jours. Concernant la fille du cimetière, où en sont les recherches ?

— Impossible de mettre la main dessus, répond Manzetti.

— Qu’en disent les quatre zouaves, ils avaient l’air intimes l’autre jour, non ?

Il pointe le cliché : la fille dans les bras de Chinchorro.

— Chacun a admis la connaître de vue, mais personne ne connaît ses coordonnées. C’était l’amie de Grégoire Montfort, selon eux. Chinchorro a lâché une piste : Anna ou Héléna, mais il n’en est pas certain.

— On a checké toutes les Anna-Héléna de la région, aucun profil ne correspond pour l’instant. Elle n’existe dans aucun fichier, ni à l’identité, ni à la financière, ni à la Sécu. On étend les recherches et on vous fait signe dès qu’on l’a identifiée.

— Sa maîtresse ?

— Ils n'en ont pas dit plus.

— Sans jeu de mots, ils sont mouillés à fond, insinue Kim, tandis qu’elle regagne son bureau, accompagnée par Le Garrec.

— Possible, mais il va falloir le prouver. Ces mecs ont l’air de maîtriser très bien chacun de leurs actes.

— L’un d’eux finira bien par faire une petite erreur. En tout cas, hors de question de continuer ce petit jeu vicieux avec eux. Je les sens pas, ces mecs. Ça va mal finir pour toi. Il t’a dit quoi le boss, tout à l’heure ?

— Des choses que, probablement, tu n’aurais pas envie d’entendre.

— En fait, je me demande si tu fais ça pour l’enquête ou pour te prouver que tu es à la hauteur. Ça te ferait bander, hein, d’être accepté dans leur clan.

Le Garrec se contente de la fixer, impassible.

Il aurait bien quelques scuds en stock pour la torpiller sur place, mais, en cet instant précis, un truc en elle le désarme. Il est touché par une expression furtive de Kim qui laisse transparaître un profond désarroi… un appel à l’aide muet.

\*

\* \*

Yorgos avait bien rappelé Kim dans le quart d’heure qui suivit son message, preuve que ses sentiments pour elle ne s’étaient pas encore totalement évaporés. Mais elle fut incapable de décrocher, malgré la dizaine de laïus qu’elle avait échafaudés pour préserver un semblant de dignité. En retour, elle se contenta d’un SMS lapidaire : *« Suis en réunion. Pas d’urgence, je te recontacte bientôt ».*

Yorgos, que l’on surnommait professeur Turing, savait que « pas d’urgence » signifiait : « Au secours, c’est une putain d’urgence ! ». Il débarqua dans le bureau. Sans prévenir.

1. *« Rouge Rubis »*

Il fallait être motivé ce matin pour partir à l’aube sous la grisaille et la pluie, suffisamment tôt pour éviter les plongeurs du dimanche, charriés par grappes entières par les clubs de plongée du littoral. Mais sacrifier quelques heures de sommeil pour avoir ce pur joyau rien qu’à soi ? Franchement, ça en valait la peine.

Les pupilles dilatées par la beauté brute, Le Garrec découvre ce long cigare de soixante-six mètres posé à quarante mètres sur un fond lunaire, auréolé du plus long palmarès des Forces navales françaises libres : vingt-huit missions au cours de la Seconde Guerre mondiale, durant lesquelles *le Rubis* aura largué 683 mines et coulé vingt-deux cibles ennemies, dont douze navires de guerre allemands. Pour ses services prestigieux, il fut nommé Compagnon de la Libération.

*Respect, camarade !*

Mais l’instant n’est pas à la contemplation, et l’entraînement a déjà commencé.

Nauru bascule son bloc par-dessus sa tête, le pose devant lui, abandonnant stabet détendeur. Il s’engage en apnée dans la cabine de l’épave par ce qui était jadis la baie vitrée avant, puis emprunte un petit escalier qui descend jusqu’à la salle des machines. Il ondule comme un dauphin vers la bouche du conduit, s’y engouffre, remonte. Trop étroit pour palmer : il se propulse à l’aide de ses deux index, pianissimo. Ressort à l’extérieur, regagne son bloc et s’en rééquipe avec aisance. D’un signe de la main, Chinchorro invite Le Garrec à réaliser l’exercice à son tour. Ce dernier bascule son bloc latéralement puis le pose devant lui. Il a beau purger l’air de sa Fenzy, une poche d’air résiduelle rend sa position inconfortable. Il vide ses poumons à fond, lutte pour éviter d’être aspiré vers le haut. Pour la première fois de sa vie, il maudit sa Fenzy qui, contrairement au gilet de stabilisation, se désolidarise du bloc, mais pas du plongeur. Il s’hyperventile brièvement, puis arrache le détendeur de ses lèvres : une chape d’angoisse comprime sa cage thoracique. Le cordon ombilical est rompu. Surtout ne pas penser à l’écrasante colonne d’eau de quarante mètres au-dessus de sa tête. Prête à l’engloutir.

Scruté par ses archimandrites subaquatiques, il s’aventure lentement à l’intérieur de la cabine. Hors de leur vue, il force l’allure. Le souffle court, les tripes nouées, il palme frénétiquement le long des escaliers, glisse vers l’entrée de la cheminée, et s’y hisse péniblement. Dans sa précipitation, sa fichue Fenzy, corps étranger, râpe les parois rouillées et l’entrave à chaque mouvement. Il frôle la panique, mais se ressaisit à la sortie du conduit, et palme tranquillement pour rejoindre son bloc dont il se rééquipe en masquant difficilement sa carence d’air, insoutenable. Dix secondes : une éternité.

Chinchorro applaudit.

Tandis que Pork-Roll, Nauru et Tikehau s’éloignent en direction de la proue de l’épave, Chinchorro enfile des gants et fait signe à Le Garrec de le suivre. Il lui tend une torche de plongée et lui indique la zone à éclairer. Se faufilant délicatement entre les deux lance-torpilles du sous-marin, uniquement à l’aide de ses mains pour ne pas remuer le sédiment, il accède à une tôle recouverte de colonies d’alcyons, qu’il affaisse vers lui, laissant une murène s’échapper de la cavité. Il en extrait une caisse remplie de « Mort subite », en retire deux bouteilles, puis range sa précieuse cargaison, avant de replacer délicatement la tôle, sans blesser les frêles polypes aux huit tentacules. Au milieu du sous-marin, dans sa partie haute, une tourelle en demi-cercle se mue en bar, avec sa vue imprenable sur l’océan et ses pélagiques de passage. Il s’y accoude, le sourire aux lèvres, incline le goulot de la bouteille vers le bas et fait sauter la capsule à l’aide de son couteau de plongée. Puis la rebascule, le pouce sur l’ouverture, régulant le flux de bière sous pression, alternant les rasades. Le Garrec l’imite et tousse à la première gorgée, mais finit par prendre le coup.

Collégialement, ils sirotent leur breuvage belge rouge vif, mûri en fûts de chêne, s’enivrent de son goût acidulé de lambic et de cerises fraîches – nectar parfait pour jouir de cet instant suspendu, face au grand bleu, hypnotisés par le ballet d’un banc de carangues.

Tel le Christ Rédempteur en haut du mont Corcovado, Chinchorro le convie à partager l’émotion de l’instant :

« Elle est pas belle la vie ? » lit-il sur ses lèvres.

\*

\* \*

Lancée à pleine puissance, la barge alu plane sur les eaux pour rejoindre le bercail. Le Sound Machine diffuse « Paint It, Black » des Rolling Stones.

Pork-Roll, tel le soldat « Lance » dans le temple bouddhiste, se barbouille de peintures de guerre et improvise une danse mystique empreinte de tai-chi.

— Ce mec est timbré, ricane Chinchorro. Au Vietnam, au milieu des fous, il aurait été le seul survivant de son unité.

1. *Qu’il prétende !*

Un ancien blockhaus, réaménagé en local de stockage et en station de gonflage, avec une grande terrasse surplombant la mer. Nauru, aux commandes du compresseur, remplit les blocs de plongée. Tikehau remonte le premier étage de son détendeur en jouant par intermittence de sa soufflette à air comprimé pour chasser l’eau résiduelle. Chinchorro et Pork-Roll disputent une partie de baby-foot, comme si leur vie en dépendait.

— Moi, ce que j’en pense, c’est qu’on n’a pas besoin d’un nouveau. Greg est irremplaçable. Le remplacer, c’est le trahir, balance Tikehau.

Chinchorro bloque la balle en liège avec le goal et s’essuie les mains sur son short pour renforcer l’adhérence au pommeau métallique.

— Qui parle de le remplacer ? Je ne veux plus jamais entendre ce genre de conneries. On ne remplacera jamais Greg. Mais nos statuts ne stipulent pas de numerus clausus, juste des tests d’aptitude. Si Le Garrec est apte, il peut prétendre devenir l’un des nôtres.

— Qu’il prétende, qu’il prétende, rétorque Nauru.

D’un roulement de poignet rageur, Chinchorro expédie dans les buts la balle en liège, qui claque et rebondit sur la tôle métallique pour revenir en jeu.

— Gamelle ! 8-7.

— Il n’a pas été coopté, ça rend sa candidature caduque, renchérit Pork-Roll.

— Pour l’instant, répond Chinchorro.

— Il n’a pas l’éthique, relance Pork-Roll.

Chinchorro hausse le ton :

— Tu l’as toujours eue, l’éthique, toi ? Tu veux que je te rafraîchisse la mémoire ?

Tikehau enfonce le clou :

— C’est clair, quand on t’a rencontré, t’étais une vraie petite kaïra ! Un accro-polymorphe à la dérive !

— Oui, mais que des bonnes drogues, bro ! Alors vous savez quoi ? Allez tous vous faire tentaculer, fils de poulpes !

Tikehau se saisit d’un tuyau, bascule la vanne ¼ de tour du robinet et asperge Pork-Roll d’un jet puissant. Ce dernier riposte immédiatement avec deux pistolets à eau XXL scotchés sous le baby-foot en hurlant une réplique culte de *Scarface* : « T'es de la merde en sachet Franck ! Tu n'es qu'une sale punaise ! »

S’ensuit une bagarre générale sous le regard amusé de Chinchorro, qui finit par rejoindre la cour de récré.

1. *Un truc en « A »*

Dans l’antichambre jouxtant les deux salles d’interrogatoires équipées de miroirs sans tain, Le Garrec et Kim sont à l’affût : dans celle de droite, la fille qui a passé la nuit avec Pork-Roll est interrogée par Manzetti, dans celle de gauche, Pork-Roll poireaute, seul. Manzetti sort et vient les rejoindre. Il transpire le cynisme flapi des fonctionnaires désabusés et mâchouille un chewing-gum saveur chlorophylle.

— C’est bien ce que disait le fichier, cette fille est une call-girl de luxe, au bas mot du 1 500 euros la nuit.

— Il vit de quoi ce Pork-Roll ? questionne Le Garrec.

— D’après sa déclaration, il est cuistot dans un boui-boui, lui répond Kim.

— Alors ce cuistot a un niveau de vie bien plus élevé que le mien.

— Une p’tite jalousie ?

— Tu sais bien, je préfère la quantité à la qualité, rétorque-t-il, stoïque, avant de lui retourner un clin d’œil complice.

Kim lève un sourcil. Chez elle, quand elle ne dit mot, l’ironie se traduit souvent par un spasme facial imperceptible, un vieux tic mondain hérité de sa mère.

Manzetti a déjà changé de salle. Il enchaîne face à Pork-Roll.

— Comment elle s’appelle, déjà, ta petite copine de l’autre soir ?

— Quel soir ? Quelle heure ? Quelles mensurations ?  Black, blanco, beurette ? Vaginale ou clitoridienne ? Fontaine, soumise, dominante, adepte du bondage ? Vous savez, je n’ai pas trop la mémoire des prénoms.

— La petite brune siliconée que tu as rencontrée au Tropic et qui possède un organe vocal assez développé, à en croire les clients du Sirocco.

— Ah ! Celle-là. Sarah, Sandra ou Samantha… un truc en Aaaaaaaaaahhh… – il imite un orgasme féminin. Le gros lot, cette meuf. Le genre, tu gagnes au grattage, tu gagnes au tirage.

— Le genre tu raques 1 500 euros la nuit, tu veux dire ! D’où tu sors cet argent ?

— Une pute ? Tu rigoles ! Jamais de ma vie je n’ai versé un centime pour baiser, mec. Ce n’est pas l’offre qui manque ici. Et pour tout t’avouer, elle avait tellement le feu au cul qu’elle ne m’a même pas laissé le temps de lui offrir un verre.

Manzetti se lève pour quitter la pièce.

— Ne bouge pas, je reviens.

Le Garrec et Kim ont prêté une oreille attentive à la conversation. Kim a du mal à retenir sa verve.

— P’tite bite ! Miso low cost !

Le Garrec rigole. Kim va interroger la fille.

— L’autre soir au Sirocco, c’était quel genre de relation ? Client ou petite nuit récréative ?

— Vous me prenez pour qui ? Vous me voyez sortir avec ce petit branleur ? Les exigences de ma vie intime sont placées beaucoup plus haut, chère madame. La nuit a été grassement payée pour que je me permette cet écart de standing.

— Combien sans indiscrétion ?

— 2 000 euros plus les frais. Et croyez-moi, ça les vaut.

— Ce n’est pas du tout ce qu’il vient de nous raconter. Il se vante de n’avoir pas déboursé un centime.

— Lui, sûrement pas. Mais ses copains ont cassé leur tirelire. Une enveloppe de cash m’attendait à la réception de l’hôtel. Pour info, j’accepte aussi les bitcoins si ça peut intéresser vos collègues, on ne sait jamais…

— Ses copains ? Vous pouvez m’en dire plus s’il vous plaît ? Leurs noms ?

— J’ai été contactée sur mon portable, un étudiant, je crois. Ils s’étaient cotisés à plusieurs pour lui faire une surprise : un enterrement de vie de garçon. Ce n’est pas la première fois que je suis sollicitée pour ce genre de prestation. Je dois figurer dans l’agenda d’un bon nombre d’éphèbes friqués de cette ville. Je devais faire semblant de me laisser séduire et lui proposer d’aller me rejoindre dans ma chambre d’hôtel avec une seule consigne : faire en sorte de le garder toute la nuit.

Elle croise les jambes avec une grâce froide. Un effluve de luxe trafiqué, sucré comme un mensonge bien emballé. Le genre de parfum qui essaye de convaincre qu’il a été distillé à Grasse, mais qui crie « aéroport de Dubaï ».

Sans se faire remarquer, Frog s’est glissé derrière Le Garrec, face au miroir sans tain. Il rebondit sur la dernière phrase de l’escort-girl en entonnant un rap improvisé :

*« La chopper toute la nuit*

*Love on the Beat sur la platine*

*Des cris de plaisir, elle flatte flatte*

*Et toi, acrobate, tu tâtes, mais pas de hâte*

*Position adéquate, envoie tes gigawatts*

*C’est clair, t’es pas Socrate ni Goliath*

*Plutôt du genre petite frappe, phallocrate*

*Pour monter l’aïoli, tu fais jamais Shabbat*

*Le sexe c’est ta caféine, ta codéine, ta protéine, ta nicotine*

*Les coquines, libertines, gourgandines, tu butines*

*Mais tu ne sais pas les mettre en sourdine*

*T’as rangé ton cerveau frérot, le sexe c’est d’la cocaïne !*

*Condés en embuscade, les frangins ont cassé leur tirelire*

*Enveloppe de cash au comptoir, des cris de plaisir*

*Pute de luxe en cadeau, étoile éphémère de la nuit*

*Enveloppe-la et lâche ! Danse au rythme du désir*

*Pute de luxe au paddock, crois-moi bro, zéro ennui*

*Enveloppe-la et paf ! Laisse-la pas refroidir*

*Au sirocco, sévèrement siliconée, elle assure la tigresse*

*Samantha ou Sarah ? Tu t’en fous, t’iras pas au tiroir-caisse*

*Grattage ou tirage ? Tu t’en fous, t’iras pas à confesse*

*Peu importe le flacon, bro, pourvu qu’il y ait l’ivresse*

Il a les yeux qui brillent comme ceux d’un gamin qui vient de faire une connerie dans une galerie d’art. Tandis que Kim les a rejoints, il lève le doigt au ciel et annonce :

— Refrain !

*« Le sexe c’est ta caféine, ta codéine, ta protéine, ta nicotine*

*Les coquines, libertines, gourgandines, tu butines*

*Mais tu ne sais pas les mettre en sourdine*

*T’as rangé ton cerveau frérot, le sexe c’est d’la cocaïne !*

— Et derrière t’as les chœurs qui font : *« un truc en A, un truc en Aaaaaaaaaa »*

— T’as raté ta vocation, Frog, qu’est-ce que tu fous dans la police ?

— Flic et artiste, c’est incompatible ?

— Sûrement pas. T’en es où avec les autopsies ?

— Ça coince, je n’ai pas le consentement des familles. On peut passer en force en demandant une ordonnance d’exhumation au procureur, mais ils m’ont prévenu qu’ils nous enverraient leur avocat. On est dans un fucking état de droit et les tribunaux français prennent souvent en compte les sentiments de la famille, surtout les convictions religieuses et les croyances culturelles. Donc, ça peut prendre un certain temps.

— Il suffirait d’en convaincre une seule, préconise Le Garrec. Détermine quelle famille est la plus à même de céder et envoie Kim tenter sa chance auprès de la mère.

— Famille Pingeot, la seule qui soit athée. Mais j’irai plutôt revoir le père. Je sens qu’il aimerait bien connaître la vérité. Il a refusé sous la pression de sa femme. D’ailleurs, il m’a glissé discrètement l’ordinateur de plongée de son fils. J’en ai extrait le profil. Sa dernière plongée indique quarante-cinq mètres, alors que la feuille de palanquée du club a consigné quarante mètres. Cinq petits mètres de trop pour un plongeur niveau 2, ça change les responsabilités, non ?

— Un joli moyen de pression sur la famille si elle comptait obtenir des dommages et intérêts et une enveloppe des assurances. Bien joué, on les tient.

— Un peu dégueu comme méthode, non ? lance Kim, mal à l’aise.

— La fin justifie les moyens, gente dame, clôt Le Garrec.

\*

\* \*

— Ils voulaient quoi au juste ? demande Tikehau.

— Réveiller leur libido de petits flicaillons.

— Et tu leur as raconté quoi à ces totis, mon Porko ?

— Devine.

— L’histoire de Zé sur l’île déserte ?

— Trop intellectuelle pour leur caboche. Non, les yeux dans les yeux, j’ai dit au mariole : « Tu sais ce que c'est un Hassa, Franck ? C'est un porc qui ne vole pas droit, tout à fait toi, Franck. »

— Putain t’es trop con, hahaha !

— Qu’est-ce que tu veux que je leur raconte, mon Tiki ? Que mon chichi lui a détartré le coquillage toute la nuit, copain !

Nauru et Chinchorro en cœur :

— What else ?

Ils éclatent de rire.

1. *« La gueuse »*

Serpentant entre Marseille et Cassis, la Départementale 559 est le fil d'Ariane menant à l'Eden caché de la Calanque d'En-Vau. En quittant l'asphalte, en face du camp militaire de Carpiagne, le 4x4 pénètre dans l'écrin vert de la forêt de la Gardiole. Sous le dôme des frondaisons, le moteur vrombit, brisant l’harmonie des murmures de la nature. Le chemin se resserre et s'infiltre dans un étroit défilé. Au dernier virage, une gorge de pierres abruptes laisse échapper un souffle de magnificence : la mer scintillante, miroitant sous le ciel azur. En contrebas, des sangliers imperturbables s’adonnent à la bronzette et n’hésitent pas à aller flirter avec quelques baigneurs ou kayakistes matinaux.

— Des abrutis de baigneurs les nourrissent à longueur de journée, à force ils deviennent agressifs si on ne leur donne rien, grogne Pork-Roll.

Chinchorro se tourne vers Le Garrec et ne peut masquer un petit rictus espiègle à l’idée des festivités du jour.

— Tikehau nous a inventé un petit jeu.

— Je l'ai baptisé « la gueuse », en hommage à un plongeur breton que nous avons croisé il n'y a pas si longtemps.

D’un sac qui semble peser une tonne, il sort cinq paires de semelles de lest en plomb, extraites spécialement pour l’occasion de sa collection « pieds lourds ».

Bon joueur, Le Garrec réplique d’un ton allègre :

— Je m'attends au pire. Vas-y, raconte.

— Chaque semelle pèse neuf kilos. Fois deux, ça fait dix-huit. Autant vous dire que vous n’aurez pas trop le temps d’admirer le panorama à la descente.

À tour de rôle, chacun enfile ses semelles en plomb et hisse son bloc de plongée sur l’épaule.

Le Garrec observe, perplexe, hésite quelques instants puis se saisit de son équipement, rappelé aussitôt à l’ordre par Tikehau et son grand sourire malicieux :

— Tttt… tttt… on laisse sa jolie bouée orange au vestiaire.

Sans broncher, Le Garrec remet sa Fenzy dans son sac.

— On laisse aussi le détendeur. Le reste pareil, même ton calbar. Juste le bloc et les semelles de plomb.

— D'où le nom, « la gueuse » ! ajoute Chinchorro, hilare.

— Je redis pour les sourdingues du fond de la classe près du radiateur : « juste le bloc et les semelles de plomb ».

Le Garrec se masse énergiquement la nuque, comme un collégien paumé face au tableau noir, livré aux ricanements de la meute qui savoure sa mise à mort. Il hésite, submergé de questions, puis craque :

— Euhhh… comment dire… on respire comment ?

— Au goulot, ma biche ! T’as jamais bu ta limonade à la bouteille sans paille ?

Tikehau retire son maillot de bain et s’avance jusqu’au bord de la falaise, à dix mètres de hauteur par rapport au niveau de la mer. Nu comme un ver, le cylindre en acier serré contre sa poitrine, il s'apprête à sauter tout en donnant les dernières consignes :

— Soleil à 13 heures pour l'orientation, on compte environ cent pas et on se retrouve entre les deux rochers.

Un grand pas en avant : il est happé par le vide et disparaît sous l'eau. On le distingue au fond, campé sur ses deux jambes. Un bouillonnement balise sa première inspiration. Tikehau marche, cloué au sol tel un cosmonaute avec ses semelles en plomb. Le chapelet de bulles se déplace.

— Après toi, amigo ! invite Chinchorro.

Le Garrec s'approche jusqu'au bord de la plateforme rocheuse et jette un œil en contrebas.

— Si j'étais toi, je n'hésiterais pas trop longtemps. Plus tu cogites, moins ça le fait !

Le Garrec fixe un point à l'horizon, tenant son masque imaginaire plaqué contre son visage. Il tente d’amuser la galerie pour juguler sa trouille avant de s'élancer dans le vide :

— Ce serait con de perdre le masque, c’est mon préféré.

Le Breton déchire les eaux jusqu'à atteindre le sable, droit comme un piquet. Il porte la sortie du robinet haute pression du bloc à ses lèvres et libère l’air. POW ! Direct dans les gencives : l'air à haute pression délivré brutalement projette sa tête en arrière. Étourdi, canines endolories, il tousse et lâche son bloc qui va se coucher sur le sable. Il s'en ressaisit, tente de remonter à la surface en nageant de toutes ses forces, d’un seul bras. Cloué dans le béton, ses muscles hurlent. Il coince le bloc entre ses cuisses, libère ses pieds puis s’arrache vers la lumière, propulsé à la seule force des bras. La tête hors de l’eau, il inspire bruyamment de tous ses poumons, tousse de plus belle au milieu du ressac. Chinchorro et Nauru, qui observent la scène d’en haut, éclatent de rire avant de s'élancer en parfaite synchronisation. Le Garrec boit la tasse, se débat au milieu de l’écume, tente de s'agripper à des excroissances rocheuses tout en gardant son bloc d’acier sous le bras. À la première tentative, il échoue, retombant lourdement dans l’eau. La deuxième tentative est la bonne. Lacéré du mollet au genou, il accède à une saillie de la paroi rocheuse, s’autoventile et ressaute aussitôt avec son bloc sous le bras en direction de ses semelles de plomb. Il ne réapparaît pas.

1. *Refaire surface*

9h15. La caféine coule déjà à flots dans les veines de Manzetti lorsqu’il dépose les fadettes sur le bureau de Le Garrec.

— La fille a dit vrai, elle a bien été contactée sur son portable par un appel qui provient d’un téléphone prépayé, localisé dans un coin paumé sur la route qui mène au casino.

— Preuve qu’ils ne laissent rien au hasard. Ils jouent les abrutis, mais tout est millimétré.

— J’ai relevé un truc bizarre en visionnant de nouveau leurs paramètres de plongée, et notamment celle du 8, le lendemain de l’enterrement de Montfort. La température de l’eau s’est tapé une augmentation de dix degrés par rapport à celle du 13. Impossible qu’ils aient plongé à Marseille ce jour-là. Et comme par hasard, les quatre téléphones ont borné à l’aéroport. J’ai creusé un peu, et devinez quoi ? Les quatre gus ont booké un aller-retour Marseille–Sharm el-Sheikh sur Pegasus Airlines.

— Se rendre en Mer Rouge quand t’es plongeur, c’est un peu comme aller boire le Pastis sur le Vieux-Port quand t’es Marseillais, non ? lance le Breton.

— Trois-mille-cinq-cents kilomètres pour y passer une nuit et une journée, ça fait un peu cher le thé à la menthe et la chicha, non ?

 Arziller débarque et claque un dossier sur le bureau, comme une quinte flush sur le tapis.

— Et moi je viens de ressortir ça, des archives : « *Mario Monti. 35 ans. Marié à Stéphanie Woolf. Décédé lors d’une plongée sous-marine. Cause du décès : anomalie congénitale. Témoin principal : Grégoire Montfort. »*L’affaire remonte à trois ans. Classée sans suite.

Tandis qu’Arziller expose les faits, Frog vient farfouiller dans les feuillets. L'un d’eux attire son attention. Il lit :

— « *Post-scriptum :* *membre fondateur de la Team X-Diving. »* Ça vaudrait le coup de creuser un peu, non ?

— Ne négligeons aucune piste, répond Le Garrec.

Son smartphone vibre ; il sourit.

— C’est Kim. Le coup de l’assurance a marché. On l’a notre autopsie !

\*

\* \*

Kim s’était levée aux aurores, mais obtenir l’autopsie n’était pas sa priorité du jour. Alors elle était passée en force, sans vergogne, pour s’en débarrasser et filer rejoindre Yorgos à l’entrée du Panier chez Rita – la sainte des causes désespérées. Un concept store improbable : « Food & Brocante », déco bohème et vintage. L’odeur du café fraîchement moulu se mêle à celle des vieux meubles. Un paradis pour chineurs, où l'on peut aussi manger sur le pouce… et repartir tatoué !

Pas de préliminaires pour ces retrouvailles. Yorgos va droit au but :

— File-moi ton téléphone !

— Comment ça ?

— File-moi ton téléphone. Toi et moi, on sait exactement pourquoi on est là.

— Tu peux préciser ?

— Ne te casse pas la tête. J’ai reçu un message de notre ami en commun. Il m’a envoyé la vidéo.

— Tu l’as visionnée ?

— Bien sûr que non.

— Menteur !

— OK. Une fois, vite fait. File-moi ton téléphone maintenant.

— Tu en as parlé aux autres ?

— Bien sûr que non. Pour qui tu me prends ?

— Pour l'ado attardé que j'ai trop fréquenté. Et je suis bien placée pour savoir comment vous fonctionnez et combien…

— Combien on est con ? Je te l’accorde. Mais là, promis juré, ça reste entre toi et moi.

— Sur la vie de Pussy ?

— Sur la vie de Pussy. Juré !

Pussy, c’est son hérisson femelle. Il l’a recueillie à sa naissance à l’orée d’une forêt, laissée pour morte à côté du cadavre putréfié de sa mère. Il l’a nourrie au biberon et y tient plus qu’à la prunelle de ses yeux. La seule compagne fidèle de sa vie. Malgré le stress, Kim ne peut s’empêcher de lâcher un sourire. Combien de fois l’a-t-elle taquiné en lui demandant qui il choisirait entre Pussy et elle ? Son « choix de Sophie » comme elle aimait dire pour enfoncer le clou. Un doux aparté qui ne put le distraire, concentré sur les lignes de code qu’il avait extirpées des entrailles de « la bête ». C’est ainsi qu’il désignait ce monstre de silicium, vorace et diablement intrusif.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Bizarre… Il ne s’est pas donné la peine d’effacer ses traces. L’IP du dernier message n’est même pas masquée. Il veut qu’on remonte jusqu’à lui.

— Il n’est peut-être pas aussi ingénieux qu’il ne le laisse paraître.

— Si, il l’est. Chaque ligne de code en dit long sur la personnalité d’un hacker. Les combinaisons aussi. Là, je vois du Python et du PHP mixés avec virtuosité, et là, du *junk code* qui nous invite à nous perdre dans des sous-programmes, pour peu que nous doutions de ses compétences. Et qui dit compétences, dit dangerosité. Non, ce gars-là n’est pas un charlot. Ma proposition ne va pas te plaire, mais je te suggère de laisser le mouchard pour l’instant.

— J’avais anticipé ta proposition. OK, même si ça me rend dingue.

1. *« Puis-je prendre vos manteaux ? »*

Stéphanie Woolf loge au sixième et dernier étage d'un immeuble miteux sans ascenseur, coincé entre un magnétiseur-coupeur de feu et un bâtiment sous arrêté de péril. Un petit deux-pièces équipé du strict minimum : l’aumône laissée par les huissiers pour maintenir un semblant de dignité. Par les volets entrouverts, un faisceau de lumière se focalise sur les yeux gris de cette femme fatiguée. Un gris envoûtant, strié d’or, d’ambre et de brun.

— Nous sommes désolés de venir réveiller des souvenirs douloureux, mais les circonstances du décès de votre mari pourraient nous aider à progresser dans une enquête en cours, annonce Le Garrec.

— La mort de Greg ? demande Stéphanie Woolf. On n’est pas raccordé à la fibre, mais le téléphone arabe fonctionne très bien ici, vous savez. Je peux vous certifier qu’il n’y a aucun lien entre les deux décès.

— Éclairez-nous de vos lanternes, relance Kim.

— Mon mari est mort d’un accident dû à une malformation congénitale. Foramen ovale : une membrane du cœur pas étanche. Complètement indécelable. Sur la terre ferme, ce n’est pas problématique, on peut passer toute sa vie en ignorant ce vice de fabrication. En plongée, ça se révèle mortel.

— C'est ce que disait l’autopsie.

— Votre mari était l’un des membres fondateurs de « la Team », n’est-ce pas ? interroge Le Garrec.

— Oui, j’en ai le souvenir.

— Quels rapports entreteniez-vous avec « la Team » ? Aviez-vous des liens étroits avec eux ? reprend Kim.

— Ils étaient déjà inséparables bien avant moi. Quand j’ai rencontré Mario, j'ai vite compris que je devrais rester à l’écart, ne pas poser trop de questions sur leurs activités, sur leurs fréquentations…

— Leurs fréquentations ?

— J’aimerais vous en dire plus, lieutenant, mais je ne peux vraiment pas… et puis c'est du passé tout ça… Croyez-moi, ça n’a pas été simple de me reconstruire. Ce jour-là, tout s’est effondré. Il m’a fallu des années pour refaire surface… aujourd’hui encore…

— Un petit détail, quelque chose qui pourrait…

— Ça ira, coupe Le Garrec. Merci pour votre collaboration, madame Woolf, et pardonnez encore cette intrusion dans votre passé – invitant Kim à se diriger vers la sortie. Au revoir, madame Woolf.

Kim sort la première. Le Garrec s’attarde un instant sur le pas de la porte, afin de se retrouver seul avec Stéphanie Woolf.

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

*Un flash…*

*« Puis-je prendre vos manteaux ? dit la préposée au vestiaire du Saint-James. »*

— Non, je ne pense pas… dans une autre vie peut-être ?

Le Garrec acquiesce d’un regard complice puis s’éloigne.

La porte se ferme…

… puis s’ouvre quelques secondes après.

— Commandant !

Le Garrec se retourne, tout comme Kim un peu plus loin. Il lui fait signe de continuer, fait demi-tour et rejoint Stéphanie Woolf. Elle l'invite à entrer puis repousse la porte sans la refermer entièrement.

— Un jour, je suis tombée sur un acte notarié. Un titre de propriété libellé aux noms de mon mari, de Grégoire Montfort et de Stéphane Tison. Mario ne m’en a jamais parlé. À sa mort, j'ai fouillé tous ses documents, j’ai consulté son notaire et tous ceux des environs. Pas la moindre trace. Je n’ai pas osé creuser davantage… par peur de ce que je pourrais découvrir. Et puis aussi, Mario a évoqué un jour une certaine Anna ou Nenna… et n’a plus jamais voulu m’en parler. Je sais qu’elle est étroitement liée à ses deux amis, mais il y a quelque chose de tabou là-dessous, impossible d’en savoir plus. Après la mort de Mario, Stéphane et Greg ont été très prévenants avec moi et ont toujours veillé à ce que je me maintienne à flot. Mais j’ai toujours perçu un malaise dans leurs yeux.

Le Garrec pose délicatement sa main sur son épaule.

— Merci Stéphanie, je ferai bon usage de ces confidences. Si je trouve quelque chose, je ne manquerai pas de vous informer.

Le Garrec hésite, comme s’il voulait ajouter quelque chose… puis se ravise.

Stéphanie Woolf sourit imperceptiblement et remercie d’un clignement des yeux empreint de pudeur et de reconnaissance.

1. *Braconniers*

*Serra di Ferro. Corse-du-Sud.*

Au détour d’une patrouille de routine de la brigade de surveillance du littoral, une amphore posée sur le mur d’enceinte d’une propriété a attiré l’œil d’un réserviste spécialisé en archéologie. Interrogé, le particulier a fièrement exhibé sa collection privée, héritée de son père, un ancien plongeur marseillais. Seize objets qui, de mémoire, proviendraient des vestiges d’une épave du XVIe siècle, immergée au sud de la presqu’île de Saint-Tropez, restée hors des radars du DRASSM[[8]](#footnote-8). Parmi ces pièces maîtresses, une autre amphore en céramique, qui daterait du IIe siècle avant Jésus-Christ. Un objet d’une valeur inestimable : les derniers exemplaires ayant survécu se comptent sur les doigts d’une main. Les épaves ayant été pillées dans les années 1960.

C’est l’info du jour qui fait le buzz dans les couloirs de la PJ de Marseille autour de la machine à café, faisant écho à une autre : un indic aurait lâché qu’une grosse commande d'amphores a été passée.

Le Garrec et Kim saisissent la balle au bond et se rendent à l’Estaque pour une visite au DRASSM. Mission : dresser la liste des épaves encore susceptibles d’abriter des amphores. Sur le chemin du retour, Le Garrec repense au spécimen ovoïde qui trônait à droite du comptoir en verre. Il délègue Kim pour creuser la piste au magasin de plongée.

À toutes ses questions, l’enquêtrice se voit opposer une fin de non-recevoir : « La Team, connais pas ! » Le Garrec n’est pas surpris.

— Je m’y attendais un peu. Et j’avoue, je t’ai envoyée au charbon pour ne pas me griller.

— Au fait, ça me revient maintenant. Tu te souviens des belles amphores qui trônaient dans le patio d’Ève Montfort ? Très semblables à celles du magasin, non ?

— Oui. Tous ces joyeux drilles sont très probablement impliqués dans le trafic. Ça sent l’épave non répertoriée par le DRASSM. Et si elle gît profond, il faut des plongeurs chevronnés.

\*

\* \*

Le Garrec boucle la sous-cutale de sa Fenzy et scrute autour, à la recherche du moindre indice sur l’état d’esprit du jour, flairant que son bizutage est loin d’être terminé. D’un ton enjoué pour exorciser son appréhension, il s’aventure :

— C’est quoi le programme ?

— On va pécho du PD ! répond Pork-Roll.

Silence. Tension.

— Ne fais pas cette tête, Fenzy-man ! LGBT friendly, hein !

— Pas du PD des terres, du PD des mers. Pour ceux-là, pas « friendly » du tout.

— Code Haddock, tu ne peux pas capter, intervient Nauru.

— Alors, explique, Capitaine !

— Du Pignouf Doryphore…

— Du Protozoaire Dynamiteur, relance Tikehau.

— Du Phylloxéra Diplodocus, renchérit Pork-Roll, déclenchant les rires de ses acolytes.

— Viens, tu vas comprendre. Il faudra te fondre dans nos palmes et respirer dans nos bulles, c'est-à-dire le moins possible. L’effet de surprise est primordial, insiste Chinchorro.

Une GoPro fixée sur la tête, un clap synchro réalisé avec deux palmes, la bascule arrière les propulse sous la coque. Scindés en deux groupes, ils sondent dans le bleu et prennent position discrètement de part et d’autre d’une anfractuosité, sous laquelle remontent des chapelets de bulles. Le Garrec finit par distinguer deux chasseurs munis de bloc de plongée et de fusil à air comprimé. Chinchorro donne le signal : le filet se déploie avec une précision chirurgicale. Attente, fondus dans le relief. Les braconniers approchent. Piège enclenché. Échec et mat ! Un ballet parfaitement exécuté, preuve qu’ils n’en sont pas à leur premier coup d’essai. Dix secondes. Pas une de plus. Les voilà ficelés comme un rôti. Fusils, poissons, tout y est. Aussitôt hissés au palan. Tirés dans le sillage du bateau. Flottants, grotesques, tenus en laisse par des bouées.

Le Garrec se fait l’avocat du diable :

— Un peu borderline comme méthode, non ?

— Et eux, ce n’est pas borderline d’exécuter des animaux sans défense à bout portant ? Même un taureau dans l'arène a plus de chances de s'en sortir !

— Fils de putes, moi je dis qu'on est trop gentil et qu'on devrait leur shooter les **burnes** avec leur fusil à air comprimé !

— Calmos Tikehau, à la différence d'eux, on est des êtres civilisés. On va juste leur donner une bonne leçon et les dissuader de recommencer. Tu vois, Le Garrec, avec la mer il y a une chose qui compte plus que tout, c’est le respect, l’humilité, l’éthique. Si tu l’agresses, si tu te crois plus fort qu’elle, elle finit un jour par se venger. Je n’ai guère d’illusions quant à la justice des hommes, par contre, celle des océans, crois-moi elle existe !

— Ouais ! les tsunamis en Asie ou en Indonésie, tu penses que c’est un hasard ? Les Thaïlandais, ils ont tellement abusé avec leur putain de pêche à la dynamite, que la mer leur a envoyé une petite piqûre de rappel : « Tiens ! Prends ça dans ta gueule joli peuple et après tu feras profil bas, tu respecteras un peu plus Mère Nature ! »

— En somme, vous êtes des justiciers des mers…

— T'es con le Breton ! Chacun de nous devrait l’être. La mer, c’est le dernier espace de liberté de notre planète à l'agonie. Celui qui n’a pas compris ça… pffff… rien que d’y penser ça me rend malade !

La barge a accosté sur une calanque de Carry-le-Rouet, encore déserte à cette heure précoce, baignée de lumière crue.

— C’est maintenant qu’on va rigoler.

Après avoir renforcé le « package » avec une corde pour s’assurer qu’ils ne pourraient pas s’enfuir, les deux braconniers sont abandonnés sur un tas d’algues en décomposition tapissé de mouches. Pork-Roll enfile une cagoule noire, se saisit d’un téléphone prépayé et y connecte le convertisseur de voix que lui tend Nauru. Tikehau déclenche la GoPro. Vérifie le cadre, fronce les sourcils. Se ravise. Il glisse un mot à l’oreille de Chinchorro qui acquiesce et se tourne vers Le Garrec en lui tendant une deuxième cagoule.

— Ça manque de figurants. Enfile-moi ça et va te poser entre Pork-Roll et les deux anémiés du bulbe. Légèrement à droite, pour ne pas les cacher.

Le Breton obéit sans discuter. Il a toujours rêvé d’incarner un indépendantiste corse. Pork-Roll bascule dans les graves, singeant la cadence numérique et la tessiture de voix déshumanisée, estampillée « anonymous » :

— Colis déposé aux points de coordonnées X: 43.333328 Y: 5.15. Je répète : Colis déposé aux points de coordonnées X: 43.333328 Y: 5.15. Faites-en bon usage et bonjour chez vous !

Sitôt raccroché, les rires fusent ; satisfaction du devoir accompli.

— Dans Lucky-Luke, ils auraient eu droit au goudron et aux plumes, puis une balade sur la place publique. Ils s’en sortent bien ces deux bâtards.

— La prochaine fois, on les embarque à « O.K. Corail », lâche Tikehau.

— Où ça ? glisse Le Garrec ?

— Laisse tomber. Une « private joke », tranche Chinchorro en fusillant Tikehau du regard.

1. *Marchand de sable*

Stupeur.

Les résultats de l’autopsie sont tombés ce matin : de l’étorphine.

À la crim’, on appelle ça M99 : un opioïde semi-synthétique, environ 10 000 fois plus puissant que la morphine. D’où son action foudroyante. Utilisée pour la capture des animaux sauvages, elle crée une dépression respiratoire mortelle chez l’homme.

« On oublie les narcoses et autres syncopes accidentelles. C’est bien d’homicides volontaires dont il s’agit ! » proclame Eskenazi devant ses troupes en ouvrant la réunion de crise.

— Avant que ça fuite, on bétonne le dossier. Kim, tu retournes voir les familles et tu m’obtiens l’accord pour les trois autopsies qu’il nous manque. Tu passes en force. Et s’ils refusent, tu brandis l’entrave à l’exercice de la justice. Bref, je ne te fais pas de dessin. Frog, tu distribues le portrait-robot de notre moustachu à tous les directeurs de clubs de plongée du périmètre. Manzetti, tu passes le TAJ[[9]](#footnote-9) au crible et tu recoupes : région, antécédents judiciaires, étorphine, zoos, vétos, toubibs, pratique de la plongée. Tu brasses large. Et tu files tout ça aux analystes pour exports ANACRIM – qu’ils nous pondent des schémas relationnels. La vidéosurveillance, ça donne quoi ?

— Rien pour l’instant, mais on visionne non-stop. Ça prend du temps.

— Le temps, on l’a plus ! Il faut augmenter les cadences, fais-toi aider. L’affaire est prioritaire maintenant, tout le monde bosse pour nous. Autre chose ?

— On a chopé des braconniers ce matin à Carry-le-Rouet. En réalité, ils nous ont été livrés sur un plateau, suite à un appel anonyme. Ficelés comme des saucissons corses. Combis néoprène, fusil à air comprimé : 500 000 vues sur TikTok. Livraison revendiquée une heure plus tard par une faction qui se fait appeler « *Tar and Feather*».

— C’est pas un groupe de rock, ça ? demande Manzetti.

— Fada, tu confonds avec *Tears for Fears*, brocarde le patron.

— Tar, c’est goudron, non ? Sûrement un groupuscule écolo qui lutte contre la pollution du littoral, suppute Frog.

Le Garrec ne peut retenir un rire. Ça n’a pas échappé à Eskenazi.

1. *À Pennes…*

L’IP du dernier message avait conduit Kim et Yorgos dans un cybercafé situé au sud-est des Pennes-Mirabeau, à quelques mètres de l’école primaire Gavotte. Autant dire : zone ultrasurveillée. Un message les attendait à l’accueil, les invitant à se rendre sur l’ordinateur numéro cinq. Dans la barre des utilisateurs, un compte « KimX » avait été créé à leur intention et il ne fallut que deux minutes à Yorgos pour s’y connecter. AQSCF, acronyme sarcastique pour « À QUI SONT CES FESSES ? » était le sésame d’entrée ; un indice avait été glissé dans le *junk code*.

La capture d’écran grossièrement pixellisée du dernier mail faisait office de fond d’écran. On ne pouvait identifier Kim, mais elle, s’y reconnaissait. Elle ravala sa rage et brava l’unique dossier, planté au milieu de l’écran. Ce dernier contenait un document dont l’icône « abricot » invitait à cliquer. Kim retint son souffle. Elle s’était préparée au pire. Le PowerPoint étirait un teasing usant pour les nerfs, jusqu’à l’image finale : une photo de vacances, anodine à première vue. Un groupe de plongeurs, affichant des sourires de carte postale, sur la banquette molletonnée de ce qui s’apparentait à un bateau de plongée dédié aux croisières. Les visages sont masqués à l’exception d’un seul, arborant des lunettes de soleil teintées bleu miroir. Une légende, juste en dessous, dévoilait la finalité :

« Son identification contre la destruction de la vidéo. That’s the deal ! »

— Ah, le p’tit bâtard ! murmure Yorgos. J’ai pigé. C’est loin d’être le dernier des imbéciles.

— Développe.

— Pourquoi nous a-t-il amenés ici, d’après toi ?

— Tu vas me le dire, j’ai l’impression.

— Tu as entendu parler de Briefcam ?

— Le logiciel d’intelligence artificielle créé en Israël, qui peut traiter les images des caméras de vidéosurveillance ? On en parlait dans le service si mes souvenirs sont bons. Juridiquement, très borderline, c’est ça ?

— Exact. Aucune autorisation reçue, et pour cause : on ne l’a jamais demandée. Des dizaines de communes l’utilisent quotidiennement, mais aucune ne s’en vante publiquement. Sauf…

— Sauf ?

Les deux mains ouvertes de Yorgos l’invitent à répondre d’elle-même.

— Pennes-Mirabeau ?

— On est filmés, suivis, épiés… Dans le mille ! Bienvenue à Pennes-fucking-Mirabeau ! L’adjoint au maire chargé de la sécurité en a même fait la promotion dans le bulletin municipal : *« Votre sécurité, notre priorité ! ».* C’est devenu le leitmotiv de la municipalité. Vingt-mille habitants, deux-cent-cinquante caméras à quinze mille euros l’unité…

— Pfiou ! Z’ont de la thune à claquer les Pennois.

— … installées dans les lieux stratégiques de la commune et reliées à Briefcam. Au bas mot, un équipement qui dépasse le million d’euros, en partie financé par l’État.

— Avec la reconnaissance faciale ?

— Bien sûr, mais officiellement, ils n’y touchent pas. Pourtant, crois-moi, ils s’en goinfrent ! Et si on leur demande s’ils utilisent l’option : « Oh my god, bien sûr que non ! ». Tout au plus, avec leur trombine de vierge effarouchée, ils vont admettre qu’ils effectuent des recherches de « similitude d’apparence ». On joue sur les mots, mort de rire ! Le ministère de l’Intérieur a la CNIL au cul, surtout depuis l’histoire des mégabassines à Sainte-Soline et les affrontements avec les black blocs : un type a été identifié grâce à la reconnaissance faciale et a écopé de quatre ans de prison avec sursis. Darmanin a promis une enquête, tombée aux oubliettes, évidemment. Tout ça, c’est de la com. Et, entre nous, on connaît la CNIL : efficacité et pouvoirs ?… proches du zéro.

1. *Proche du zéro*

*Quelle probabilité ?*

La vie est une énigme tissée de rencontres fortuites et de coïncidences étranges. Certaines de ces rencontres sont comme des étoiles filantes, apparaissant brièvement dans le ciel de notre existence avant de disparaître à jamais. Tandis que d'autres sont comme des étoiles polaires, toujours présentes pour nous guider à travers les nuits les plus sombres.

Une vision très pascalienne.

Descartes, lui, aurait peut-être été plus enclin à considérer que la vie est le résultat de nos propres choix et de notre réflexion.

*« De nos mauvais choix et de nos errements »,* aurait eu envie de rajouter Le Garrec en cet instant précis.

Toujours est-il que la probabilité qu’Ève croise Le Garrec en compagnie de Chinchorro, ce dimanche à l’anse de la Fausse-Monnaie, était proche de zéro.

*Un flic qui se retrouve coincé à la Fausse-Monnaie, son imposture prête à éclater au grand jour, entre une tranche de chorizo et une tartine de tapenade… Quelle ironie du sort !*

À deux pas du marégraphe – qui détermine le point zéro de la France –, l’écrin de verdure et de roches, en contrebas de la corniche Kennedy, ressemble à un havre déconnecté où flotte une ambiance de village. Il est presque midi. Les gamins gambadent autour des dizaines de bateaux entreposés. Certains adultes enfilent une combinaison pour aller nager, d’autres s’apprêtent déjà à allumer le barbecue. Un apéro et des moules à la bière attendent tout ce joli monde.

Dans le cadre de la campagne « Clean up the Med », on célèbre aujourd’hui l’opération « Calanques propres » qui s’étend sur tout le littoral local, depuis Endoume jusqu’à Cassis et la Ciotat, en passant par les Goudes, Marseilleveyre, et Sormiou.

Chinchorro, mécène à ses heures quand il s’agit de préserver l’océan, y a tout naturellement été convié. Ève, quant à elle, a atterri ici par hasard. Elle avait programmé un déjeuner, juste à côté, au Petit Nice et ses 3 étoiles au Michelin, mais fut déviée de sa trajectoire par le président de la Société Nautique Corniche, organisateur des festivités. Ce dernier était présent aux funérailles de Greg.

Ève et Chinchorro échangent un regard plombé comme un ciel d’orage ; Le Garrec perçoit le trouble. Tout comme Chinchorro décèle la gêne du Breton à l’encontre de la veuve.

— Vous vous connaissez ?

Ève a beau jouer les femmes dépassées par les évènements, ses yeux verts en amande trahissent une grande vivacité d’esprit. Elle vole au secours du policier.

— Ce monsieur et moi fréquentons le même dentiste, et nous avons eu une longue conversation l’autre jour en salle d’attente à propos du réchauffement climatique. Le moins qu’on puisse dire, c’est que nos opinions divergent. Il m’a traitée de climatosceptique, je l’ai traité de naïf. Tu l’as emmené plonger avec toi ?

— Naïf, mais pas stupide. Il ne s’y risquerait pas, si tu vois ce que je veux dire. Quoi que… et si on lui demandait ? Ça te dirait de m’accompagner ? Une petite plongée pépère à moins quatre-vingts mètres pour recenser le corail.

— Non merci, je n’ai pas encore eu le temps d’identifier toute ma descendance pour rédiger mon testament.

Les rires captèrent l’attention du président, qui vint se joindre à eux en s’assurant que leur verre était bien rempli. Comme il avait coutume de le faire, face à tout nouveau visage qui se présentait devant lui en son fief, il se fit le griot des **rumeurs et légendes attachées au nom mystérieux de cette très belle anse.**

 **L’une d’elles date du règne d’Henri IV et parle d’un notable local, Charles de Cazault, fervent catholique, qui ne reconnaît pas cet ancien protestant qu’on lui impose pour roi. En février 1591, alors capitaine de la milice bourgeoise de Marseille, il prend la tête des ligueurs pour s’emparer du pouvoir dans la ville, impose une** dictature marquant la défaite temporaire de l’aristocratie marchande locale, **et fait battre sa propre monnaie en signe de protestation. Il finit assassiné, et sa monnaie illégitime, jetée à l’eau dans cette calanque.**

**Dans son dos, Chinchorro joue du violon avec une carotte pour se moquer de sa logorrhée. Profitant d’une respiration, il enchaîne :**

— Je croyais que c’était parce que les ouvriers qui ont construit le viaduc avaient découvert, dans les fouilles des fondations, une grande quantité de fausse-monnaie.

— Beaucoup moins sexy que la révolte ligueuse, commente Ève, mi-amusée, mi-moqueuse.

Un voisin se joint à la conversation :

— N’écoutez pas ces fadas ! Moi, je sais. Je vais vous la raconter, l’histoire. Une vieille tradition voulait que l’on jette ici des pièces à la mer pour réaliser un vœu. Ces pièces étant de faible valeur ou démonétisées, on disait *« de la* *fausse-monnaie* » !

— Moi j’aime bien cette dernière version, s’enthousiasme Ève en enquillant son troisième apéro. J’ai envie de faire un vœu.

Fouillant dans son tote bag *Karma is a boomerang*, elle n’y trouve qu’une liasse de 500 euros. Le Garrec lui tend un euro, comme une hostie profane.

— Dieu vous le rendra, jeune homme ! s’exclame-t-elle en la jetant à l’eau. Ou le diable peut-être, vu que je ne crois pas en Dieu.

1. *Il est où Le Garrec ?*

Au grand dam des familles, les corps ont finalement été exhumés. La méthode « Lucille » avait porté ses fruits, et la lieutenante comptait bien s’en attribuer les lauriers. Le portable à la main, à l’affût d’une notification, elle pressentait une avancée décisive et s’était arrangée – en soudoyant la secrétaire du labo à coups de Marseillotes[[10]](#footnote-10) – pour avoir la primeur des résultats. Quand son téléphone sonna, elle s’empressa de répondre. Son enthousiasme se fana lorsqu’elle entendit la voix de Yorgos.

— J’ai deux bonnes et une mauvaise nouvelle.

— Je ne suis pas d'humeur. Annonce seulement les bonnes.

— Tu me casses l'effet, tant pis, tu auras quand même la mauvaise : Briefcam c'est mort.

— Pffffff…

— Tu te souviens de Nordine ? Le bleu qui était resté trois mois dans le service pour se former.

— "Lapin crétin" ? Difficile d'oublier sa tronche de premier de la classe avec ses dents du bonheur et ses oreilles décollées.

— Il bosse aux Pennes-Mirabeau maintenant, à la vidéosurveillance.

— Bonne ou mauvaise nouvelle ?

— Les deux. Il manie Briefcam mieux que quiconque, mais c'est trop tendu en ce moment avec la CNIL, il ne peut pas engager la responsabilité de son service.

— Toujours aussi fayot, pas étonnant.

— Arrête avec tes préjugés et ton délit de sale gueule. C'est un type bien. Il ne veut pas mouiller son groupe, c'est tout à son honneur. Cependant, il nous a invités à le rejoindre chez lui. Il m'a laissé entendre qu'il avait bien mieux que Briefcam. Je viens de t’envoyer l’adresse, rejoins-nous.

\*

\* \*

— T'embrasse pas « Lapin crétin » ?

Nordine N’Golo sourit de toutes ses dents blanches et prit Kim dans ses bras. Elle resta quelque peu décontenancée face à l’élan soudain de celui qui, quelques années plus tôt, lui apportait son café tous les matins en rasant les murs.

Il avait gagné en assurance et les recevait fièrement dans son premier chez lui, où chaque bibelot semblait hurler sa revanche sociale, malgré quelques écarts kitsch. Le bon goût ne s'apprend pas en un jour, pensa-t-elle, piquée par son haleine musquée.

— N’Golo, je préfère te prévenir tout de suite : Kim ne roule jamais des pelles avant 23 heures et trois rails de « Tek Paf », lance Yorgos, fier de son trait d’humour.

— Je cours chercher la tequila, rebondit aussitôt N’Golo.

— Pas avant 23 heures, il t'a dit Yorgos, et seulement après un test négatif à la myxomatose mon chéri, renchérit -elle pour calmer l'ardeur de son ancien collègue.

Ils rient tous trois aux éclats et se serrent de nouveau dans les bras.

— Allez venez. Welcome dans l'antre de N’Golo ! « Mad rabbit » pour les intimes et les aficionados du Dark Web. Tremblez hackers, prosternez-vous devant votre maître !

Derrière la cloison amovible du salon, il dévoile un stupéfiant sanctuaire technologique où règne un chaos ordonné. Un cockpit taillé pour l’immersion. Au centre, un siège ergonomique noir, à en faire rougir un pilote de ligne, invite au décollage. En face, un grand bureau en fibre de carbone anthracite fuselé comme une aile sur lequel trône un écran incurvé démesuré – 49 pouces de datas brutes en rafale, des fenêtres pleines de code en mouvement perpétuel. Point névralgique de cette forteresse numérique, un clavier mécanique rétroéclairé, entouré de câbles et de souris gaming aux boutons programmables. Des tours d’ordinateurs customisés, bardées de LED rouges et bleues, ronronnent comme des réacteurs en veille. Disques durs externes, cartes mères, clés USB, Raspberry Pi, et autres gadgets high-tech parsèment l’espace, telles les pièces d’un puzzle électronique en constante mutation.

— C’est le cockpit du Millenium Falcon ? ironise Kim.

— Le Falcon, c’est pour les noobs. Ici, on tape dans l’USS Enterprise. Alors, évidemment, ce qui se passe dans l’antre de Mad rabbit, reste dans l’antre de Mad rabbit.

— Sinon ? demande Yorgos.

— Sinon « Mad rabbit » et ses trolls vengeurs vous fracassent. Je rentre dans les détails ?

— Pas la peine, j’ai déjà eu ma dose, réplique Kim.

— C’est ce que j’ai cru comprendre. Bon, Briefcam, on oublie. Pour les « Télétubbies », c’est une machine de guerre, mais pour moi et mes « amis », c’est l’âge de pierre, face à Clearview.

— Clearview ?

Daniela Klette de Fraction Armée Rouge, épinglée après trente ans de cavale, ça vous parle ? Et Edgardo Greco, l’ancien membre de la mafia calabraise qui avait disparu dans la nature depuis sa condamnation en 2006 ? Il avait monté sa pizzeria à Saint-Étienne et ce con s’est laissé photographier pour vanter les mérites de ses pizzas. Son visage est apparu dans Le Progrès et poum ! harponné par Clearview. Évidemment, le logiciel n’est jamais cité dans les procédures officielles, car il est interdit en Europe, mais pour nous c’est un secret de Polichinelle. Ce serait indécent de se passer d’un tel outil.

— À ce qu’il paraît, valide Yorgos.

— T’imagines même pas, mec. Cinquante milliards de photos aspirées sur Facebook, LinkedIn ou Instagram. En moyenne six photos de chaque habitant de la planète. Sa base de données est dix fois supérieure à celle des polices du monde entier. Aujourd’hui, il lui est techniquement possible d’identifier n’importe qui en temps réel dans l’espace public, et l’intelligence artificielle embarquée te retrouve même si t’es planqué sous ton bob. Ça donne le vertige, hein, Yorgos ?

— Ça met minable Big Brother.

— Vous voulez tester avec votre trombine ?

Kim interpose sa main droite, grande ouverte…

— Non non, sans façon !

… soutenue par Yorgos qui n’a vraiment pas envie que ressurgissent les vestiges de ses débauches passées, notamment une série de photos d’un enterrement de vie de garçon. La bande avait fini en string panthère dans la cellule de dégrisement, pour attentat à la pudeur et autres griefs, qui ont étrangement disparu du procès-verbal.

La démonstration se fit donc avec l’image de l’homme aux lunettes de soleil teintées bleu miroir. Aussitôt glissée dans la fenêtre de recherche, le logiciel ne mit pas plus de trois secondes pour exhiber une trentaine de photos, tantôt professionnelles, tantôt sportives, tantôt récréatives. Visiblement, le gars aimait s’exposer, et les réseaux sociaux faisaient son éloge. Le logiciel avait même déniché une photo de lui – période Covid – se pavanant dans la rue, le visage dissimulé aux trois quarts derrière un masque de plongée. Nom : Ethan Bauer. Ça claquait comme un acteur de série américaine. Et pour Kim, ce nom allait virer à l’obsession… Ethan Bauer… Sa planche de salut.

Le livrera-t-elle ?

En avait-elle le choix ?

Après que l’hôte des lieux eut fièrement exposé son *Hall of Fame,* garni de personnalités médiatiques en piteux état et de collectors ayant échappé à l’effacement définitif – à l’instar de cette jeune naturiste de vingt ans, future chancelière allemande –, Kim lui fit jurer de ne jamais faire de recherches sur elle.

Un « promis, juré, craché » qu’elle avait déjà entendu et qui sonnait comme un piètre mensonge, éclairé par le sourire malicieux ultra-bright de N’Golo.

Il la regarda un instant, redevenu ce stagiaire mal à l’aise de vingt-deux ans.

— J’ai pas oublié ce que t’as fait pour moi, Kim. Je t’ai jamais remerciée.

Il se détourna aussitôt.

— Bon, allez, on remet les mains dans le cambouis, les apprentis hackers.

\*

\* \*

À 12 heures pétantes, les résultats des trois dernières autopsies ont été livrés à l’Évêché. Et comme une mauvaise nouvelle n’arrive jamais seule, l’information a fuité. Eskenazi tient entre ses mains le fax de *La Provence* qui sortira demain et dont la « une » titre en gros caractères : « LE TUEUR À l’ÉTORPHINE : LA CRIM’ DÉPASSÉ ».

Branle-bas de combat à l’Évêché.

— Putain… il est où, Le Garrec !

1. *« Holothurie te salutant ! »*

La houle cognait plus que d'ordinaire. Les embruns salés se mêlaient à l'air, giflant les visages – étreinte brutale et fugace de l'océan.

Imperturbable, Chinchorro scrutait l'horizon. Pork-Roll, allongé à la proue, défiait les vagues. Nauru avait installé son leurre et jouait du moulinet – qui dit long trajet dit bombance au barbecue du soir. Le Garrec tapotait nerveusement la rambarde. Il se reprit aussitôt. Pas question de laisser percevoir une faille.

*Plus d’amer en vue depuis belle lurette.* *Où m’emmènent-ils* ?

Tikehau alluma le GPS, puis le sondeur, et en décrypta l’image pour le profane.

— Approche Fenzy-man ! Tu vois la patate en jaune, là ? Un gros banc de poisson-fourrage, genre sprats, sardines, maquereaux, ou des jols peut-être : de quoi se faire une belle friture. Et si tu observes bien, tu vas à coup sûr voir apparaître des poissons carnassiers. Tiens là, bingo ! Mate ce trait oblique, v’là un gros qui se déplace dans la colonne d’eau. Il chasse. Nauru, y’a du gros ! crie-t-il. Je parie sur du denti ou de la bonite.

Le visage de Nauru s’éclaircit.

— Combien de mètres ?

— Vingt mètres, le fond est à quarante.

— Regarde Fenzy-man, le trait en dent de scie là, c’est le leurre. On le remonte sur dix quinze mètres et on le laisse redescendre.

— Passez la commande !

— Brochet sauce Nantua !

Pork-Roll se secoue comme un chien mouillé, dégoulinant d’un énième shampooing à l’eau de mer.

— Pas au menu, marin d’eau douce !

— Et la sauce Nantua c’est avec les quenelles, fangoule !

— J’m’en fous, du moment que c’est un banana split au dessert !

Tikehau pose son doigt sur l’écran.

— Vise ça, Fenzy-man : capture en direct ! Le poisson a chopé le leurre, tu vois l’interférence ? Il a été ferré, juste ici. Et là, premier rush du poisson… il redescend de toutes ses forces. Maintenant, regarde… Nauru le remonte et chtak ! Deuxième rush, il redescend de nouveau. Tu vois, le zigzag n’est plus le même. Là, il commence à fatiguer, la remontée est plus longue. Il a repris des forces, troisième rush. Il redescend, mais de moins en moins profond. Encore deux ou trois va-et-vient et il va pointer le bout de son nez.

Nauru sourit comme un chacal devant son festin.

— Un denti ! L’œil du pro. T’avais grave raison, frérot !

Soudain, le fond décroche : ligne rouge brisée net sur l’écran.

— Fosse ! s’écrie Tikehau.

Chinchorro jette un œil sur sa montre et se tourne vers Le Garrec.

— On s’équipe. Mise à l’eau dans cinq minutes. Aujourd’hui on descend sur un site non répertorié, mon ami, et pour cause.

Fier et un brin flippé, Le Garrec hoche la tête. Un merci silencieux coincé quelque part entre les dents et le plexus.

— Quel est le thème de la plongée, aujourd’hui ?

Dans le feu de l’action, les réponses fusent :

Pork-roll : « Chourave ! »

Tikehau : « Bizness ! »

Nauru : « La loi de l'offre et de la demande. »

Chinchorro : « Certains de nos bons clients nous ont passé une petite commande spéciale. »

— Et on doit ramener quoi, au juste ? »

Nauru : « Des moules d'Espagne ! »

Tikehau : « Des lapins de Garenne ! »

Pork-roll : « La hotte du Père Noël ! »

Nauru : « Le slip en skaï de Jul ! »

Chinchorro : « Des putains de belles amphores gallo-romaines conservées à merveille dans la soute d’une putain de belle épave à moins quatre-vingt-huit mètres. Il y en a des centaines, mon Le Garrec. Officiellement, elle n’existe pas, donc c’est open-bar ! – mais personne ne viendra te chercher si tu restes coincé au fond. »

Le Garrec : « Wooh ! »

Chinchorro : « On est cinq, on en ramène deux chacun. On ne traîne pas au fond. »

Tikehau : « O2 en place au palier ! »

Chinchorro : « Le premier rentré fait la sécu surface. »

Dernier à l’eau, Le Garrec s'enfonce dans le bleu, le cœur battant et l’estomac en vrille.

\*

\* \*

Les minutes s’égrènent depuis leur remontée sur le bateau. Toujours pas de nouvelle de Le Garrec.

— Quelqu’un l’a vu au fond ? demande Chinchorro.

Pour toute réponse, trois hochements d’épaules.

— Bon, il a dû se faire becter par les squales… on rentre ? suggère Pork-roll le plus sérieusement du monde.

— Dommage. C’était un brave type après tout. Il va nous manquer le Breton, réplique Nauru. Je m’étais presque habitué à sa présence.

Singeant le salut du gladiateur à César, Tikehau clame d’une voix de stentor :

— Holothurie te salutant !

Pork-Roll en remet une couche :

— J'ai écrit son épitaphe : « il avait une belle Fenzy, mais un tout petit zizi ».

— On prévient le CROSS ?

— On attend encore cinq minutes et on avise, déclare Chinchorro.

— Hé ! Y’a des bulles ! Sharky a recraché le Breton. Il n’a pas supporté son haleine de Kouign-Amann et sa carne faisandée au beurre salé de Guérande. Je le vois au palier des 9 mètres.

— Pffff… On n’est pas rentrés !

— Je sors la mallette, lance Nauru. 50 la cave, 10/20 la blind et on double toutes les 5 minutes. Qui est « IN » ?

Réflexe pavlovien. Aussitôt ça fuse :

— Vendu frérot !

— Ça roule ma poule !

— Envoie les jetons, p’tit folder !

\*

\* \*

Le pot central dégoulinait de jetons. La *turn* venait de délivrer un 8 de cœur. Climax à son comble : trois paires d’yeux braqués sur la *river,* prête à être dévoilée – l’un attendait un 10 pour sa suite max, l’autre un 6 pour son brelan embusqué, le dernier priait pour un nouveau cœur pour réaliser le hold-up du siècle avec une couleur miraculeuse…

Brusquement Le Garrec fendit la surface, brandissant triomphalement ses deux trophées.

Non, pas deux, mais TROIS : une troisième amphore prise en étau entre ses cuisses. Pork-Roll filma la scène sous les sifflets, hourras et applaudissements de la Team. Un élan d’enthousiasme qui lui alla droit au cœur. Il ne manquait plus que la hola dans le stade. L’ivresse l’envahit.

1. *« J’en ferai mienne ! »*

Quelque chose vibrait dans la traverse des Néréides. Lent, massif, improbable.

Sur la terrasse du Moon Roof, un vieux balance :

— Oh boudie ! T’as vu passer l’engin ?

Milo en renversa son Spritz.

Le Garrec, haut perché, savourait son moment. Héros du jour, il avait gagné un convoyage VIP, réservé aux grandes occasions. Pas la vulgaire limousine pour rappeurs de seconde zone, non. Avec la Team, on sort l’artillerie lourde : un blindé restauré à neuf par Tikehau, canon braqué fièrement. Mais le petit truc en plus, c’était sa plaque d’immatriculation – jubilatoire ! Invariablement, le même scénario : 3, 2, 1… sirènes hurlantes, gyrophares aveuglants, et ces rictus goguenards chez les flics, déjà pressés de raconter leur prise du jour.

— Bonjour Monsieur, police nationale. Pouvez-vous nous présenter les papiers du véhicule, s’il vous plaît ?

Ça fait hurler de rire Chinchorro. Il ne s’en lasse pas. Surtout devant la moue dubitative de Le Garrec qui observe, en premières loges, vue plongeante sur les calots en tissu microporeux. Pourvu qu’ils ne lui demandent pas de descendre, ni de présenter ses papiers. Après avoir fait quatre fois le tour du véhicule et passé trois appels de vérification, le fonctionnaire de police se fend d’un « merci monsieur », contrit et forcé.

Tikehau, avec un sourire d'un mètre de long, récupère sa carte grise et enfonce le clou :

— Très bonne journée, messieurs les gendarmes !

Chinchorro décode :

— Notre Tiki national est probablement le seul citoyen français à avoir un M4 Sherman immatriculé comme une Clio. Autrement dit, on est complètement en règle. Regarde-les repartir tout penauds, la queue entre les jambes ! s’esclaffe-t-il.

Le Garrec aussi en rit. Le corporatisme, ce n’est pas trop sa tasse de thé.

Consigne lui a été donné d’attendre trois minutes devant les portes du Saint-James. Le palpitant joue des maracas. Puis les portes s’ouvrent : la Team exulte, et le champagne coule en cascade. Les cinq hommes y vont de leur superbe sous le regard mi-amusé, mi-envieux des clientes du Saint-James.

Kandice rejoint le groupe, traçant droit sur Le Garrec comme une torpille sur sa cible.

— Puis-je ?

— Il vous en prie, répond-il.

Un clin d’œil furtif de Chinchorro venait de lui donner le feu vert.

Tandis que Tikehau entame un hymne dédié à « Fenzy-man », Kandice se love sur ses cuisses, remplit une coupe de champagne et la lui porte aux lèvres, avant de l'embrasser longuement. L'effervescence de ce premier sas n'est pourtant qu'un amuse-bouche, comparé à ce qu’il lui a été réservé.

Quelques instants plus tard, le groupe se dirige vers l’espace VIP du Saint-James, privatisée pour l’occasion par Chinchorro. Un privilège octroyé aux actionnaires.

Le sanctuaire de vapeur et de silence digne des plus beaux spas d’Istanbul, dévoile son cœur : un luxueux flotarium tout en marbre sous de hautes voûtes en pierres de taille, ouvrant sur sauna et hammam. Dress code *Eyes Wide Shut,* jusqu’à la bande-son mystique de Jocelyn Pook, susurrée sous les arcades.

Le Garrec hésite une seconde. Mais le regard de Chinchorro, impassible et bienveillant, lui indique qu’il doit se laisser porter.

Cinq silhouettes nues l’attendent. Elles ont revêtu leur masque vénitien et formé un cercle purificateur autour du novice. Kandice orchestre, impose le tempo, le souffle. Ce n’est plus une ronde autour de Le Garrec, mais une spirale dans laquelle il est aspiré. Chaque frottement est un test. Est-il digne ? Une des femmes semble différente. Plus distante. Plus… familière ? Il n'arrive pas à soutenir son regard, **avalé par les orbites sombres de son Volto**[[11]](#footnote-11)**, frangées de cils noirs.**

En silence, elles l’entraînent dans la fournaise du sauna. À la limite de ce que peut endurer le corps. Leurs caresses montent en température, chaque courbe, chaque creux de leur chair glisse contre lui dans un body-body incandescent, jusqu'à ce que chaque pore de sa peau libère ses impuretés terrestres. Puis, avec une dévotion presque animale, elles effleurent son membre viril, **constatant avec délice sa pleine et vibrante réceptivité.** Mais à ce stade tout orgasme est proscrit, le rite doit rester sacré. Pur.

Au bord de l’explosion, Kandice ordonne l’extraction, direction les vasques d’eau froide. Rien n’a été laissé au hasard : l’eau a été remplacée par du champagne et des glaçons. Le choc thermique l’irradie. Un spasme le traverse. Les odalisques s’approchent, chacune à leur tour, s’emplissent d’une gorgée de Ruinart pour le verser dans la bouche de l’élu.

Le cycle clôturé, Kandice donne le signal pour initier « la première onction » : le voilà enduit de savon noir, mélange d’huile d’olive, de macérât d’olives noires broyées, et de potasse.

Chinchorro a revêtu sa toge rouge et balance lentement son encensoir, traçant dans l’air des volutes sacrées. Il invoque l’esprit des divinités marines en accomplissant un cercle complet autour de l’initié et de ses cinq servantes, qui, à tour de rôle, proclament leur nom et leur essence :

— Cymopolée, déesse des tempêtes et des catastrophes naturelles.

L’air, chargé de potasse et de sueur, semble s’épaissir autour d’elle. Le Garrec a le vertige.

Puis, deux autres s'approchent. L’une, aux gestes doux et presque caressants, s’incline légèrement, et fait danser les mots comme un courant tiède :

— Moi, Thétis, cheffe des Néréides, présidant au frai de la vie marine.

L’autre, au contraire, a une aura plus sombre, presque hypnotique. Ses mots ondulent comme un chant abyssal :

— Je suis Céto, déesse des dangers de l'océan et des monstres marins.

Un instant, il croit percevoir un signe, un murmure dans son sillage.

La quatrième, flottante et puissante, pulse autour de lui comme un champ magnétique inversé :

— Thoôsa, déesse des forts courants.

Le Garrec imagine sans mal les remous qu'elle pourrait créer.

Enfin, Kandice elle-même, conclut, les yeux brillants d’un feu intérieur :

— Et moi, Brizo, déesse patronne des marins, mandataire des rêves prophétiques.

Le Garrec se sent glisser. Une part de lui jubile. Une autre, plus rationnelle, se demande s’il n’est pas en train d’être embarqué par une secte aquatique échappée d’un film de Gaspar Noé.

L'image d'un interrogatoire musclé – une autre vie – lui traverse l'esprit. Mais ici, le pouvoir est ailleurs, l’étrange hypnose opère.

— Que sacrifies-tu pour entrer dans notre cercle ? demande Céto.

— Qu’as-tu déjà laissé derrière toi ? lance Thétis.

Les questions claquent comme des fouets doux, mais sans appel.

S’approchent alors les divinités masculines :

Pork-Roll incarne Phorcys, dieu des dangers cachés des profondeurs. Tikehau est Thaumas, dieu des merveilles marines. Nauru, Palémon, dieu secourant les marins en détresse. Et enfin, Chinchorro se dévoile en Égéon, dieu des tempêtes océaniques violentes, allié des titans.

Rincé au champagne, Le Garrec est placé au centre du flotarium. L’encens, les bulles, les corps, les voix se mêlent, se doublent, s’inversent, les mots se diluent dans l’eau tiède. Le sel d'Epsom, ajouté en abondance, le porte avec une légèreté troublante. **Les visages masqués des femmes commencent à se fondre dans sa vision, leurs corps nus se mouvant comme des mirages.**

Kandice s’avance. À elle revient l’honneur de décliner la charte :

— Moi, Brizo, protectrice de Délos, sœur d’Astéria et de Léto, fille des Titans Coéos – l’axe du ciel où tournent les constellations – et de Phoebé, lumière prophétique, j’ai l’immense fierté d’énoncer les Dix Commandements de la charte X-Diver :

*À la loi des hommes, tu préfèreras la justice des Océans.*

*Un seul Dieu tu adoreras : celui des Océans.*

*De ses profondeurs, tu t’enivreras.*

*De l’Océan, tu seras le protecteur.*

*À tes frères de plongée, tu devras assistance, quelles que soient les profondeurs.*

*En tribut de ta loyauté, les richesses matérielles du fond des Océans tu en feras tiennes.*

*Tu n’ôteras la vie que pour te nourrir, et seulement si le combat est équitable.*

*Ta dévotion envers l’Océan primera sur toute autre.*

*En cas de litige avec l’un de tes frères, tu pourras invoquer le duel à O.K. Corail : le vainqueur gagnera la confiance des Dieux des Océans, et la vérité, lui octroieront.*

*À la vie, à la mort, tu chériras l'Océan et tu n’auras pas d’autre tombeau. Tes cendres, tu lui offriras.*

C’est Tikehau qui scelle l’alliance, à la pointe d’un bambou affûté. L’aiguille végétale pique, râpe, saigne. Le Breton serre les dents, l’acceptation s’imprime dans l’épiderme : un trident stylisé**. É**légant, calibré, tribal – symbole de « La Team ».  **Il sent une chaleur monter en lui, bien au-delà de la chair, annonciatrice d'une transformation.** Le voilà fin prêt pour le baptême.

De Fenzy-man à Frenzy, il n’y a qu’un pas, le pseudo lui est attribué d’office. Clin d’œil à *Frenzy Island* de Richard E- Rock*,* un roman connu d’eux seuls, qu’ils ont érigé en culte : l’histoire de deux sœurs et d’un bébé qui échouent sur une île d’Afrique de l’Est, grouillant de sauvages géants à la peau bleue. Dépassé par les évènements, Le Garrec n’y voit qu’un hommage à Hitchcock – pour les frissons abyssaux.

Puis vient le serment, solennel :

— Moi, Frenzy, en toute humilité devant les Océans, jure d'être digne de ce sacrement et loyal envers les Dix Commandements.

*Le nom vibre, étrange, déjà sien.*

*Une décharge le traverse – non de doute, mais d’adrénaline brute, nouvelle, comme s'il venait de sauter d'une falaise sans corde, et qu'il était prêt à sourire au vide.*

Les déesses entonnent le sifflement du vent. De la paume de sa main, Chinchorro mime les vagues. Un éclat traverse les yeux de Kandice. **Un sourire presque imperceptible se dessine sous le masque, promesse d'une transgression imminente.**

Chinchorro lève brusquement les bras au ciel. Ultime signal qui n’appelle qu’une seule réponse :

— De la Borderline Théorie, J’EN FERAI MIENNE ! hurle Frenzy, à s’en déchirer les cordes vocales.

En chœur, la réponse fuse :

— De la Borderline Théorie, TU EN FERAS TIENNE !

Les hourras s'élèvent : tout le sacré vole en éclats. Les corps réclament leur part.

Les divinités fondent sur lui, et une bataille épique démarre. Le Ruinart gicle des fusils à eau. Le jeu devient chair. Le chaos s’organise. L’effet combiné du nectar champenois et des corps nus qui se touchent ne tarde pas à faire monter la marée. La déferlante libidinale les emporte, les ramenant à la vocation première du Saint-James. Phorcys ouvre le bal avec Thoôsa, bientôt rejoint par la déesse des dangers de l’océan arrimée au dieu aidant les marins en détresse. Par vagues successives, les duos aléatoires se font et se défont. D’abord emprunté, Le Garrec finit par lâcher-prise, surpris de découvrir, dans cette arène de débauche dont il n’était pas coutumier, une nouvelle version de lui-même, pleinement désinhibée.

Derrière le masque vénitien de Céto, il croit un instant reconnaître le regard de Stéphanie Woolf. Ces yeux gris striés d’or, rares comme l’obsidienne d’Islande. Elle porte un tatouage intégral : un poulpe majestueux aux ramifications tentaculaires, qui se fondent en arabesques aux dorures klimtiennes, flirtent avec les vagues et dansent autour de son pubis jusqu’à ses seins.

Tout petits, ils étaient ses seins, comme deux jolies mignardises.

Moins de 1 % de la population possède des yeux gris, était-ce elle ?

Il n’osa pas lui demander.

Elle savait qu’il était flic.

Tout comme Ève.

Ne pas gamberger.

Juste… s’abandonner.

1. *Retour de bâton*

Le Garrec comprit que cette matinée ne serait pas une matinée ordinaire. S’il avait dû subir un alcootest, on lui aurait interdit l’accès à son bureau. Et heureusement que l’endorphino-test n’existait pas encore. Il aurait explosé les scores, pensa-t-il en se marrant intérieurement, tandis que des bribes indécentes de sa nuit ressurgissaient par intermittence.

*Ai-je vraiment participé à tout ça ?*

— Putain Le Garrec, t’étais où, nom d’un chien !

C’est un peu de cette façon qu’il imaginait l’accueil d’Eskenazi ce matin.

— Désolé, chef. Je ne pouvais pas répondre.

— Et un texto en allant pisser, ça t’aurait écorché le doigt !

— Je n’avais plus de batterie et impossible de mettre la main sur un chargeur depuis hier soir.

Par « hier soir », il fallait entendre cinq heures du matin, dans un état de conscience tel qu’il n’avait même pas su donner son adresse au taxi. Et comme sa carte d’identité mentionnait toujours son adresse bretonne, il avait fini dans un hôtel bien miteux. Punaises de lit offertes par la maison.

Toute l’équipe était déjà sur le pont et l’attendait pour démarrer la deuxième réunion de crise.

— Frog, file-lui ton journal, ça lui donnera un résumé des quinze messages qu’il n’a manifestement pas consultés. Bon, autant vous dire que se faire remonter les bretelles au réveil par les sbires de Beauvau, dégoulinants de condescendance, ça ne m’a pas franchement mis de bonne humeur. Donnez-moi tout de suite une bonne nouvelle, sinon je fonds une durite.

— J’ai peut-être une piste, chef, s’avance timidement Manzetti.

— Vas-y, tu attends quoi ?

— La quatrième victime. Le jour du décès…

— Le jour de son assassinat, tu veux dire ?

— Oui, chef. Le jour du meurtre, le terminal de carte bleue du club était en rade. Les clients ont dû payer leur plongée en cash. Et comme il n’y a que deux distributeurs de billets dans le secteur, j’ai récupéré les vidéos de télésurveillance des deux banques. Je crois que j’ai déniché notre moustachu. Il a mis une casquette, mais c’est lui, sans aucun doute. Ça valide définitivement son implication.

 Manzetti scotche la capture d’écran au tableau à côté du portrait-robot et gratte sa barbe de quelques jours, en proie à une appréhension qu’il n’ose verbaliser.

— Mais ? anticipe Eskenazi, agacé.

— Là où ça cloche, c’est qu’aucune opération de retrait n’est associée au timecode de la vidéo. Juste un code d’erreur pour une transaction refusée.

— Il faudrait être sacrément abruti pour nous laisser un selfie associé au numéro de sa carte bancaire. Ça valide surtout le fait qu’il se fout de notre gueule avec sa casquette Ricard et que 90 % des hommes de cette ville sont potentiellement suspects. Bon, vu l’ampleur de l’affaire, le procureur vient de nous accorder une commission rogatoire générale. Vous savez ce que ça signifie : perquisitions en tous lieux utiles. Par conséquent, pas de tergiversation, on ratisse large, on fouille la moindre piste, vous me retournez toute la ville s’il le faut !

Une femme en uniforme entre dans la salle et informe Eskenazi :

— Le Cross Med vient de nous signaler un accident de plongée à Porquerolles. On a peut-être une sixième victime.

\*

\* \*

**Âgé de quarante-deux ans, la nouvelle victime est un plongeur niveau 4.** Il encadrait trois niveau 2 pour son stage pédagogique de monitorat fédéral, comme l'a confirmé le responsable du club en remettant la feuille de palanquée. **Mais aucun des trois clients ne correspondait au portrait-robot que lui tendit Frog.**

À l'institut médico-légal, Le Garrec assistait à l’autopsie avec Kim. Aussitôt informé, il flaira une brèche, comme une intuition fulgurante : temporiser, puis revenir à la charge – portrait-robot en main, mais moustache gommée. Frog fut séduit par l’idée.

\*

\* \*

« ÉTHAN BAUER »

Écrit noir sur blanc, sur l’étiquette du cadavre réfrigéré.

Quatre syllabes qui claquèrent comme une grenade dégoupillée.

Kim se décomposa. En une fraction de seconde, ses connexions synaptiques explosèrent en feu d’artifice – court-circuit d’angoisse et de culpabilité : tout convergeait vers elle.  Elle bondit sur son téléphone, appela Yorgos.

— Le mec du fichier. Il est mort.

Silence. Puis, la voix posée de Yorgos, comme s’il avait attendu ce moment.

— T’as oublié la devise de N’Golo : *Ce qui se passe dans l’antre de Mad Rabbit reste dans l’antre de Mad Rabbit.*

Trois complices. Le pacte est scellé.

Et d’ajouter, calme et définitif :

— Si ce type a été ciblé comme ça, c’est qu’il devait l’être.

Mais au-delà de leur responsabilité, un deuxième cas de conscience se posait : celui de la dissimulation d’un lien direct avec « le tueur à l’étorphine ».

Allongé sur la table inox, le teint blafard, Ethan Bauer semblait vouloir hurler sa rage : « Comment cette salope a-t-elle pu oser une telle ingérence dans sa vie privée, qui plus est au moyen d’outils qui constituent une infraction professionnelle grave ? » Kim s’autoflagelle en déroulant des dialogues imaginaires. En boucle, les pires scénarios défilent : convocation disciplinaire, mise à pied, radiation, déchéance… Que fera-t-elle après avoir rendu sa plaque et son arme ? Elle n’avait jamais envisagé d’autres options que celle d’enquêtrice sur le terrain. Elle s’imagine déjà sans insigne, sans avenir, enchaînant les heures de ménage pour boucler ses fins de mois chez des bourgeoises maniaques, ou se dénudant en live cam devant des petits vieux lubriques. L’issue la plus clémente la reléguerait dans un bureau sans fenêtre ou au fond d’un couloir pour taper des procès-verbaux à la chaîne…

Le Garrec observe discrètement son binôme. Il repense à leur première rencontre, ici même. Mais cette fois-ci, rien de piquant ne lui vient à l’esprit. Il décèle son tourment intérieur et n’ose pas interférer. Il aimerait juste la prendre dans ses bras, la réconforter, sentir cette complicité naître enfin, il en crève d’envie. Voire plus si affinité, s’autorise-t-il à rêver, avant que les nimbes de la veille ne s’éteignent. Son oreille ne prête même plus attention au flow monocorde du légiste, qui s’écrasent contre lui comme des gouttes sur un pare-brise à pleine vitesse : distantes, inaudibles, pulvérisées avant d’avoir existé… juste des bribes au loin, où il est question de paralysie, de problèmes respiratoires… convulsions, gonflement, coloration bleu noirâtre, évanouissement, arrêt cardiaque…

Brusquement, la blouse blanche change d’octave :

— Tout pointe vers une neurotoxine. J’ai quelques hypothèses, mais je dois confirmer avant de vous les exposer. Les analyses de tissus, de sang et de fluides sont en cours au labo.

Le Garrec saisit la pause respiratoire pour feindre son intérêt.

— Donc, pas de…

— Non, pas d’étorphine. J’attendais votre question. Et à ce stade, je n’exclus pas la thèse de l’accident.

Le téléphone de Kim s’alluma brièvement. Sur l’écran, la marque familière de son harceleur. Le cauchemar continue, pensa-t-elle… loin d’en imaginer la teneur.

Les mots s’affichèrent, comme un couperet :

*« Merci pour ton aide, justice est rendue. Tu n’entendras plus jamais parler de moi ».*

La sentence la laissa hébétée, en proie à des sentiments contradictoires, flottant entre soulagement et vertige. **Justice rendue ? Par qui ? Pour quoi ? Une liberté amère.** Quel en sera vraiment le prix ?

Au même moment, Frog rappela Le Garrec, le verbe enflammé :

— Le responsable du club a identifié « l’imberbe » du portrait-robot ! Je file chez les clients. S’ils confirment, on a notre homme.

1. *Huit bras, neuf cerveaux, trois cœurs*

Le soleil filtrait à travers les pins parasols, projetant des ombres mouvantes sur la roche. On aurait dit que la mer respirait. Ils avaient laissé les blocs au vestiaire pour partager un moment simple, sans enjeu. Au programme : bières et oursinade sur les rochers à proximité de la calanque du Grand Soufre. *Quoi de mieux ?*

Nauru, Tikehau et Pork-roll étaient retournés à l’eau et jouaient comme des enfants sous le regard amusé de Le Garrec et de Chinchorro. L’écume dessinait des cercles autour d’eux, comme un champ de bataille mousseux où chaque éclat de rire explosait comme une grenade.

— De vrais gamins, mais je les adore, ces mecs. Ils ont l’air un peu rustres comme ça, mais ce n’est qu’une apparence, en vrai, ils ont un cœur énorme, toujours prêts à rendre service. Toujours prêts à faire des conneries, aussi. C’est pour ça qu’on est soudés comme les cinq doigts de la main.

Quatre maintenant…

Son regard se perdit au large, puis sombra doucement vers les profondeurs, le cœur criblé de dards invisibles. La mer, immense et indifférente, gardait-elle en mémoire les drames des hommes ou les digérait-elle comme des secrets muets ?

— Tiens, on va jouer aux devinettes, reprit-il aussitôt, l’air de rien. Comment tu l’imagines Tikehau, en dehors ?

— Un père polynésien…

— Je t’écoute.

— … une mère qui vient des îles Samoa, d’où sa stature de joueur de rugby. Il a débarqué dans le sud lors d’un déplacement sportif, et il a rencontré une petite Française qui lui a donné envie d’approfondir la gastronomie locale. Hors de l’eau, il est soudeur, tatoueur ou déménageur… un métier en « -eur ».

— Tu brûles ! Non, tu as presque tout faux. Ce joli bébé est le fils d’une mère polynésienne et d’un père allemand. Son grand-père était un nazi réfugié en Polynésie après la guerre. Il assume : on ne choisit pas ses ancêtres. Son dada, c’est de collectionner les tenues de scaphandrier. Il va même jusqu’à les acheter chez Drouot, cher, très cher. Avec sa certification de scaphandrier Classe 3B, il bosse trois mois par an sur des centrales hydroélectriques et pour le génie civil sous-marin. Le reste du temps il se la coule douce comme régisseur aquatique pour le cinéma. Il assure la sécurité des techniciens et des acteurs en immersion. Il a même été la doublure de Jason Statham dans *Le Transporteur*, tu sais la scène où il se fait canarder de toutes parts et il s’échappe en sautant à travers la baie vitrée avant de disparaître sous l’eau…

— Nan ?

— Si, c’est lui ! Et il te dira que la première prise était parfaite. Sinon, il est raide dingue des véhicules américains de la Seconde Guerre mondiale, il en a un hangar rempli à ras bord et les loue aux boîtes de prod. Du pain béni pour les reconstitutions historiques. Il en vit plutôt bien.

— En somme, il est plongeur-loueur. Un truc en « -eur », j’avais raison !

— Haha, c’est laid ! Ne lui dis surtout jamais ça. Fais gaffe, c’est lui qui remplit les blocs. Par contre, si tu arrives à gagner sa sympathie, il te fera peut-être visiter son hangar pour te montrer ses trésors.

— Et les autres ?

— Nauru, c’est un artiste. Pas de métier, ou plutôt cinquante. Un vrai touche-à-tout. Le roi de la bidouille : il répare tout et n’importe quoi, du lave-vaisselle aux fermetures éclair… électro, peintre, maçon, plombier. Avec Tikehau, il fait des sessions de soudure à des profondeurs que tu n’imagines même pas ; ils se font des couilles en or au black. Quant à Pork-Roll, c’est le gardien du temple. Il se la joue kaïra, mais c’est une façade. Si tu grattes un peu la patine bad boy, derrière, il y a un vrai bonhomme. C’est le plus droit de nous tous, notre constitutionnaliste, il veille à la bonne application de la charte. Sinon, dans la vie, il est cuistot. Un vrai chef. S’il ne bossait pas dans un boui-boui, il aurait directement son étoile au Michelin. Mais il l’aime trop son boui-boui, il est du genre fidèle, sauf avec les femmes, *nobody is perfect !* Je ne connais personne à Marseille qui cuisine le poulpe aussi bien que lui. Sur TripAdvisor, on l’appelle COG : *Cook Octopus God.*

— Je t’ai vu. Tu as épargné le poulpe tout à l’heure.

— Je ne les pêche plus aujourd’hui. Je n’y arrive plus, même si je salive à chaque fois que j’en aperçois un.

— Pourquoi tu t’en prives alors ?

— C’est un animal noble, sensible et intelligent. Le Royaume-Uni les a déclarés des êtres sentients. Je respecte la sensibilité et l’intelligence. Tu mangerais un dauphin, toi ?

— Non, bien sûr.

— Et alors, pourquoi tu manges du thon et pas du dauphin, tu t’es déjà posé la question ?

— Peut-être parce que c’est un animal…

— Oui ?

— Euh… noble… Et que je respecte l’intelligence.

— Voilà !

— On ne mange que les cons, alors ?

— En quelque sorte.

— Comment sais-tu que les thons et les oursins sont cons ?

— Je n’en sais rien, mais la littérature n’a jamais vanté leurs exploits, j’en déduis donc…

— Tu as déjà lu les exploits d’un pigeon ?

— Non. CQFD.

— Pourtant le pigeon est l’un des animaux les plus intelligents, l’un des rares à triompher au test du miroir : il a conscience de sa propre existence physique, comme les dauphins, les raies manta, les bonobos, les cochons…

— En somme, comme tous les gros queutards.

Ils rient de concert.

— Voilà ! C’est pour ça qu’on ne réussira jamais à éradiquer le pigeon dans les villes. Et tu sais quoi ? Il a même passé haut la main le test de la banane. Tu le mets dans une cage avec un cube et une banane, et le petit futé déplace le cube, grimpe dessus, et becte la banane.

— Tu crois que Pork-Roll réussirait le test de la banane ?

— Grimper, c’est son truc, non ?

— Et les poulpes ?

— Tu crois qu’ils aiment la banane ? On va tester ?

— Il faut trouver un cube.

Ils rient aux éclats.

— Et tu savais que les poulpes avaient trois cœurs ?

— Non, sérieux ?

— Huit bras, neuf cerveaux, trois cœurs. Chaque bras est contrôlé par son propre système nerveux, par son propre cerveau. Le cœur central répartit le sang dans le corps et deux autres cœurs augmentent le débit des branchies. Comment veux-tu manger un tel chef-d’œuvre de la Création !

— Et avec ses trois cœurs, tu crois qu’il aime trois fois plus ?

— Ça, c’est une vraie question qui mériterait d’être posée au bac philo ! Tu as déjà été amoureux, toi ? Je ne te parle pas des petites amourettes soufflées par ta libido, je te parle du tsunami, le truc qui te submerge et t’emporte très loin, pour lequel tu es prêt à donner ta vie.

Le Garrec accusa le coup. Il prit la question au sérieux.

Avec cette lucidité qui s’affine au fil des années, il sait, en son for intérieur, qu’il n'a jamais été amoureux. Jamais ivre, jamais obsédé. Jamais porté par le grand vertige.

Certes, il a parfois ressenti du manque, de la frustration, des montées d’ocytocine. Il a goûté à l’ivresse des commencements, ce vertige amoureux où l’on s’abandonne dans l’image idéalisée de l’autre : miroir parfait qui flatte l’ego. Mais l’illusion, aussi exaltante soit-elle, finit toujours par se fissurer.

Il a vécu (non, survécu) à des amours toxiques, où la passion se nourrit de rapports de force, de manipulation, de jalousie, de cris, de pleurs. Et aujourd’hui, il en est sûr, il n'a jamais été amoureux au sens noble et entier. Terrible constat.

*C’est grave, docteur ?*

*Ce que l’on perd en amour, on le gagne en liberté, non ?* Il s’accroche à l’idée.

Car il connaît la musique : l’amour exalte, mais consume. L’entretenir, c’est un travail à plein temps. Aujourd’hui plus que jamais.

Un chemin de croix dont les braises sont attisées par le souffle acide du tout-numérique où tout est passé au crible de la séduction. Le profil Tinder remplace le CV.
La drague devient un entretien d’embauche : il faut être drôle mais pas lourd, stylé mais pas prétentieux, montrer sa sensibilité sans devenir needy. Puis survivre au diktat des multi-messageries, pire qu’un traceur GPS sous ta bagnole.Flicage en tout lieu, en toute heure : messages vus, lus, livrés… *Ne bougez pas, vous êtes cerné !*

*Tu ne réponds pas dans les cinq minutes : t’es mort.*

*T’oublies la date d’anniversaire de la rencontre : t’es mort.*

*Entorse au quota quotidien des bonjours, bonsoirs, petits cœurs et je t’aime : t’es mort.*

*T’es mort.*

*T’es mort.*

*T’es mort.*

*Et Greg ? Qu’est-ce qui a bien pu le tuer ?* La question lui trottait dans la tête en permanence. Quand on trouve le mobile, on trouve forcément l’assassin, c’est la base.

C’était le lieu et l’instant parfait. Pour la première fois, il osa s’aventurer sur une piste glissante.

— Je ne le connaissais pas, mais j’ai beaucoup entendu parler de Greg. Ça semblait un type bien. Il ne te manque pas trop ?

Chinchorro regarde l’horizon et desserre lentement les mâchoires.

— Tout le temps, murmure-t-il.

Une plainte de goéland fendit le silence. Un cri un peu tordu, un peu drôle. Il sourit.

— Je me souviens d’une fois… Greg avait attiré un poulpe hors de sa faille avec une boîte de sardines vide attachée à un bout de fil. L’animal avait fini par lui grimper sur le masque. Il l’a gardé sur le crâne jusqu’à la remontée. On aurait dit Cthulhu en slip de bain.

Ils restèrent muets à contempler la mer, bercés par le ressac. Un de ces silences qui en disent plus que mille mots. En contrebas, les trois zouaves se défiaient à l’apnée – une caisse de champagne à la clé – profitant que Chinchorro n’était pas en lice pour leur rafler la mise.

C’est lui qui brisa la glace.

— Imagine le vide que peut laisser la mort d’un jumeau, c’est ce que je ressens à chaque instant. Chaque endroit est associé à Greg. À chaque plongée, je sens sa présence, j’ai l’impression qu’il m’observe, qu’il rit à l’avance de ce que je m’apprête à entreprendre et je me demande s’il aurait trouvé pire – il trouvait toujours pire. Chaque nuit, je rejoue la dernière plongée. Je passe en revue chaque détail. J’essaie de comprendre ce qui a foiré. On l’a laissé seul au fond, mais c’était un rituel, chacun de nous l’a fait plus de cinquante fois, rentrer seul à la boussole, rien de compliqué…

Le Garrec aurait voulu saisir la perche, mais il ne trouva pas de formulation adaptée à l’instant. L’empathie l’emportait sur sa mission. La perte de cet ami le renvoyait à des évènements tragiques de sa vie de flic, pavée de drames et de deuils… tous ces collègues et amis partis trop tôt…

Chinchorro les sortit du spleen.

— Lui, son animal sacré, c’était le homard. Il refusait d’entrer dans un restaurant qui en affichait à son menu. Greg avait même recensé tous les lieux où on pouvait le trouver : l’arche du Planier, la grotte à Péres, l’épave du Liban, le Latecoere, la Drôme, etc. À chaque fois, il allait vérifier sa présence. Une créature extrêmement sensible, capable de ressentir l’anxiété, la douleur, mais incapable de sombrer dans l’état de choc. T’imagines ? Après avoir été démembré, son système nerveux peut encore fonctionner pendant une heure, et il met quarante-cinq secondes à mourir quand tu le plonges dans une marmite d’eau bouillante.

— Aïe !

— Mais son vrai super pouvoir, c’est qu’il ne vieillit pas. Les scientifiques pensent qu’il est immortel, du moins, qu’il ne meurt pas de vieillesse. Avaler un immortel, aussi succulent soit-il, ça pose un cas de conscience, non ? Je te tire mon chapeau, mon Greg. Et en même temps, ça doit être tellement chiant l’immortalité. T’as tout vu, t’as perdu tous ceux qui comptaient pour toi, t’en es réduit à cohabiter avec un congre, sans affinité, juste pour becter ses restes, et lui pour essayer de te becter pendant ta mue. Tu parles d’une fin de vie !

— Que sont devenues ces cendres ?

— Du homard ?

— De Greg, crétin des îles ! On m'a raconté que son corps reposait à Saint-Pierre.

— C'est la version officielle, oui.

— Il y en a une autre ?

Chinchorro haussa les épaules, esquissa un sourire énigmatique.

— D'aucuns diront que les croque-morts aiment se faire de bons extras et que notre ami aurait pris l'avion dans quatre jolies petites boîtes à thé Mariage Frères.

— Et qu'il aurait fait une dernière profonde en mer Rouge ?

— Voilà, un truc dans le genre.

— Sa veuve n’aurait pas vu son corps avant de sceller la boîte ?

— Ève voulait emporter avec elle le dernier souvenir de lui, vivant. Je la comprends, j’ai fait pareil avec mon père.

— Substitution et recel de corps, ça peut coûter cher.

— Tu parles comme un flic, t’es flic ?

Une mélodie retentit, douce, visiblement choisie avec soin. Forcément, quelqu’un d’important pour Chinchorro.

— Je te rappelle dans cinq minutes. Oui oui, promis, Hëna chérie, dit-il en chuchotant afin que Le Garrec n’entende pas.

Certaines syllabes se lisent facilement sur les lèvres, surtout quand on est à l’affût. Le Garrec vit dans les yeux de Chinchorro ce dixième de seconde de panique. Pour la première fois, il décela une faille, une perte de contrôle. Chinchorro comprit qu'il l'avait perçu, et pour se ressaisir, lui lança un clin d'œil complice.

Profitant de cet instant de faiblesse, Le Garrec tenta de s’engager dans la brèche :

— Hëna ? C’est qui ?

Chinchorro esquissa un sourire mais son mutisme entrait en dissonance avec son langage corporel qui trahissait un flot d’émotions, telle une digue prête à céder.

— Ne fais pas ton timide, dis-moi.

— Une vieille histoire…

1. *Hëna*

1976, année bissextile, une France giscardienne qui ne fait pas rêver la jeunesse.

Roger Gicquel ouvre le journal de 20 heures par la sentence : « La France a peur », annonçant l’arrestation de Patrick Henry après l’assassinat d’un enfant de sept ans. Un mois après, c’est le procès de Christian Ranucci pour l’enlèvement et le meurtre d’une fillette de huit ans. Les féministes qui ont pris part au défilé syndical sont bousculées et insultées par le Service d'ordre de la CGT.

Les grilles du Lycée Nelson Mandela s'ouvrent et le préau est pris d'assaut. En ligne de mire, six confettis blancs, sésames d’un avenir incertain, pour ces jeunes adultes en perte de repères, pris en étau entre leurs parents soixante-huitards qui n’arrivent pas à redescendre sur terre et le Nouveau Monde en pleine mutation qui vient d’inventer la puce électronique. Max et Ingrid font la queue sans trop y croire. Il faut dire que leur dernière semaine de révision, ils l'ont passée en pèlerinage à Paris pour assister aux trois concerts des Rolling Stones, entre auto-stop et recherche de squat pour passer la nuit. Quoi de plus important en 1976 que d’être au rendez-vous des Stones en France ?

De toute façon ils s'en foutent du bac, quoi qu'il arrive, ils ont décidé de partir vivre à Dahab dans une communauté hippie. « Là-bas, la Marijuana est coeff 10 », lance Max, hilare. Et Ingrid est enceinte de cinq mois : « Pas génial d'élever un enfant dans un pays où les enfants sont assassinés et les femmes, bousculées », renchérit -elle. Mario Monti est à leurs côtés, accompagné de son petit cousin, Greg. Dix ans d’écart, mais inséparables depuis la mort de leurs pères dans un accident de voiture. Mario a loupé le troisième concert des Rolling Stones – celui du 7 juin où fut enregistré en live le mythique *You Can’t Always Get What You Want –,* mais lui, empochera son bac avec mention.

\*

\* \*

8 octobre 1986.

Forts d'une amitié indéfectible, tous trois ont gardé le contact et Mario les a rejoints à Dahab, accompagné par son petit cousin. Un voyage qu’il lui a offert pour ses dix-huit ans.

Greg a des étoiles plein les yeux et tombe amoureux de ce petit village de pêcheurs bédouins suspendu au milieu de nulle part, baigné par les eaux claires du golfe d'Aqaba et par une aura de contemplation qui émeut et transcende. Quoi de plus beau au monde, de plus mystique, que le désert qui se jette dans la mer Rouge !

Il rencontre Stéphane en face du fameux « Blue Hole » à l'occasion d'une *lunada* organisée sur la plage. Un concept importé de Tulum par celui qui se fait désormais appeler Chinchorro. Ses parents, archéologues et restaurateurs, y avaient été envoyés en 1974 par l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, pour y effectuer des consolidations et des levés topographiques. Le rejeton en a ramené les rites et l'esprit. Tel le chef d'orchestre de ce grand cercle chamanique – au centre duquel crépite un grand feu –, il donne le sens et le tempo de la vague, au diapason des bols vibratoires.

De cette *lunada* égyptienne qui résonne étrangement avec les esprits mayas et tibétains, naissent des instants rares où les mots « connecté » et « cosmos » prennent tout leur sens. Stéphane raconte à Greg son coup de foudre pour Tulum, sa « muse » : ruines mayas et cabañas minimalistes plantées face au bleu turquoise « obscène » des Caraïbes. Sa plage de sable blanc à perte de vue jusqu’à Sian Ka’an, ultime bout de planète pas encore vérolé par le tourisme. Sans oublier ses *Cenotes*, cavités sacrées enfantées par la chute d’une immense météorite au nord de la péninsule du Yucatan, submergées par les eaux en pleine jungle mexicaine et reliés à l’océan : porte d’entrée de *Xibalba,* un inframonde de neuf niveaux, dirigé par les dieux de la mort et de la maladie. Il en a exploré les entrailles, d’interminables dédales souterrains immergés. Et se targue d’être l’un des premiers Européens à y avoir déroulé son fil d’Ariane – plusieurs kilomètres à son actif – pour participer au balisage et à la cartographie des lieux.

— L’eau est tellement cristalline que si tu prends une photo, t’as l’impression que le plongeur est suspendu dans les airs sous un toit de stalactites ! 10.000 entrées de cénotes dans la jungle, t’imagines ?

— Franchement, non, ça donne le vertige. Et ils y jetaient… des gens ?

— Des offrandes. Parfois des corps.

Greg fit la moue.

— Sympa, la baignade…

Habité par les esprits mayas, Stéphane pourrait en parler toute la nuit.

En toute communion, Greg a le cœur qui bat la chamade. Ces récits font écho aux coups de foudre de son enfance. Il se revoit, émerveillé, s’enivrant des plages infinies de sable blanc au nord de Porto Vecchio. Et dans le même souffle, celles de Casamance, souvenirs d’un périple africain qui a débuté sur l’île Gorée pour se poursuivre en Gambie puis en Zambie – une aventure gravée dans son cœur et ses tripes. Il avait sept ans et s’en souvient comme si c’était hier. Ce voyage a forgé son âme de baroudeur. Son palmarès n'est pas aussi étoffé, certes, mais le courant passe aussitôt entre ce binôme déjà intime, intarissable sur leurs histoires d'amour liées aux océans. Ils partagent leurs rêves, s’accordent déjà sur les lignes directrices de leur vie, pavées de balises symboliques et non moins pragmatiques – comprenant, à minima, une maison face à la mer.

— Tu descends à combien ?

— …

— Le Blue Hole, tu descends à combien ?

— Le Blue Hole ?

— Je n'y crois pas… Il ne connaît pas le Blue Hole : do you believe it ! clame-t-il haut et fort afin que tout le monde l’entende.

Un brouhaha de rires et d’exclamations se répand sur la plage.

Greg lui présente son cousin, Mario – qu’il appelle son jumeau malgré leur différence d’âge qui saute aux yeux –, puis Max et Ingrid, les potes des années collège et lycée. Il lui raconte leurs 400 coups, et que la dernière fois qu’ils s’étaient vus, Ingrid était enceinte de la petite Hëna. C’était hier, pourtant.

Cette petite Hëna, surgie de nulle part dans ce gap temporel, qui a dix ans aujourd’hui, et qui danse frénétiquement autour du grand bûcher, possédée par les esprits de *la Pachamama* et de la lune. Elle est la *« hija de la luna »,* surnom qu’elle s’est elle-même attribué ; pétillante, sauvage, affranchie de tout, mais bien éduquée, elle dégage déjà un magnétisme doublé d’un charme fou.

De loin, elle observe la fusion naissante entre Stéphane et Greg, en perçoit toute la magie. Elle ne peut s’empêcher de leur sourire à chaque fois que leurs regards se croisent. Ils voient son manège, rient, et lui sourient en retour. Sans se démonter, elle vient les voir pour leur raconter que le 8 octobre 1986 vibre sous les meilleurs auspices et correspond au « 6 » en numérologie. Le 6 incarne l’amour et l’engagement. C’est une des dates par excellence pour établir une union, un engagement qui est signé avec le cœur.

Ce soir-là, elle les ensorcelle tous les deux et leur annonce, avec une maturité et une assurance déconcertante, qu'un jour elle deviendra leur femme : « c'est inscrit dans les astres et cette union sera célébrée sous la Lune de sang ». Hëna le sait, elle est intime avec les cieux et connaît par cœur la voûte céleste dont elle se vante d’être capable d'identifier trois cents étoiles et planètes. D'un geste symbolique en prenant la lune à témoin, elle leur lance le pari que sa prophétie se réalisera. Cela fait beaucoup rire Greg et Stéphane qui n'opposent aucune résistance à l'idée.

Mario raconte à Stéphane qu’il est en formation d’Instructeur PADI à Sharm el-Sheikh. Ils ont fait le déplacement, juste pour l’occasion ; ils repartiront à l’aube. Stéphane le charrie sur sa formation de « touriste », qui est à la plongée ce que les réunions tupperware sont à la haute finance. PADI, énième déclinaison du système pyramidal érigé par les Américains, où ceux de la base engraissent les « happy few » du sommet. « Pay And Dive Immediately » ou « Put Another Dollar In » : autant d’acronymes qui raillent la crédibilité de l’école américaine de plongée. Mario est le premier à en rire. Issu de l’école française sous bannière CMAS, il partage ce point de vue. Mais cette certification lui ouvre toutes les portes pour travailler et exercer sa passion dans les plus beaux océans du monde. L’examen est une promenade de santé, mais d’un ennui abyssal. Pour faire passer la pilule, il prend l’expérience comme un jeu de rôle régressif dans lequel il serait le cobaye d’une étude anthropologique sur les pingouins et autres palmipèdes marins. Et de rajouter en fumant la chicha :

— N'empêche, ça me gave de voir ces gros Américains devenir instructeur de plongée, avec leur gros cul nourri de hamburgers et de Coca.

— Une ode à la poussée d’Archimède, renchérit  Greg.

— Le 100 mètres n’est même pas chronométré, ça en dit long sur le niveau de palmage. En somme, si tu ne te noies pas, l’épreuve est validée.

— C’est à gerber, n’importe qui aujourd’hui peut devenir instructeur de plongée, ça décrédibilise la discipline, concède Stéphane.

— Moi je dis, OK pour une école réservée aux obèses, aux vieux, aux Japonais, aux Américains, au handisport, mais à côté, il faudrait créer une élite de la plongée, une école accessible seulement aux meilleurs, à un cercle très fermé regroupant la crème de la crème.

— Allez chiche ! répondit Stéphane en présentant la paume de sa main aux deux « frères ».

Pacte aussitôt scellé par un claquement de paumes exalté et d’un mugissement à l’unisson :

— Chiche !

L’idée était partie d’une private joke… Elle fit son chemin.

\*

\* \*

Stéphane proposa à Greg de rester à Dahab, le temps que Mario finisse sa formation d’instructeur. Greg accepta, fou de joie à l’idée de prolonger son séjour avec son nouveau meilleur copain.

Dès le lendemain, Stéphane l’entraîne dans le Blue Hole – sa cathédrale, son obsession, où il s'entraîne 7 jours sur 7. Il lui confie son objectif secret : passer sous l'arche à moins cinquante-cinq mètres.

— En apnée bien sûr. Y descendre c'est pas un problème. Le vrai défi, c'est de traverser le tunnel de vingt-six mètres de long pour ressortir de l’autre côté du tombant, tout en gérant les courants tourbillonnants qui te font perdre l’orientation. Tout ça, en faisant le moins d'effort possible pour ne pas cramer ton apnée et éviter la syncope anoxique à la remontée. Tu connais le principe ?

— De quoi ?

— Du rendez-vous syncopal des 7 mètres.

— Pas vraiment.

— Loi de Dalton, man.

— Jo ?

— Couillon ! L’autre, s’esclaffe-t-il. Le physicien. À mesure que tu descends, la pression augmente dans les poumons. Et comme la cage thoracique est super souple, l’oxygène se diffuse à fond dans le sang. Résultat ? T’as l’impression de planer. Un shoot direct au cerveau. Pim ! Le piège, c’est que passé trente mètres, t’as l’impression d’être un dauphin et que tu peux rester là, peinard, à voler sous l’eau. Et là, c’est le dilemme : soit tu écoutes ton cœur et tu descends encore un peu plus pour augmenter l’ivresse, soit tu écoutes la petite voix qui te susurre : « mon p’tit gars, si tu continues à jouer au con, je te donne rendez-vous à la sortie et je te colle une belle syncope dans les dents ». Tu piges ? Parce qu’à la remontée, c’est l’effet inverse. Le taux d’oxygène dégringole dans le sang. D’autant plus si tu te sens un peu short et que tu commences à forcer sur tes palmes pour remonter plus vite. À moins dix mètres de la surface, pimpompin ! Tous les voyants virent au rouge. C’est là que la variation de pression est la plus brutale : en moins de dix secondes, tu perds la moitié de ton O2. Ton cerveau bugue. Pim ! Syncope anoxique. Rideau. Capito amigo ?

À partir de ce jour, Greg et Stéphane ne se quittèrent plus. Il rejoignirent Marseille pour mener à bien des projets communs qui n’en finissaient plus d’éclore dans un tourbillon d’idées et d’envies où le plaisir nourrissait le business, et vice versa. Ils avaient laissé derrière eux la mer Rouge et ses fonds envoûtants, la petite Hëna qui leur fit jurer de ne jamais oublier la date de leur rencontre – elle est la clé qui les relie, celle qui ouvrira le champ des possibles.

Ils larguèrent les amarres, cap au nord-ouest, vers la Méditerranée et de ses trésors enfouis – loin d’imaginer les déboires de leurs amis égyptiens dont ils ne reçurent plus jamais de nouvelles.

\*

\* \*

En 1987, Max meurt d’une overdose.

Ingrid se suicide, laissant Hëna orpheline.

À 12 ans, Hëna a déjà goûté à la drogue.

Elle devient junkie à 13 ans.

\*

\* \*

En 1990, Hëna a trouvé refuge au sein d'une communauté hippie d'Ibiza, prise sous son aile par Rosanna, la doyenne, qui n’a pas connu la chance d’enfanter. Grâce à une volonté de fer et à un message que la lune lui a fait parvenir, elle contient son addiction à l’héroïne à un niveau « acceptable », grâce à la méthadone, et grandit de petits boulots en petits boulots, allant de la confection de bracelets artisanaux à la récolte de plantes locales pour l’élaboration de la fameuse boisson spiritueuse anisée « **Hierbas Ibicencas ».**

À 15 ans, Hëna s’éloigne peu à peu de l’artisanat et de sa communauté. Le monde de la nuit l’attire, et sa beauté déverrouille les portes des cercles les plus fermés. Un mince fil qui la maintient à la surface et l’oblige à rester clean pendant ses heures de travail dans la plus grande discothèque du monde : le Ku Klub. Une pièce principale de la taille d'un hangar pour avions, une piscine géante, un plafond de vingt-cinq mètres en dessous duquel trône le « roi » DJ, maître d’orchestre de **shows spectaculaires**. Hëna est de toutes les exhibitions, elle fréquente les stars de passage et collectionne – bien avant l’heure – les selfies avec son Kodak jetable en carton, où elle pose aux côtés des Jean-Paul Gaultier, Madonna, Paris Hilton et autres peoples dont les meilleurs DJ's de la planète, qui touchent désormais des cachets à cinq chiffres.

En 1994, Hëna envoie une invitation à Greg et Stéphane pour leur annoncer la célébration de ses 18 ans à l’Amnesia. Elle est intime avec les pontes de la nuit ; la fête s’annonce démesurée et indécente.

« Manumission » comme nom de code : fête hédoniste et sexuelle née dans le Gay Village de Manchester au Royaume-Uni, et fermée rapidement en raison de guerre des gangs et trafic de drogue. Le concept a trouvé refuge à Ibiza au Coco Loco Bar, épicentre gay du Ku Klub pour en devenir la fête la plus sauvage de l’île. « Manumission », au sens originel de « libération de l'esclavage », pour n’offrir qu’un seul crédo :

Zéro tabou.

Une onde de liberté contamine l’île entière. Le Ku Klub se rebaptise Privilege et « Manumission » se déplace à l'Amnesia, entraînant de facto le changement d’orbite de la *hija de la luna*, connue également sous le titre de « Miss Bumbum Ibiza » qui, à l’instar de la fameuse élection brésilienne, récompense les plus belles fesses d’Ibiza.

 Les *before* alcoolisées les avaient déjà mis en condition. Quand vint le cœur de la nuit, le peu d’inhibition qui leur restait s’était dissipé dans les limbes ibiziennes.

Greg en Jules César et Stéphane en Caligula ondulent autour de la sublime Hëna-Cléopâtre. Mais pas n’importe laquelle : la Cléopâtre Séléné II, vestale oubliée de la lignée des reines du Nil, morte durant une éclipse lunaire.

« Ce soir je meurs pour renaître encore plus forte et encore plus désirée », dit-elle en embrassant langoureusement tantôt l’un, tantôt l’autre, alors que leurs corps gorgés d’eau, de mousse et de sueur, fusionnent dans une transe incandescente.

Ce soir-là, le coup de cœur amusé pour ses dix ans s’est transformé en coup de foudre ravageur et les emporte tous les trois dans un tsunami de désir et de sentiments. Un élan extatique largement favorisé par la « love drug » ressuscitée de ses cendres – cette MDMA fugitive, aux mille alias moléculaires : tour à tour MDA, MDE, MDEA, 2-CB, DOB, MBDB, toujours un coup d’avance sur les autorités espagnoles.

Ils avaient atteint le point de non-retour et ce ne pouvait plus être une simple page qui se tourne, à laquelle on repenserait quinze ans plus tard avec nostalgie.

À 7h06, Hëna se métamorphosa en « Lune noire », messagère de l’accomplissement du destin, et les demanda en mariage.

Mais « pas n’importe quel mariage devant un crétin de maire corrompu ou un prêtre pédophile », clame-t-elle, « pas n’importe quelle union que l’on peut rompre à la première contrariété par une simple formalité administrative », s’enflamme-t-elle. Hëna invoque « une célébration prenant le cosmos à témoin, une union sous la lune rouge ». Et justement, la prochaine approche.

Désarmante, Hëna se tient là, dans l'éclat de la lune, virginale comme une fleur rare éclose dans un jardin secret, comme une essence divine qui transcende la simple beauté éphémère. Elle incarne l’utopie féminine : une sensualité envoûtante qui éveille les sens les plus profonds, une sensibilité qui embrasse chaque émotion avec une tendresse infinie.

Sous son aspect fragile se cache une force de la nature, une source inépuisable d'énergie positive contagieuse qui irradie tout autour d'elle, balaye les conventions et donne vie aux aventures les plus folles. Elle est l’inspiratrice, l'amante, l'amie, la confidente. Elle est l’allégorie même de l'amour désintéressé et de la générosité – sans jamais rien demander en retour –, une muse intemporelle qui danse sur les chemins escarpés de la vie avec une grâce insouciante, semant des éclats de bonheur sur son passage.

Comment pouvaient-ils refuser ? C’eut été une griffure à l’âme, irréparable, que de la laisser filer – elle et « le plus beau cul d’Ibiza » – vers d’autres bras, vers d’autres cœurs.

Amoureux fous et nostalgiques, ils décidèrent que la célébration se ferait à Dahab et qu’ils sauteraient demain dans le premier avion.

Ça, c’était la version rêvée sous psychotropes. Une fois redescendus sur terre, ils durent faire face à quelques réalités administratives.

Primo : Hëna n'a jamais eu d'identité officielle – elle ignore même si sa naissance a été déclarée en Égypte. Pour venir à Ibiza, elle a dû avoir recours à une filière corse de faux papiers via le petit frère de Rosanna, sa marraine hippie. Depuis sa sortie d’Égypte, Hëna se baladait avec la carte d’identité d’une certaine Marie Thérèse. Moins sexy comme prénom, mais un prénom sans histoire qui ne retient pas l'attention, si ce n'est par sa désuétude.

Secundo : Hëna a récemment brûlé ses faux papiers au cours d'une *lunada* exceptionnelle à Ibiza. Le rituel symbolique exigeait de renoncer à toute notion d'appartenance, de frontière, de patrie : un individu ne devait être défini que comme citoyen de la Terre et il n'avait de comptes à rendre qu'à l’immensité du Cosmos.

Les deux hommes prirent le problème à bras le corps et se répartirent les rôles. Stéphane resta auprès d’elle pour veiller sur leur promise, avec interdiction formelle d’engranger de l’avance – sexuellement parlant. Greg repartit en France afin de récupérer les documents nécessaires à sa réincarnation administrative, après lui avoir fait jurer, sur la lune, ses vœux de chasteté provisoire.

La filière corse avait été démantelée et le frère de Rosanna se trouvait derrière les barreaux. Mais Greg avait sa petite idée. Le nouvel intermédiaire était une relation de Mario : un certain Sam Paoli – son voisin marseillais – qui vit de petites combines dont celles de faire de fausses plaques d’immatriculation et de récolter toutes sortes de documents dans les boîtes aux lettres. Mario l’a dépanné à maintes reprises, non pas par bonté de cœur, mais parce qu’il avait de l’empathie envers sa compagne qu’il croisait souvent dans l’escalier avec coquarts et contusions. Il n’a jamais eu le courage de le dénoncer à la police, par lâcheté sans doute, mais aussi parce que les « balances » finissent souvent mal dans le quartier où il a grandi. Ici, on nait « contre » la police, sans jamais se poser de question. Quoi qu’il en soit, ce salaud de voisin lui était redevable et la confection de vrais faux papiers était de son ressort. Ce n’était pas bien compliqué à l'époque, il suffisait de se procurer un acte de naissance, livré à domicile par la poste. L'informatique n'avait pas encore verrouillé le système et les usurpations d'identité étaient monnaie courante.

Après, tout s’enchaîna rapidement. Un vol Ibiza/Marseille puis Marseille/Le Caire, sans même sortir de l’aéroport, puis un bus local Le Caire/Sharm el-Sheikh. Un trajet dantesque au milieu des familles et des poules, et une vidéo hurlante de viol insoutenable diffusée devant femmes et enfants sans que personne ne s’en offusque… ironie crue en ce pays d’interdits. Quatre heures interminables, éprouvantes et surréalistes.

 Eux, se concentrèrent sur les festivités à venir. Greg proposa une cérémonie face au Blue Hole, lieu de leur première rencontre. Stéphane embraya, un sourire de défiance au coin des lèvres :

— D’accord, mais dans le Blue Hole, à 18 mètres de profondeur, 18 pour les 18 bougies de Hëna.

— Vous êtes vraiment des petits joueurs, ricana Hëna. Ne faisons pas les choses à moitié, célébrons notre union sous l’arche, à cinquante-cinq mètres de profondeur !

— L’idée est séduisante, bébé, mais tu n’as jamais plongé, Hëna, lui dit tendrement Stéphane.

— J’ai fait une apnée de neuf mois dans le ventre de ma mère, ça compte, non ? Elle a accouché face à la mer Rouge, ma protection est charnelle et divine.

— Il faudra prendre des blocs et cinquante-cinq mètres c’est 6,5 bars de pression : 6,5 fois plus que dans le ventre de ta mère, Hëna chérie. Et personne ne voudra te former au Trimix en si peu de temps.

— Nous plongerons donc à l’air, proclama Greg.

— Voilà, tout simplement ! répondit Hëna.

— Vous êtes deux doux dingues.

— Trois doux dingues…

1. *La fiancée du Blue Hole*

*Où se mêlent les échos du sacré et du tragique,*

*Où la beauté éblouissante de ces eaux azuréennes*

*Côtoie la mort implacable.*

La légende raconte qu'une comète est entrée en collision avec la Terre. De cette rencontre céleste naquit un trou bleu, une béance dans l'azur, d'où surgit le paysage le plus enchanteur qui ait jamais existé.

Une autre légende bédouine locale susurre que le Blue Hole est le sanctuaire hanté de l'esprit d'une jeune âme. Afin d’échapper à son destin funeste, elle préféra l'abîme salé à un mariage forcé. Des lunes et des saisons durant, les autochtones évitèrent ce lieu maudit, empreint d'une aura tragique, où l'amour et la révolte hantaient les eaux profondes.

Et si les murmures se sont tus, les chiffres, eux, parlent encore. Le Blue Hole de Dahab, Graal des plongeurs, se drape de la sinistre renommée qui le poursuit : huit vies par an en moyenne succombent à ses profondeurs abyssales, faisant de lui le site de plongée le plus endeuillé au monde.

Le 16 avril 1994, loin de la pollution lumineuse, l’éclipse lunaire entama sa métamorphose à 20h25, abandonnant sa robe argentée pour revêtir sa robe carmin, peignant la mer de ses reflets ensanglantés. Chaque vague semblait susurrer les secrets de l'Égypte ancienne. La nuit retenait son souffle.

Un petit groupe de curieux observe le spectacle tridimensionnel et l’étrange ballet de ces trois plongeurs qui s’équipent, vérifient leur torche puis s’immergent…

Le trio s’efface sous la surface. Le noir les avale. Ils piquent droit vers l’abîme, main dans la main, le cœur battant. Hëna pleure, submergée par l’émotion. En moins de deux minutes, les voilà à cinquante-cinq mètres de profondeur. Ils s’engouffrent dans le tunnel – vingt-six mètres de roche sombre, de courants traîtres. Le convoi fuse, sans dévier d’un iota. L’arche franchie, la cérémonie démarre. Dans un timing des plus serré, tout a été minutieusement chorégraphié à l’aide d’ardoises blanches grand format, sur lesquelles est inscrit l’échange des consentements :

*« Sous les vagues scintillantes, nous célébrons aujourd'hui l'amour de Hëna et Stéphane, de Hëna et de Grégoire.*

*Que votre amour soit aussi profond que les océans, aussi pur que l'eau, aussi fort que les courants, aussi lumineux que les coraux, aussi profond que le silence,*

*Aussi intense que la lumière, aussi durable que les roches, aussi beau que les poissons, aussi rare que les perles, aussi précieux que l'or et aussi éternel que les étoiles.*

*Comme la lune veille sur cet océan profond, qu'elle soit le témoin de votre union éternelle, qu’elle vous guide et vous protège.*

*Chers époux, au nom de l'amour, devant la lune et les poissons, devant les éléments tout-puissants, je vous déclare unis pour la vie. »*

Hëna avait emporté une petite boîte — sans doute une alliance ou un fétiche lunaire, comme elle en avait souvent. Quand elle l’ouvrit, ils sourirent. Jusqu’à ce que surgisse la seringue. Le temps de réaliser, l’aiguille avait déjà transpercé ses veines l’aspirant aussitôt dans les tréfonds du « darkness ». Sa syncope fut foudroyante.

Quand elle reprit ses esprits dans les alcôves d’un lit d’hôpital à Sharm el-Sheikh, l’histoire avait déjà fait le tour de la ville.

Entourée de monde veillant sur elle et d’hospitaliers curieux de voir cette miraculée, elle vérifia d’abord que ce n’était pas un rêve. Puis elle s’écria : « Oui, je le veux ! » déclenchant une vague de « youyous de joie » qui se propagea dans tous les couloirs de l’hôpital, telle une « hola » dans les stades. Le chef de service ne put contenir les larmes d’émotion qui inondaient son visage. Celle que toute la ville nomme désormais « la fiancée du Blue Hole » raconta qu'elle avait passé un pacte avec le « Tout » des Océans et que si elle survivait, elle arrêtait définitivement l’héroïne. Juste avant de sombrer, elle ressassait ces mots, tel un mantra :

*« Devant toi, ô Grand Tout des Océans,*

*Devant toi, ô Mère Lune,*

*Si je survis, si vous me sauvez,*

*Notre amour sera éternel,*

*Notre amour sera pur, notre amour sera sain,*

*Notre amour ne sera pas vain. »*

\*

\* \*

C’est la troisième fois de sa vie qu’elle prend l’avion. Hëna est émerveillée comme une petite fille et s’adonne à sa paréidolie monomaniaque qu’elle exerce dans les nuages, le plus souvent, quand ce ne sont pas les arbres et les rochers. Les apparitions se succèdent : Freud, un loup qui hurle à la mort, Che Guevara, Homer Simpson… et Barbamama. Inévitable.

Brusquement, son regard se fige, dix rangées devant elle, sur la couverture d’un *Paris Match* relatant le remariage de Johnny Hallyday avec Adeline Blondieau. Elle se lève et sous le regard amusé de ses deux amoureux, demande si elle peut l’emprunter. Addicte aux synchronicités célestes, elle fait remarquer que dans Blondieau il y a « blonde », « Dieu » et « eau ». Greg veut bien être « Hallyday », mais laisse Stéphane incarner « Johnny ». Ils partent dans un fou rire qui leur vaut un rappel à l’ordre courtois de l’hôtesse de l’air, avant de craquer à son tour. Le fou rire se propage de siège en siège, jusqu’au pilote de ligne, qui invite les passagers à attacher leur ceinture le temps de traverser cette turbulence de rire.

« Adeline a épousé deux fois Johnny et moi je suis mariée à deux hommes ! » s’exclame-t-elle en les embrassant tendrement à tour de rôle, excitée par tous les regards braqués sur elle.

1. *La Reine du Dojo*

Il leur fallait maintenant un nid, à la mesure de leur trio cosmique. Un lieu singulier, pour abriter un amour promis à l’éternité. À ceci près que Greg était déjà marié et qu’il n’était pas envisageable que Stéphane s’installe à plein temps avec Hëna.

Une idée folle jaillit… Pas si folle en vérité, quand on décide que les conventions ordinaires doivent obéir aux lois de la flexibilité. Pour la bonne cause, Stéphane avoua qu’il avait conservé des liens avec une ex-copine, secrétaire au Domaine, qui lui devait un service. Il l’avait sorti d’un sacré pétrin en l’accueillant dans sa chambre de bonne, alors qu’elle se retrouvait à la rue suite à une séparation douloureuse. Sans lui, elle se serait suicidée, lui avoua-t-elle un jour.

Une coquille volontaire glissée dans la date de visite d’un bien mis aux enchères allait leur permettre d’acquérir un ancien manoir pour une bouchée de pain : une maison de maître du XVIIIe siècle, lovée dans cocon végétal à l'abri des regards, surplombant l'Etang-de-Berre. À l'abandon depuis une dizaine d'années, elle appartenait autrefois à une famille de vignerons et aurait été confisquée à la suite d'une enquête de gendarmerie pour délinquance financière et détournement de fonds.

Afin de ne pas attirer les suspicions sur le trop peu d’enchérisseurs, un simulacre de surenchères se déroula avec une troupe d’acteurs composée de Greg, Stéphane, Mario Monti et trois de ses compères plongeurs recrutés pour l’occasion. La bataille fut âpre, mais l’enchère finale, dérisoire. Le financement de l’acquisition du bien se fit par tontine immobilière entre Greg, Stéphane, Hëna et Mario Monti, en reconnaissance des bons et loyaux services rendus à Hëna. Le bien appartiendrait au dernier survivant – façon tontine de pirate. Pour forcer le destin, ils décidèrent qu’ils allaient explorer les océans en repoussant chaque jour un peu plus la limite.

Ils le baptisèrent le dojo et y installèrent Hëna, qui fut aussitôt promue au rang de *« Queen of the dojo »*. Une règle d’or fut instaurée : les semaines paires, Hëna serait la femme de Greg, les semaines impaires elle serait la femme de Stéphane… « Pour l’infini et au-delà ! »

C'était leur secret à tous les trois.

« À la vie, à la mort, à l'Océan, à la Lune, à nous ! »

Grisés par l’élan de cette union hors norme, ils eurent la conviction que le monde appartenait aux audacieux et qu’ils allaient pouvoir ériger leur propre constitution : une sorte de pragmatisme anarchique qui régirait toute leur vie en flirtant avec l’illégalité sans jamais franchir complètement la ligne rouge. Comme au foot, le ballon peut dépasser la ligne des buts, mais tant qu’il ne l’a pas complètement franchie, le but n’est pas sifflé.

Ils baptisèrent leur doctrine, la « Borderline Théorie ».

Plus qu’une doctrine sociale, c’était une philosophie de l’émoi de chaque instant, une manière de vivre intensément, dangereusement, bien au-delà du *carpe diem* réservé au « péquin moyen ».

Là, il s’agissait de s’approcher du surhomme Nietzschéen, celui du « vouloir libère » et de son fameux leitmotiv : « Deviens celui que tu es ». Parce que la vertu est le privilège des faibles. Elle étouffe le désir, bride la création, étiole la joie. Plus encore, il s’agissait de flirter avec la mort tout en maîtrisant pleinement son art. Comme ce pilote de Formule 1 qui pousse son bolide à 360 km/h dans les lignes droites, comme ces pilotes de la Patrouille de France qui évoluent entre 200 et 800 km/h, espacés seulement de 2 à 3 mètres avec des accélérations variant de -3G et +7G, entre 30 et 1 500 mètres de hauteur par rapport au sol.

Cette ivresse, c’est en dessous du niveau de la mer qu’ils choisirent de s’en abreuver. Ils décidèrent de fonder une élite, d’en faire un sport extrême, de défier les lois de la physique.

Ils s’autorisaient à vivre sans filet, sans dogme. Les vérités simples les faisaient marrer. Pas de dieu, pas de drapeau. Juste une phrase griffonnée au feutre sur le frigo du dojo : « Les gens qui vivent profondément n'ont pas peur de la mort. » Anaïs Nin en totem. Le reste ? Du bruit.

Pendant ce temps, Hëna était la femme la plus heureuse du monde. Pour ne pas vivre aux crochets de Greg et de Stéphane, elle développa son activité en organisant des séances de Reiki que lui enseigna sa défunte mère. Pas besoin de comm, le bouche-à-oreille fit le job. Des curieux toujours plus nombreux se pressaient pour goûter à l’imposition de ses mains, capables d’équilibrer et d’apaiser les énergies physiques, psychiques et émotionnelles. Elle se diversifia en ajoutant à ses compétences le shiatsu, puis le Watsu, car sa connexion à l'eau était essentielle. Sa façon à elle d'établir une connexion aquatique avec ses deux amants, et parce qu’un jour son père lui avait lu cette citation d’Hubert Reeves : « À l’échelle cosmique, l’EAU est plus rare que l’or ».

Elle a même inventé un rite qu’elle a baptisé « la quadrature du cercle » et qui donne un sens au 366e jour de l’année bissextile : « le jour où le cosmos donne à la terre une opportunité de marquer une pause afin de rééquilibrer son Yin avec son Yang ». Une nuit hors du temps avec ses deux amants qui embrasse toutes les facettes de ses arts, pour finir dans un tantra à trois dépassant les frontières cartésiennes du plaisir. Une seule fois tous les quatre ans, mais un rendez-vous qui reste à jamais gravé dans les âmes et les corps.

Les années passèrent sans la moindre anicroche, tous trois pleinement satisfaits de ce « contrat » matrimonial tripartite, jusqu’au jour où Hëna traversa une crise existentielle et leur fit part de son désir de « transmission », qui passait nécessairement par la case « procréation ».

Du jour au lendemain, elle leur annonça qu'elle arrêtait les contraceptifs et, sous forme de défi, elle leur proposa un pacte : celui qui la mettra enceinte reconnaîtra l'enfant. Et pour que le sort soit impartial, elle imposa un nouveau rythme : alternance quotidienne, comme une roulette russe du désir.

Les deux garçons étaient joueurs, ils acceptèrent le deal, sûrs, l'un et l'autre, de posséder le spermatozoïde « *winner »*. Greg laissa même entendre qu’il comptait divorcer d'Ève si c'était lui le père.

Quinze jours plus tard, le test de grossesse était positif.

L’analyse ADN trancha.

Greg était le père. Et tout ce qu’ils croyaient maîtriser venait de basculer.

1. *Bascule arrière*

Hëna…

… écho **suspendu sur la lame d’un instant cristallisé, comme un poème de Rimbaud – éclat fragile, où l’émotion dévoile autant qu’elle dissimule.**

L’espace d’un court instant, Chinchorro avait quitté le monde physique et s’était réfugié dans sa boucle quantique.

Toutes les images de sa rencontre avec Greg et Hëna se bousculaient dans sa tête.

Tous les moments de joie, d’amitié et d’amour, d’ivresse et de luxure, de défiance aux normes établies qui ont tissé sa vie d’homme libre…

Le Garrec tenta de s’engouffrer dans la faille.

— Une vieille histoire ?

Le visage de Chinchorro switcha brutalement, visiblement déstabilisé, irrité par cette ingérence dans sa fissure temporelle, aussi courte fût-elle.

Le cerveau reptilien du mâle alpha reprit les commandes. Bien maladroitement, le plus souvent, quand il se sent acculé.

— Arrête avec tes questions de flic !

— Relax. C’était juste une question bienveillante. Je pensais qu’on pouvait échanger quelques confidences, comme le feraient deux amis. Parler des femmes, c’est d’usage, non ?

— Alors je vais te faire une confession, MON AMI. Ce n’est pas aux vieux singes qu’on apprend à faire la grimace. Ton manège, ton bla-bla, tout ça… Je sais tout, depuis le début.

Le Garrec fronça les sourcils, pressentant ce qui allait suivre.

— C’est-à-dire ?

— T’es un flic et tu n’es pas là par hasard. Je le sais depuis le soir où on s’est croisé au Saint-James.

— Ça se voit tant que ça sur ma tronche ?

— Sur ta tronche, non, mais dans tes poches.

— Le vestiaire ? Stéphanie Woolf ?

— Poche intérieure, ton insigne de police, répond-il en acquiesçant.

Le Garrec ne se laissa pas déstabiliser.

— Moi aussi je vais te faire une confession : je sais que tu sais… MON AMI… depuis le début. Petite astuce de flic pour savoir quand on lui a fait les poches. La suite, elle nous appartient. Moi, je me suis laissé porter par les évènements, sans calcul.

— De toute façon, je n’ai rien à me reprocher et je te tiens par les couilles, amigo. Une vidéo de toi sortant de l'eau triomphalement avec tes trois amphores et la sextape de ton intronisation au Saint-James. Je me marre en imaginant la tête de tes collègues de l’IGPN. Et celle du procureur, haha ! Je donnerais cher pour voir sa réaction.

— Ce sera facile de prouver que j’étais en mission d'infiltration.

— La barrière est mince entre infiltration et complicité, tu veux que je te fasse la liste de tous les super-flics qui ont fini en taule ?

— Moi, je ne suis pas un super-flic, je ne risque rien.

— Sauf si tes petites vidéos atterrissent par mégarde sur les réseaux sociaux et sont relayées par la presse. Tu vas devenir une star, mec ! Ta hiérarchie va se sentir obligée de te lâcher pour calmer la vindicte populaire, ces chiens enragés que l’on nomme l’opinion publique. T’es nouveau ici, le parfait fusible, clac ! Bye bye le Breton !

— J’espère que tu soigneras le montage et l’étalonnage. Je pourrai choisir la musique ?

— Bien sûr, je te dois bien ça. Idem pour celle de ta charmante fille.

— Qu’est-ce qu’elle vient faire là-dedans, ma fille ?

— La première fois qu’on s’est rencontré au Saint-James, tu ne t’es jamais demandé pourquoi elle s’était absentée si longtemps ? Au premier abord, elle a l’air sage. Mais quand les portes se referment… Wahou ! *Santa madre de dios de la hija de la chingada !* Demande donc à Candice.

— T’es une vraie ordure, je vais te…

— Attends une seconde avant de dire des choses blessantes. La vidéo de ta fille, ce n’était pas prémédité. Juste le hasard de deux filles qui passent devant…

— Devant une caméra bien dissimulée ? Et j’imagine qu’elle n’est pas la seule. Tu sais quoi ? Je vais faire fermer ton putain de QG de voyeurs. Tu caches bien ton jeu espèce de salaud.

— Je ne cache rien. La preuve, je te raconte tout, espèce de tache ! Tu ne le vois pas ? Oui, tu pourrais réussir à fermer le club. Mais il rouvrirait dix jours après. Si tu savais le nombre de clients fidèles que nous avons parmi les juges, les avocats et les politiques. Et je ne te parle même pas des actionnaires. Tu serais surpris si je te balançais certains noms. Nos soirées VIP ont beaucoup de succès et la liste d’attente s’allonge d’année en année.

— Et autant de vidéos, j’imagine.

— Joker, mon pote !

— Les autres sont au courant ?

— Que t’es un putain de condé ? Pas encore, c’est notre petit secret à tous les deux. Ça pourrait les énerver. Un accident est si vite arrivé au fond… un détendeur mal entretenu qui se bloque, une narcose incontrôlable…

— C’est ce qui est arrivé à Greg ?

— Connard ! Greg était mon ami. Le genre d’ami qu’on ne rencontre qu’une seule fois dans une vie. L’amour, ça court les rues, ça va, ça vient. C’est juste une histoire de chimie, de dépendance à l’endorphine, de vide à combler, d’obligation de perpétuation de l’espèce et du bon paraître en société. L’amitié, c’est envers et contre tout. C’est rare, précieux. La seule chose gratuite en ce monde. On ne triche pas en amitié. Du moins, pas longtemps.

— Qu’est-ce qui est arrivé à Greg, alors ?

— À toi de me le dire, c’est toi l’enquêteur, non ?

— C’est pour ça que tu m’as laissé entrer ?

— Va savoir, Fenzy-man.

— D’après mes sources, il y avait pourtant un truc qui coinçait entre vous.

— Quelles sources ?

— Mes sources. C’est mon job d’en avoir.

— Tes sources ou ton intuition de flic ?

— Mes sources et mon intuition de flic.

— Arrête ton char, je les connais toutes tes sources, on est sur mes terres, ici, aucune ne s’aventurerait dans cette voie.

— Mon intuition de flic alors.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je sais que tu me caches quelque chose.

— Je t’ai ouvert toutes les portes de ma vie, même les plus borderline.

— Tu n’as jamais franchi la ligne rouge ?

— Laquelle ? Celle qui heurte la conscience de la sacro-sainte société ?

— Celle que tu t’étais fixée.

— Non, jamais.

— Tu mens.

— On ne traite pas son ami de menteur. Ou peut-être ne sommes-nous pas amis, c’est le cas ?

— Parle-moi du duel à O.K. Corail.

— Rien à en dire.

— T’es sûr ?

— Que veux-tu savoir ?

— Tout.

— Défie-moi si tu as des couilles, puisque tu me traites de menteur. Au vainqueur reviendra la vérité, tel qu’énoncé par la charte. La respectes-tu, elle ? Ou n’es-tu qu’un imposteur, juste un petit flicaillon infiltré de mes deux ?

— Je t’emmerde et je te défie.

— Je ne te conseille pas de le faire.

— Tu ne me fais pas peur. Je te défie.

— Tu en es vraiment sûr ?

— Je te défie.

— Tant pis pour toi, amigo.

1. *Palier ontologique*

**LE POULPE** (calé dans une faille, bras repliés, soupirant dans ses chromatophores)

— Regarde-le. Encore en train de barboter avec ses illusions de vérité. Pathétique.

**LE HOMARD** (pince levée, œil en feu)

— Il lutte. Il cherche. C’est déjà plus que la majorité de vos bipèdes décérébrés. Ce type a du chaos dans l’âme, je te dis. Il est peut-être à deux plongées du surhomme.

**LE POULPE**

— Du surhomme ? Tu veux dire ce mollusque anxieux qui palpe le vide en se racontant qu’il avance ? Il est juste perdu, comme les autres. Un sac de douleurs en néoprène.

**LE HOMARD**

— Et alors ? Il est beau dans sa perdition. Il brave les abysses de l’absurde. Il embrasse la tragédie. Il veut. C’est ça qui le sauve.

**LE POULPE**

— Ce qui le perd, tu veux dire. Le vouloir n’est qu’un piège, une agitation ridicule du vouloir-vivre. Il ferait mieux de se poser sur une roche, d’accepter la futilité cosmique, et de respirer lentement. Comme moi.

**LE HOMARD**

— Toi, tu respires de la résignation. Tu t’enroules dans ta noirceur comme dans tes bras visqueux. Moi, je claque des pinces à la face du destin. Je dis oui à la morsure, oui au vertige. Je monte sur la roche et je crie : « Plus profond, plus noir, plus libre ! »

**LE POULPE** (sec, ironique)

— Et tu finis à l’Armorica, entre un beurre blanc et une feuille de laurier.

**LE HOMARD** (gonflé d’orgueil tragique)

— Peut-être. Mais en ayant choisi. J’aurai vécu avec panache, pas reclus comme un vieux sage sous anxiolytiques marins.

**LE POULPE**

— Le Garrec, il ne choisit rien. Il subit. Il fouille dans les restes, cherche des fantômes, se croit original parce qu’il souffre différemment.

**LE HOMARD**

— Il transforme sa souffrance en quête. C’est ça, la grande santé. Sublimer. Transcender. Tu devrais essayer.

**LE POULPE** (un tentacule paresseux agitant la poussière marine)

— Transcender ? Pour aller où ? On est tous condamnés à végéter, à répéter, à ressentir l’ennui abyssal d’un monde sans pourquoi. Même Sisyphe aurait lâché son rocher si on lui avait filé des palmes et un bloc de quinze litres.

**LE HOMARD**

— Jamais de la vie. Il aurait lesté son baudrier avec son rocher et foncé dans la faille, histoire de voir si l’éternel retour a un palier de décompression. Toi, t’as besoin d’un bon combat. Ou d’un bon duel à la pince. Je vais t’en faire passer, moi, de l’ennui abyssal !

**LE POULPE**

— Frappe-moi, Nietzsche. Ce sera toujours plus excitant que d’écouter Le Garrec ruminer ses souvenirs de surface.

**LE HOMARD**

— Je t’en prie, Schopenhauer. Retiens tes larmes d’encre. Et viens voir ce type. Il est peut-être con. Mais il est vivant.

**LE POULPE** (après un silence)

— Alors regarde-le bien. C’est ça, vivre : se noyer avec style.

1. *La fille du flotarium*

Le verdict de l’autopsie est tombé. Le légiste a tenu à l’annoncer de vive voix :

— Bon… Échantillons analysés en chromatographie liquide couplée à la spectro de masse, et comparés aux bases. J’ai même consulté des toxicos spécialisés en venins. Verdict : notre homme a pris une dose létale de scorpaenotoxine : une toxine produite par les poissons de la famille des Scorpaenidae, autrement dit, ce sympathique poisson-pierre.

— Un accident ?

— C’est ce qu’on aurait pu croire. Mais un seul poisson n’aurait pas pu injecter autant. Là, c’est humain. Une injection. Pas un accident.

Le Garrec ne bronche pas. Déjà ailleurs. En proie aux visages qui le tenaillent. Hëna, ce fantôme du cimetière… *pourquoi reste-t-elle introuvable ?* Puis, il repense à Stéphanie. Elle l’a trahi, certes. Mais il ne lui en veut pas. D’ailleurs, peut-on trahir un inconnu ? Il n’était rien pour elle. À sa place, il aurait fait pareil. Il espère même qu’elle a reçu un bon pourboire pour lui avoir fait les poches.

Il ne peut se défaire du regard désespéré de cette femme.

*Était-ce elle au Saint-James, avant-hier ?* *Elle ne tenait pas le vestiaire ; sans doute parce qu’elle participait à la cérémonie avec son tatouage tentaculaire…*

Il sent encore l’étreinte de son corps humide, la succion des ventouses, cette emprise dont il ne parvient pas à se libérer, son odeur lui revient, tenace, obsédante – mélange subtil de sulfate de magnésium, de champagne et de macérât d’olives noires. Jamais il n’avait autant aimé lécher le corps d’une femme…

*Non, la fille du flotarium avait les cheveux plus clairs, plus courts, striés de mèches blondes et cuivrées… Peut-être un simple jeu de lumière…*

Ces questions le rongent. Il n’est plus qu’un figurant naufragé dans une version aquatique de Lost in Translation.

1. *Stéphanie*

Il y a des êtres qui ont la faculté de cumuler tous les déboires du monde.

PIRE : il y a des êtres qui, de mères en filles, se transmettent cette faculté. Non seulement elles portent leur fardeau, mais elles portent aussi celui de leur mère, de leur grand-mère, et probablement celui de leur arrière-grand-mère, qu’elles n’ont même pas connue. C’est inscrit dans leurs gènes, pour peu qu’il existe un gène du malheur.

Dans certaines familles on va voir les psys, on consulte les psychogénéalogistes pour tenter de briser le cercle vicieux, pour couper définitivement la branche pourrie. Dans d’autres, on se contente de serrer les dents parce c’est le seul modèle qu’on leur a inculqué.

Et on attend patiemment… la fatalité.

Ce jour où les coups sont un peu plus forts que d’habitude.

Ce jour où les planètes chômage-dépression-alcool-jalousie sont alignées et qu’une cinquième vient embraser la poudrière. Une petite contrariété, une petite étincelle qui jaillit entre deux silex et réveille « la bête ».

La concernant, c’était deux PV que son con de mari n’avait pas digérés. Il lui fallait un bouc émissaire : il l’a poussé du 4e étage à travers la fenêtre. Par chance, elle a atterri sur le capot d’une Lancia Gamma. Elle s’en est tirée avec des lacérations au visage et trois côtes cassées.

Ça, ce n’était que le début.

Elle en avait de la force de caractère et de la résilience, cette jolie brunette. Dans ses yeux gris, une lumière obstinée qui refusait de s’éteindre. Un moment, elle a même cru rompre la malédiction. Elle a été accueillie dans un foyer de femmes victimes de violences conjugales. Elle a divorcé. Elle s’est trouvé un bon job et a commencé à monter dans l’échelle sociale. Pour finir, elle a même acquis le luxe de s’autoriser à dépenser l’argent qui lui restait en fin de mois. Mais que faire de ce reliquat improbable ? Constituer un bas de laine en prévision de la fin programmée de ce cycle ? Le dépenser dans ce que les nantis nomment « hobbies » ?

Étrange mot.

Elle n’avait jamais entendu prononcer ce mot dans la bouche de sa mère. Le temps allait à l’optimisation et il y avait toujours une tâche domestique à effectuer.

Alors elle a osé.

La plongée sous-marine est devenue son grand hobby. Un baptême, d’abord, pour faire plaisir à une copine qui ne voulait pas y aller seule. Instantanément, c’est devenu une passion.

Elle était plutôt douée « pour une femme », comme on ne manquait pas de le souligner avec une bienveillance qui avait du mal à masquer toute la misogynie prégnante, pour ne pas dire dégoulinante : héritage de l’armée et du commandant Cousteau où il fallait « en avoir » pour défier les profondeurs. La « Fédé » c’était une histoire d’hommes, qu’on se le dise ! Certes, on tolérait la présence des femmes, mais seulement parce qu’il fallait bien un peu de distraction entre deux plongées, et parce que les « encadrants » aimaient croire que le droit de cuissage n’était pas une ère révolue.

Un niveau 4 avait beaucoup de succès. Un moniteur baisait tous les soirs.

Sa défenestration, ce n’était rien par rapport à ce qui allait lui arriver pendant cette triste nuit de pleine lune…

Pour la première fois de sa vie, elle s’était offert un cadeau qui a du sens, synonyme de joie, au sens profond du terme, comme l’entendait Spinoza : « une passion par laquelle l’âme passe à une perfection plus grande. » Rien que pour elle, une croisière de plongée de sept jours au large de Sharm el-Sheikh. Une semaine sans toucher terre, juste l’immensité de la mer Rouge comme horizon. Une semaine avec les poissons ; un vieux rêve de gosse. Au retour, elle s’était même gardée trois jours pour se rendre au mont Sinaï. La petite touche de mysticisme et de spiritualité devant mener à la découverte d’un « moi supérieur » situé en son sommet. Le point d’orgue.

… Rouge, elle était la lune…

Ça ne s’oublie pas.

Sous les pulsations d’une *« full moon party »* égyptienne – initiée par l’équipage du navire au son des tam-tams improvisés sur des barils d’huile moteur – l’euphorie se propagea comme une trainée de poudre, alimentée par l’alcool clandestin stocké pour l’occasion, en vue d’un apéro mémorable. Car, s’il est un rite inaliénable chez les plongeurs français, c’est bien celui de l’apéro. L’instant sacré où l’on se fout de la règle la plus élémentaire : « pas d’alcool après la plongée ». On le sait, mais on en rit, on défie ce faux-ami vasodilatateur qui réconforte, mais qui surtout augmente la libération d'azote dans le sang. Après une semaine de plongée, à raison de trois immersions par jour, c’est un peu comme jouer avec les allumettes dans une station-service. Mais c’est bien connu, l’accident n’arrive qu’aux autres.

L’alcool, c’était les préliminaires.

Après il y eut les psychotropes.

Personne ne connaissait l’acide gamma-hydroxybutyrique à l’époque ; les journaux télévisés n’avaient pas encore tiré la sonnette d’alarme. C’est seulement trois ans plus tard qu’elle vit apparaître ces trois lettres en quinzième page d’un magazine féminin – ceux qui traînent habituellement sur la table des coiffeurs ou dans les salles d’attente du médecin.

« GHB », trois lettres gorgées d’acide qui lui sautèrent à la gorge jusqu’à la mettre à terre, en prise à de violentes convulsions. Le corps avait compris bien avant le cerveau.

L’image de la lune rouge. Le vertige. Le sang qui afflue dans les tempes. Les tambours. Les rires. La nausée. En quelques secondes, toutes les images de son agression ressurgirent. En rouvrant les yeux dans l’ambulance, elle comprit ce qui lui était arrivé cette nuit-là…

… où la lune était rouge.

Ça ne s’oublie pas.

Elle trouva l’énergie d’aller porter plainte. Mais que pouvait-elle opposer, concrètement, au scepticisme de la machine judiciaire ? Quelques visages flous, des prénoms, un vertige qui l’agite trois ans après, provenant d’un pays du nord-est de l’Afrique ? « Juste une vague présupposition », conclut le fonctionnaire de police. L’empathie ne semblait pas faire partie du logiciel.

La même semaine – drôle de synchronicité – elle recroisa Mario Monti.

Ils s’étaient rencontrés la première fois à l’aéroport de Sharm el-Sheikh.

Lui, repartait à Marseille, son diplôme d’Instructeur PADI en poche.

Elle, venait d’atterrir sur le sol égyptien.

Il lui avait vanté les beautés de la mer Rouge, lui avait dit qu’elle en garderait un souvenir impérissable.

Sur ce point, il ne s’était pas trompé.

Il lui avoua qu’il y trois ans, il avait flashé sur elle, mais comme elle lui avait dit qu’elle était mariée, il n’avait pas trop voulu insister. Ils avaient pourtant échangé fièrement leurs cartes de visite. « BEES1 *CMAS Instructor* 2 étoiles », « *PADI Instructor »* rajouté fraîchement à la main, pour l’un, « Chef commercial bureautique », pour l’autre.

À l’époque, « chef » s’écrivait au masculin.

La deuxième fois, Mario ne laissa pas passer sa chance. À la dérive, Stéphanie n’opposa pas beaucoup de résistance. Et puis, il était plutôt sympa et beau gosse, ce Mario.

Six mois plus tard, ils étaient mariés, sous le regard attendri de Greg – forcément témoin du marié.

Ce mariage occupa l’esprit de Stéphanie pendant quelque temps.

C’est deux ans plus tard qu’elle chavira, à la suite du décès accidentel de Mario Monti à cause de sa malformation congénitale survenue au cours d’une plongée anodine. Le voir s’éteindre sous ses yeux, en toute impuissance, l’enfonça dans une profonde dépression, hantée dès lors par les images de son viol. Car cette fois-ci, tout était devenu limpide, et la séance de régression sous hypnose censée la « nettoyer » eut l’effet inverse. Les arrêts maladie s’enchaînèrent, elle fit même un séjour en hôpital psychiatrique suite à une tentative de suicide par cachets. Impossible de reprendre son travail. Elle fut licenciée, toucha les Assedic puis le RSA. Bien vite, elle ne put rembourser seule les traites de sa maison. Elle la vendit et racheta un studio insalubre avec l’argent qui lui restait après avoir remboursé ses dettes.

La déprime a une fâcheuse tendance à utiliser la carte bleue comme antidépresseur et ouvre grand les portes des organismes de crédit. *Putain de vautours !*

1. *Fierté ou fardeau ?*

— 14-13-12-10 ! s’écrie Frog en entrant dans l’open-space, triomphal comme un catcheur sous stéroïdes.

Amusée par cette entrée théâtrale, Kim interpelle :

— Qu’est-ce qui t’arrive, t’as gagné au Quarté+ ?

— Mieux. J’ai un putain de cerveau, moi, Madame.

— Ben vas-y, envoie-nous ta lumière ma p’tite grenouille !

— 14 juin, 13 juillet, 12 août, 10 septembre, ça vous parle ? Les quatre premiers meurtres ont eu lieu un jour de pleine lune. Ça ne s’appelle pas un rituel, ça ? Merci qui ?

— Merci Frogzilla !

— Et Grégoire Montfort ?

— Lui, non. 6 octobre. Soit trois jours avant celle d’octobre.

— Elle ne serait donc pas liée aux autres ?

— Peut-être une répétition générale pour Halloween ? ironise Le Garrec

— Une espèce de Black Friday pour Serial Killer, renchérit Kim

— Vous êtes vraiment trop cons, brocarde Frog au milieu de l’hilarité générale.

— Et notre scorpionidé ?

— Scorpaenidae, rectifie Frog.

— Ne nous brise pas les mandarines avec ta science et ton scorpioni-dead ! réplique Kim.

— Décédé le 8 novembre, ça matche avec la date théorique de la pleine lune.

— Théorique ? interroge Le Garrec.

— Ce mois-ci, la pleine lune est remplacée par une éclipse lunaire.

— Peut-être la fin d’un cycle.

— Va savoir. Quinté+ gagnant, les amis !

Eskenazi ne pouvait pas choisir meilleur moment pour faire irruption et y aller de sa superbe :

— Ça bosse ici, ou ça fait semblant ? On entend vos rires jusqu’à l’étage au-dessus ! C’est la PJ ou le Jamel Comedy Club ?

— Ça bosse grave, patron. On a mis le doigt sur le rituel : les meurtres correspondent aux jours de pleine lune. C’est de la préméditation de haut vol.

— Alors là, je m’incline, bravo. Moi qui pensais que vous étiez une belle bande de tir au flanc. C’est la deuxième bonne nouvelle de la journée. L’équipe qui épluche les vidéosurveillances de la voie publique a trouvé une piste sérieuse. À proximité de la deuxième et de la quatrième scène de crime, il y avait cette même jeep, dit-il en l’affichant sur le tableau. Après vérif, fausses plaques. Si on trouve la jeep, on trouve notre bonhomme. Allez, bougez-vous le cul, têtes de figues !

\*

\* \*

Prétextant une vérification, Le Garrec partit seul sur le Vieux-Port pour rejoindre Chinchorro à La Caravelle, en faisant un crochet par le Dantès. Une voix de femme, anonyme, avait demandé à lui parler personnellement pendant la réunion. Elle avait fini par lâcher une info : un lieu, une date, une heure précise.

Ce qu’il découvrit le laissa pantois.

En réalité, Chinchorro et Ève s’étaient croisés trois fois :

Au cimetière – un passage obligé.

À l’Anse de la fausse monnaie, rencontre fortuite.

Mais surtout dans ce bar, quarante-huit heures avant la mort de Greg, comme l’atteste la vidéosurveillance de ce skylounge chic, ses 150 mètres carrés de *rooftop* cosy au 7e étage, surplombant le Vieux-Port – le plus haut perché de Marseille.

Tout le monde savait qu’ils ne s’appréciaient guère. Alors qu’avaient-ils bien pu se dire, attablés au Dantès ? Ce n’était certainement pas pour admirer la Bonne Mère tout en sirotant le cocktail éponyme. Un mélange de rhum ambré, grenade, passion, miel d’agave et framboise – sombre et capiteux, à l’image du vengeur de Dumas. L’objet de leur rencontre concernait-il Greg et Hëna ? De quoi auraient-ils pu parler d’autre ?

Aucun signe d’animosité apparent ne venait trahir un désaccord. Et les hochements de tête ponctuant leur échange semblaient indiquer qu’ils étaient sur la même longueur d’onde. Eve sortit une petite liasse de billets de 500 euros pour en extraire trois ou quatre, et ils se quittèrent en se serrant la main. D’habitude, ils se faisaient la bise, alors cette poignée de main sonnait comme un accord conclu.

Le Garrec copia la vidéo sur une clé USB, sans savoir ce qu’il allait en faire. Il parcourut les 1 500 mètres qui séparent le Dantès de la Caravelle, non sans une certaine appréhension – leur dernier échange avait laissé des traces et il ne savait plus quelle posture adopter. Celle du flic, ou celle de l'ami qui cherche à recoller les morceaux ? Il y aurait sûrement un peu des deux, et il savait que chaque mot allait peser son poids de TNT. Pour l’instant, il préférait garder ça pour lui. Il s’était bien gardé de mettre au parfum ses collègues de la PJ de l’initiative de cette entrevue, son instinct l’incitant à la jouer solo pour garder une longueur d’avance.

Troublé par ce que l’écran venait de lui révéler, il décida de ne pas s’y aventurer et se focalisa sur la raison première de sa présence.

— Je vais la jouer franco avec toi, dit Le Garrec en sautant les préliminaires, j’ai besoin de ton expertise. Tu as entendu parler de cette histoire ? Un mec qui sévirait…

— L’espèce de Calypso killer ? Tout le monde en parle sur la Canebière.

— Et toi, tu en penses quoi ? Tu as forcément ta petite idée…

— Je n’en pense rien.

— Je suis emmerdé parce qu’on a validé la présence d’un véhicule à proximité des scènes de crime. Une jeep, modèle Bantam BRC-40, avec de fausses plaques. Tu captes le message subliminal ?

— Je capte très bien, mais tu tires peut-être des conclusions hâtives. Je te déconseille de creuser cette piste.

— Sinon ?

— Sinon rien. Juste le pressentiment que tu perdrais ton temps ou risquerais de t’aventurer dans une zone rouge.

— C’est votre spécialité les zones rouges, non ?

— Certaines. D’où mon conseil d’ami.

— On est encore ami ?

— À toi de voir.

— Je ne peux pas fermer les yeux sur la jeep, si tu sais quelque chose tu dois me le dire.

— Je vais me renseigner, mais je ne te promets rien. Et s'il te plaît, ne fais pas de vagues. Suspecter l'un d'eux, c'est me suspecter moi. S’attaquer à l’un d’eux, c’est s’attaquer à moi. On est soudé, on est une famille, on est une meute. Solidaires, à la vie, à la mort. Toi aussi, en théorie : tu en as fait le serment. Ne l’oublie jamais.

\*

\* \*

Comment aurait-il pu l’oublier ?

**Quand chaque matin, le miroir face à la douche en zellige bleu cobalt lui renvoyait ce tatouage étrange qu’il tentait d’apprivoiser – et cette balle de calibre .303 suspendue à son cou, offerte par Chinchorro une heure avant le clash.**

Une relique du Thistlegorm, cargo mythique torpillé par l’aviation allemande en octobre 1941, au large du Sinaï. Il transportait du matériel pour les troupes britanniques en Égypte. Peu de plongeurs dans le monde pouvaient se vanter d’avoir mis la main sur une de ces munitions intactes, enfouies dans la cale n°1. Mario Monti, le cousin de Greg, avait été parmi les premiers plongeurs à découvrir la cachette. En 1986, les aéroports égyptiens étaient moins regardants sur le contenu des bagages.

Ami ou ennemi ? Fierté ou fardeau ?

Il passait la lame sur sa joue quand les premières notes de Cargo Culte – assignées à la Team – envahirent l’espace sonore.

Pourquoi cette complainte mystique s’était-elle imposée à lui ? Il n’en avait pas la moindre idée et se demandait quelle histoire pouvait bien raconter ce choix inconscient.

Il avait entendu cette chanson des centaines de fois sans jamais faire attention aux paroles. C’était surtout la mélodie des mots, la danse lancinante et charnelle des phrases et le chaos majestueux des accords qui le happaient à chaque fois. Un maelstrom musical envoûtant dans lequel il était prêt à se laisser emporter jusqu’à la noyade. Telle l’alcôve douce d’une dernière surdose de morphine palliative. Celle qui ouvre « les portes de la perception » et invite à explorer les terres psychiques inconnues d’une *Near Death Experience.* Tel le capitaine Willard au visage impassible, remontant le fleuve de l’enfer pour abattre le père spirituel, dans un ultime voyage initiatique et métaphysique, à la rencontre de ses abîmes intérieurs…

Troublé, il relança le morceau. Et, pour la première fois, « entendit » les paroles en toute conscience. Au sens profond : faire attention, comprendre.

C’était l’époque des missions d’évangélisation. Le texte parlait des Papous qui, au début du XXe siècle, attendaient les avions-cargos. Les indigènes ne pouvaient pas imaginer le système économique qui se cachait derrière, car rien ne laissait croire que les Blancs fabriquaient eux-mêmes leurs marchandises. Eux ne voyaient que l’arrivée des navires et des avions. Ils se demandaient pourquoi les Dieux ne faisaient ces cadeaux qu’aux Blancs et décidèrent de créer un culte pour attirer à eux ces fameux cargos célestes. Ils commencèrent à imiter les Européens, jusqu’à reproduire des avions et des radio-émetteurs avec du bois et des leurres en bambou.

Un culte tragique né d’une méprise, nourrie par une forme de désespoir et de crédulité extrême.

Le reflet du trident tribal dans la glace le renvoya brutalement à lui-même.

*Pourquoi l’ai-je choisi, cette mélodie ? Qu’essaye-t-elle de me dire ? Suis-je le crédule de l’histoire ? L’homme applique-t-il par mimétisme des méthodes qu’il ne comprend pas, confondant rituel et sens, rejouant à l’infini cette pensée magique ?*

La voix de Chinchorro l’attendait sur le répondeur :

*« Tikehau à Drouot le 10 septembre. Alors oublie-le. »*

Ami ou ennemi ? Fierté ou fardeau ?

Ça tournait en boucle dans sa tête.

1. *Un paquet d’ADN en perspective*

— Salut mon Breton préféré. J’ai tapé la vérif que tu m’as demandée. Enchère du 10 septembre à Drouot, lot 64. « Casque Scaphandre neuf – Plongeur Soviétique 1990 ». Casque trois boulons, complet, jamais immergé. Jolie patine. Vieux stock de l’usine 28 (marine militaire), livré avec joints et boulons de rechange. 20 kilos de cuivre, laiton, et verre.

Meilleur enchérisseur : Lucas Dorian. Prix : indécent.

Et d’ajouter que ce jour-là, son téléphone avait borné dans le 9e arrondissement de Paris.

— À charge de revanche, Marconi.

Ce matin, Le Garrec avait rompu son pacte de non-redevabilité en demandant un coup de main à son ex-binôme rennais muté à Paris. Coincé entre deux eaux, il essayait de garder le contrôle sur les évènements. Du moins, d’en garder l’illusion. Sa première enquête marseillaise commençait à sentir le roussi, d’autant plus qu’il allait vite se rendre compte qu’il n’était pas entouré d’imbéciles.

De son côté, Kim n’avait pas chômé. Sa conscience attisait les braises d’un lourd contentieux, alors elle mit le turbo pour s’illustrer et faire avancer l’enquête. De son expérience récente, elle avait cerné les limites des champs d’investigations de l’intelligence artificielle, mais aussi son potentiel inexploité. La reconnaissance faciale était officiellement prohibée, soit, celle d’objet ne l’était pas ; elle prit l’initiative de traquer la jeep grâce au logiciel Briefcam.

Eskenazi attendait Le Garrec dans son bureau afin de lui annoncer la nouvelle et s’enquérir de ses avancées :

— L’équipe a identifié le propriétaire de la jeep. Devine ? Ton copain Tikehau. Ce gars a tout un stock de véhicules militaires. Tu le savais ?

— Je me suis rapproché de Chinchorro, mais pas de ses sbires. Sinon, vous imaginez bien, vous auriez été le premier informé. Vous êtes sûrs que la jeep lui appartient ?

— J’ai envoyé une équipe sur place pour l’interroger, accompagnée de la Scientifique pour faire des prélèvements. On sera vite fixés. Si besoin, la BRI se tient prête à intervenir. Toi, bien sûr, tu restes à l’écart et tu continues comme si de rien n’était. Ce Chinchorro, tu en penses quoi aujourd’hui ? Des résultats concrets ?

— J’ai gagné sa confiance. Il connaît beaucoup de monde et pourrait nous être utile. À mon humble avis, il n’est pas impliqué.

— Ton humble avis de péquin moyen ou ton avis analytique et objectif de flic intègre ? Fais gaffe, Le Garrec, ne t’acoquine pas trop avec ces gens-là. On te demande juste de faire semblant et de garder du recul.

— Mon humble avis de péquin moyen et de flic intègre me laisse subodorer que Chinchorro et Tikehau n’ont rien à voir avec tout ça.

Eskenazi ne répondit pas, mais lui jeta un regard noir en partant.

Il rouvrit la porte aussitôt :

— 14 heures, réunion avec les équipes !

\*

\* \*

Kim prit la parole, c’est elle qui avait mené la perquisition en compagnie de Frog.

— Tikehau reconnaît avoir une jeep du même modèle, mais nie s’en être servi récemment. Sa dernière sortie remonterait à l’année dernière à l’occasion d’un téléfilm d’époque pour France Télévision et sa plaque diffère de celle de la vidéosurveillance. Selon lui, d’autres modèles identiques circulent en France. Il nous conseille d’aller faire un tour du côté des militaires à la retraite qui nourrissent une petite nostalgie. Concernant ses alibis, rien pour l’instant. Il nous a gentiment envoyés balader en nous disant qu’il demandera à sa secrétaire de regarder dans son agenda, et qu’il nous tiendra informés. Évidemment, il n’a pas de secrétaire.

— OK. Il veut jouer au con. Vous me le mettez en garde à vue, lui et sa secrétaire, répondit Eskenazi.

— Dans deux cellules séparées ?

— Ferme ta bouche, Manzetti ! Je ne suis pas d’humeur à écouter tes vannes foireuses. Kim, continue.

— La scientifique a passé la jeep au peigne fin et collecté pléthore d’empreintes papillaires exploitables, mais aussi des cheveux, un mégot, du chewing-gum, un cure-dent, une lentille bleue, un tube de rouge à lèvres, un emballage de préservatif… Un paquet d’ADN en perspective.

— Toutes les nanas qu’il a emmenées en vadrouille dans sa jeep, plus les acteurs et les techniciens des plateaux de tournage. La proba de trouver des matchs ADN pertinents est faible. Autre chose ?

— J’ai terminé d’éplucher les fadettes des quatre lascars : aucun appel, aucun bornage à proximité des quatre scènes de crime.

— Rien d’autre ? Un lien entre les victimes ? Personne n’a rien trouvé ? Même pas un petit truc anodin à fouiller ? Un voyage, une salle de sport en commun, une troupe de théâtre**, un club de philatélie, de pétanque,** une confrérie **des Chevaliers du Hareng et de la Coquille Saint-Jacques !**

— Aucun lien entre les victimes, excepté le fait qu’ils sont plongeurs, certifiés niveau 2 à niveau 4, de sexe masculin et célibataires, répondit l’analyste en charge d’AnaCrim.

— Un serial killer qui ne tue que des hommes, c’est suffisamment rare pour qu’on s’interroge. Quel pourrait être le mobile ?

— Ce n’est pas d’ordre sexuel apparemment.

— T’en sais rien, fada ! Et pourquoi pas un détraqué homo ? Les hétéros n’ont pas le monopole du vice et du crime. T’as pas vu sa moustache à la *Village People* !

— Et si au lieu de chercher un point commun entre les victimes on cherchait un point commun entre les « usurpés » ? lança Kim, déclenchant une cascade de moues dubitatives.

— …

— Pas con ! s’exclama Eskenazi, mettant fin au freeze général. La seule bonne idée de la semaine. Elle sauve votre cul. J’allais tous vous muter en Bretagne ! Excepté Le Garrec… lui, le pauvre, il a déjà été puni.

1. *Ce soir, pas demain*

Saisi d’une urgence vitale, Le Garrec proposa à sa fille un dîner à l’îlot de la Corniche. Il avait les mots pour la convaincre : ceviches et grillades à la plancha, ses péchés mignons.

— Qu’avais-tu à me dire de si urgent qui ne pouvait attendre demain soir ?

Embarrassé, Le Garrec mit plusieurs secondes à trouver par où commencer, sans trop savoir comment formuler ce qui le poussait là. Il improvisa. Les mots vinrent comme on jette un filet au hasard, sans savoir ce qu’on va remonter.

— J’ai réalisé tout le temps que nous n’avons pas passé ensemble. J’ai réalisé que je ne t’ai pas vue grandir, que je ne sais même pas quelle femme tu es devenue.

— Oui, mais du coup on n’en était plus à un jour près, tu aurais pu me faire ces confidences demain soir. Je n’aurais pas eu besoin d’annuler ma soirée, la trouille au ventre. Qu’est-ce que tu me caches ? Qu’essayes-tu de me dire ? Tu es malade, papa ? C’est grave ?

— Oh non ! Rassure-toi. Je vais bien. Juste que…

Il décroche un instant, son regard part dans le vide.

— Vas-y papa, accouche !

— Des fois, il faut saisir l’instant quand on pense qu’il est opportun, même s’il n’y a pas de raisons précises.

— Tu es sûr qu’il n’y a rien d’autre ? Je connais ce petit air sombre et soucieux… je l’ai vu maintes fois quand tu ne trouvais pas les mots face à maman. J’étais toute petite, certes, mais il y a des expressions qui ne s’oublient pas.

— C’est vrai. Souvent, je ne savais pas quoi dire à ta mère, je ne voyais plus où nos pensées pouvaient converger. Elle me faisait penser à une horloge suisse, magnifique et toujours à l’heure. Tellement à l’heure que j’en crevais.Le silence devenait oppressant, la routine me consumait de l’intérieur.

— Ne me fais pas rire, papa, maman m’a raconté que tu étais l’homme le plus routinier qui soit !

— Ce n’est pas faux… Mais c’est la routine avec l’autre que je déteste, pas la mienne. Ma routine, je l’aime. Ma solitude est peuplée de joutes introspectives, de silences régénérants, de personnages singuliers et d’histoires folles.

— Un jour il faudra que tu les écrives.

— J’y pense… j’y pense…

— Mais ton métier t’accapare, c’est ça ?

— Métier ? Quel horrible mot ! Je ne me suis jamais senti flic. Je le suis dans le regard des autres, c’est tout. Et je ne le resterai pas toute ma vie. J’adore ce job, mais l’idée même de « métier » me fait frémir. C’est tellement… réducteur.

« Qu’est-ce que vous faites dans la vie ? »

« Je suis boulanger. »

Et là tu imagines le mec, plongé dans son pétrin, la vie dans le four, qui finit par se coucher avec de la farine dans les oreilles et dans le nez comme un dealer de coke.

« Et vous ? »

« Moi je suis croque-mort. »

Tu te dis, oh putain, pauvre homme, c’est quoi l’élément déclencheur qui l’a poussé à dédier sa vie aux cadavres ! En somme, on se présente au monde par l’aspect le plus insignifiant en termes de vibration, de personnalité, en termes d’ouverture au monde. Moi j’aimerais plutôt aborder les gens en leur demandant : « c’est quoi vos passions ? C’est quoi vos rêves ? Je m’en fous royalement de savoir par quel moyen tu payes ton beefsteak et celui de tes gosses, je veux juste savoir qui tu es. Le vrai toi. L’être, pas le paraître. Qu’est-ce qui te fait vibrer dans la vie, et le cas échéant savoir s’il y a moyen de vibrer ensemble. Tu comprends ? Et toi d’ailleurs, ma chérie, qu’est-ce qui te fait vibrer dans la vie ?

— Tu noies le poisson, papa. Pourquoi on est là ?

— Parce que ça fait du bien d’être ensemble. Non ? Moi, ce soir, j’avais besoin d’un peu de lumière. Et c’est toi, ma lumière.

1. *Duel à O.K. Corail*

*En cas de litige avec l’un de tes frères,*

*Tu pourras invoquer le duel à O.K. Corail :*

*Le vainqueur gagnera la confiance des Dieux des Océans,*

*Et la Vérité, lui octroieront.*

Ce matin Le Garrec avait remis une pile dans son ordinateur de plongée : ce n’était pas bon signe.

Il ne le quitta pas des yeux pendant la descente. D’habitude, il s’en fout ; il plonge à l’instinct. Et puis, ce qu’il craignait arriva. Le cadran numérique se figea sur « 72 ». Comme une fatalité.

Il les avait enfin dénichés ses soixante-douze mètres.

Mais aujourd’hui, il aurait aimé ne jamais les trouver.

Il ne réagit même pas lorsque Tikehau sortit deux paires de menottes et les tendit aux duellistes. Sourire aux lèvres, Chinchorro s’enchaîna à ce qui ressemblait à une longue barre couverte de concrétions.

Pour la première fois de sa vie, Le Garrec redouta la mer et se sentit vulnérable. Lui, minuscule plancton perdu au milieu de l’immensité de la chaîne alimentaire. Mais paradoxalement, l’euphorie provoquée par la pression partielle d’azote follement élevée prenait possession de son cerveau.

*Avez-vous déjà ressenti l’ivresse ?*

*Cette danse paroxystique sur le fil du rasoir qui paralyse, irradie, transcende, dilate chaque pore de la peau à l'instant où l'on s'apprête à sauter dans le vide : l'ivresse qui flirte avec la possibilité d'une mort imminente, juste pour se rappeler qu'on est encore bien vivant…*

… Une troublante sensation de déjà-vu, de déjà-ressenti. Une dissociation s’opère.

Il prend du recul, s’observe : minable, insignifiant, pris au piège de son enveloppe charnelle. Il est immobile et mobile, lucide et ivre à la fois.

À son tour, Le Garrec s’enchaîne à la rambarde rouillée de ce navire fantôme qu’il distingue à peine dans le prolongement du halo blême de sa torche, éclairant les particules en suspension. Rien d’autre. Soixante-douze mètres de profondeur en Méditerranée, c’est comme plonger dans une nuit noire et glaciale.

La dernière fois que les anneaux métalliques s’étaient refermés sur ses poignets, c’était pendant sa formation de terrain accélérée, à l’école de Police. Un groupe jouait les flics, un autre, les interpellés. En fin de journée, ils comparaient leurs ecchymoses. L’heureux possesseur des poignets les plus contusionnés se voyait offrir des menottes en moumoute rose. Ça ne s’invente pas.

La mémoire du corps est plus affutée que celle de l’esprit.

*Les traces au poignet sur la table d’autopsie…*

*Pauvre abruti !* *Tu l’as voulu ton duel ? Le voilà. Cadeau !*

Chinchorro avait même eu la classe de lui proposer de se rétracter juste avant la bascule arrière. Il n’avait aucun doute sur l’issue et ne voulait pas infliger à Le Garrec une humiliation dont il ne tirerait aucune gloire.

L’ego du Breton refusa et s’accrocha à la devise des maîtres d’armes qui formaient les duellistes : « Ne jamais sous-estimer un adversaire, aussi faible soit-il ».

En l’occurrence, aujourd’hui, le faible c’était lui. Même pas « challenger » vu l’écart de niveau : préparation, projection mentale, philosophie du risque, assurance en soi jusqu’au-boutiste. Chinchorro jouait dans une autre division.

Tous les voyants clignotaient au rouge et les règles du duel lui avaient été révélées seulement cinq minutes avant la mise à l’eau ; il est là le grand vice du 9e Commandement de la charte X-Diver :

 « *Tu pourras invoquer le duel à O.K. Corail »*

L’invoquer, certes, mais sans en connaîtreles règles. En somme, donner un blanc-seing à la grande faucheuse.

*Il faut être sacrément con !*

*Règle n°1 :*

*Ton témoin tu choisiras, pour te représenter face aux Dieux des Océans.*

Le Garrec avait choisi Nauru. Compter dans ses rangs « le MacGyver subaquatique », ça avait quelque chose de rassurant.

— J’opte pour l’artillerie lourde, avait répondu Chinchorro, je choisis Tikehau.

À la simple évocation de ces mots, une série de flashs désynchronisés s’activèrent dans son cortex mémoriel. Des particules lumineuses, des lignes ondulantes, comme les points vacillants en noir et blanc du vieux tube cathodique familial : les chars allemands qui descendent les Champs-Élysées, les interminables et palpitantes parties de Risk… Aujourd’hui, sur le plateau de jeu, il était le fantassin et Chinchorro, le canon, qui équivaut à dix fantassins.

*À quoi bon jeter les dés ?*

*Règle n°2 :*

*Enchaîné et aveugle tu seras, un litre d’air comme seule arme, comme seule vie.*

Les deux mini-bouteilles d’un litre gonflées à 205 bars avaient été contrôlées au manomètre par les deux témoins avant la mise à l’eau. En place à soixante-douze mètres, Tikehau présenta les deux blocs aux duellistes : grand seigneur, Chinchorro fit signe à Le Garrec de choisir le sien. De sa main libre, le Breton attrapa celui de gauche, mu par l’espoir inconscient que les Dieux se cacheraient statistiquement davantage à gauche.

*Un jour, je cesserai de me raccrocher à des chimères.*

Non loin, Nauru observait son poulain à travers la paroi de verre. Cette mâchoire serrée, ces pupilles dilatées, cette latence corporelle… autant de signes qui n’annonçaient rien de bon.

Chinchorro se saisit de l’autre.

Deux minutes avant d’embarquer sur la barge alu, Le Garrec avait reçu deux messages : Kim : *« tu vas bien ? »* – Elle avait perçu son malaise. Puis Frog : une pièce jointe poussiéreuse, datée d’il y a dix ans. Une plainte pour agression sexuelle, déposée par une certaine « Cécile Paoli » après une croisière en Égypte.

C’est ce document qu’avait craché le logiciel Anacrim après que furent saisis dans la base de données, les noms des cinq usurpés. Une plainte classée sans suite.

À tête reposée, sans ses neurones écrasés par 8,2 bars de pression, il aurait tout de suite fait le lien…

*Là-haut, sur la terre ferme, les équipes s’activaient depuis l’aube. L’enquête s’accélérait. Les rouages s’emboîtaient et tournaient enfin dans le bon sens.*

*Cécile Paoli : administrativement connue sous son nom d’état-civil « Cécile Marie Stéphanie Woolf », mariée en premières noces à un certain Sam Paoli, un escroc notoire spécialisé dans les faux papiers, les fausses plaques d’immatriculation et dont le casier exhibe aussi ses talents de maître-chanteur.*

*Au Saint-James, elle est Stéphanie Woolf.*

*Six mois après le décès de Mario Monti, on lui diagnostique un cancer. Stéphanie s’embarque dans une longue série de chimiothérapies. Ses beaux cheveux tombent.*

*Elle commence à porter des perruques. Par nécessité d’abord, puis par goût. Comme une seconde peau, une armure, un terrain de jeu. À tel point, qu’après sa rémission elle ne se laissera plus jamais pousser les cheveux.*

En passant la main sur sa combinaison, Chinchorro sortit brièvement un petit pendentif en or, accroché à l’intérieur. Il le toucha du bout du doigt, la recentra, avant de la ranger délicatement.

Le cerveau de Le Garrec turbinait… avec une lucidité de gamin de dix ans, estima-t-il.

La veille au soir, il s’était replongé dans les vestiges de ses cours théoriques du niveau 2 et en avait fait une synthèse sur une antisèche rédigée au crayon sur son ardoise sous-marine :

*Un litre d’air à 200 bars, ça fait 200 litres.*

*Un plongeur moyen consomme environ 20 litres d’air par minute.*

En se concentrant sur sa respiration abdominale, il espérait tomber à 10. Rapide calcul mental pour 70 mètres, à 8 bars de pression : sa réserve ne tiendra pas plus de 3 minutes. Après, ce sera l’apnée finale. Une hyperventilation lui aurait permis de tenir plusieurs minutes supplémentaires. Mais là, à 10 litres pendant 3 minutes, il est déjà hors-jeu : il ne donne pas cher de son apnée finale.

*Là-haut, ils venaient de découvrir le pot aux roses.*

*Stéphanie n’est pas si désœuvrée qu’elle en a l’air. Fille unique, elle a hérité de la propriété de son père – dernier avorton d’une grande lignée d’aristocrates – qui avait engrossé sa mère, la bonne.*

*Ironie du sort ou rééquilibrage karmique, l’épouse à particule de son père était stérile. La fille de la bonne devenait officiellement la seule descendante, donc la seule héritière – test ADN à l’appui. Elle, qui n’avait jamais reçu un seul baiser de son père et dont les grands-parents ignoraient jusqu’à son existence.*

*Cette « demeure de demeurés », comme sa défunte mère la désignait, pas question d’y habiter, pas question de cohabiter avec tous les fantômes névrosés de ses ancêtres.*

*D’instinct, elle trancha la branche pourrie afin de se libérer. Un saut chez le notaire, et elle gomma toute la charge de son passé : vente de la propriété, héritage dilapidé en dons caritatifs, retour à une vie précaire.*

*Du moins, c’est ce qu’elle voulut faire croire.*

Le Garrec jaugea rapidement Chinchorro. Une stratégie inverse : l’apnée dès le départ, sans toucher à son bloc d’un litre. *Ma main à couper que tu t’es hyperventilé avant… Bien joué enfoiré !* Trois à quatre minutes de bonus avant de puiser dans son litre d’air.

Il sut que le duel était perdu d’avance. Face à ce coup de Jarnac, il ne lui restait plus qu’à sauver la face… aller le plus loin possible avant de capituler.

*L’argent de la vente se volatilisa, mais pas pour tout le monde. Pas pour la Stéphanie – face B – celle qui avait blindé ses arrières. La police financière retrouva des retraits de cash à hauteur de cinq mille euros par mois pendant deux ans. Et deux gros virements sur un compte bancaire vers une société basée au Mexique qui aurait servi à l’acquisition d’une plage sur la côte caribéenne. Avec le reliquat, elle s’est achetée un box près de la gare Saint-Charles. Aussitôt perquisitionné.*

*Quand ils le déverrouillèrent, la surprise fut de taille.*

*Pas de boîtes à outils entassées. Pas d’engrenages mécaniques huileux. La porte à bascule s’ouvrit, sans un grincement, sur un sanctuaire chaleureux – havre de féminité improbable, aux parfums subtils et aux nuances chatoyantes.*

*Habitués aux découvertes macabres ou aux recoins hostiles d’un tel lieu, jamais un box ne leur avait paru aussi…*

*— Feng Shui, lâcha Manzetti, l’œil rieur.*

*Mais c’était exactement ça ! Des étagères en verre, garnies de cosmétiques alignés au millimètre. Un grand miroir ovale qui happait la lumière, comme l’iris figé d’un Bouddha en veille. Devant, un tabouret rouge molletonné invitait à la métamorphose, sous le regard doux, presque complice, d’une armée de bustes, têtes lisses, visages neutres, perruques de toutes couleurs, toutes longueurs, toutes natures : raides, ondulées, dégradées, frisées, des bleus, des roses, même des perruques d’hommes et des moustaches postiches.*

*L’une d’elles attira immédiatement l’attention de Frog : des moustaches anglaises.*

*En fouillant encore dans le box, la police trouva des plaques alu vierges, des matrices de chiffres et de lettres et une presse manuelle à emboutir, une liasse de papiers roses vierges au gabarit de l’ancien permis de conduire et une imprimante à cartes PVC recto verso.*

*Les vestiges d’un certain Sam Paoli, faussaire émérite.*

*Autre découverte de taille, une boîte à chaussures remplie de photos de l’époque où elle plongeait.*

*Elle avait l’air heureuse, Stéphanie, à en croire cette photo où* *elle pose aux côtés de Mario Monti, de Greg et de Chinchorro, arborant fièrement son tatouage : un trident tribal, identique à celui des trois mousquetaires.*

*Scrollant à toute vitesse sur son smartphone, Kim repassa en revue son shooting de l’enterrement et finit par identifier Stéphanie, cachée derrière des lunettes noires et une perruque auburn courte avec frange. L’enquêtrice y vit une corrélation entre sa présence aux funérailles du 9 octobre et l’absence « d’accident de plongée », ce jour de pleine lune.*

*En scrutant de nouveau la photo du garage, elle eut un flash. Elle rappela « Mad Rabbit » et lui demanda d’extraire, du ventre de Clearview, les photos d’Ethan Bauer filtrées au hashtag « plongée », puis de les lui décrire. Forte de son intuition, elle lui envoya ses clichés de la Stéphanie des obsèques comme point de référence. Dans le mille ! Sur l’une d’elles, Stéphanie se pavanait, entourée de quatre hommes sur un bateau dont les éléments de confort indiquent clairement qu’il s’agissait d’une croisière plongée. Derrière ses lunettes de soleil teintées bleu miroir, Ethan Bauer l’avait dans sa ligne de mire.* Et elle, un sourire aux lèvres, tellement loin d’imaginer ce qu’il se tramait.

L’ensemble prenait forme, comme un tableau pointilliste. Il fallait juste prendre du recul pour que tout saute aux yeux.

*S’apprêtant à refermer le box, ils décelèrent une niche dans le faux-plafond. Deux clés et la carte de visite d’un tatoueur y étaient dissimulées.*

À moins soixante-douze mètres, les secondes sont des heures. Pour chasser le stress, Le Garrec reprend mentalement l’enquête, fouillant dans les zones d’ombre, cherchant une faille, un visage, un mobile. Qui, parmi eux, avait pu se dresser contre Greg ?

*Chinchorro ? Qui d’autre aurait accepté de défier Greg ?*

Sous la pression sa lucidité s’estompe et pourtant, une image s’impose, intrusive, obsessionnelle. Comme une gifle : le dressing de Chinchorro.

Rembobinage. 3 jours plus tôt :

Les amphores ont été soigneusement rangées dans une pièce dérobée du hangar de Tikehau. La porte se referme. Le M4 Sherman en dissimule l’accès. Chacun rejoint ses pénates pour s’apprêter. Tout s’enchaîne si vite, Le Garrec est grisé, désorienté, sur pilote automatique. Chinchorro prend les commandes et l’entraîne chez lui. Le plante devant son dressing room, à la démesure de l’homme.

— Fais-toi beau, ce soir va être une soirée… comment dire… très spéciale… et tu ne vas pas débarquer avec tes fringues de rescapé. Sers-toi. Pour toi c’est *open bar !*

Le Garrec s’y était enfoncé, happé par les tissus précieux, les étagères à l’odeur de cèdre et de cuir patiné. En soulevant une pile de chemises, alignées au millimètre, il sentit d’abord quelque chose glisser, puis vit apparaître un carnet noir, gondolé, couverture moleskine cornée, recouverte d’une pellicule de sel. Au centre, une spirale – ammonite ? Vortex ? – griffée à l’encre blanche :

**« G / H – Carnet pour se perdre »**. Manifestement le « / H » avait été rajouté.

Le Garrec le souleva. Le cuir dégageait une chaleur presque organique. Il ne résista pas et l’ouvrit. Lut la première page :

**« Ne pas oublier que tout ça est vrai. Même ce qui paraît fou. »
– G.**

Juste en dessous, à l’encre violette :

***« Ou alors tout est faux, mais mieux raconté comme ça. »***
– H.

Il s’arrêta.
H ?

Il tourna la page. Une nouvelle phrase, de la même main masculine :

**« Sous l’eau, je suis moins un homme qu’un écho.**

**Un contour de moi-même, qui flotte. »– G.**

Et, en marge, fine et penchée :

***« Un contour ? Tu m’as rarement semblé aussi dense que là-dessous. »***– H.

Le Garrec referma les yeux une seconde.

Il tenait entre les mains une chose qu’il n’avait pas imaginée.

Un dialogue.

**Une intimité à l’encre vive.**

**Greg et Hëna.**

Des notes au feutre noir, droites, masculines, sur lesquelles venaient se greffer, en toute anarchie, une écriture nerveuse, fine, dansante, à l’encre violette. Des textes courts, aphorismes blasphématoires, dialogues absurdes, recettes d’ivresse, jeux d’anagrammes, poèmes scabreux – parfois sublimes. *Un carnet à quatre mains.*

Page après page, les écritures se répondaient. Parfois tendres, parfois provocantes, souvent fulgurantes.

**G :** **« Je me dissous à 80 mètres. Plus de moi. Juste l’onde. »**

**H :** « C’est peut-être là que tu deviens toi. »

**G :** **« Je rêve souvent que je parle avec un poisson. Il me dit : tu n'es pas des nôtres, mais tu n’es plus des leurs non plus. »**

**H :** « Il a raison. Tu es un amphibien mental. »

Une page entière recouverte de mots comme autant de balises :

**Palier.**

**Otolithe.**

**Ombilique.**

**Nageoire caudale.**

**Chthonos.**

**Anastomose.**

**Mue.**

**Orbe.**

**Silence.**

Le mot **« Chthonos »** encerclé deux fois. À côté, une note de Greg :

**« Ce qui dort en-dessous, et qu’on réveille à ses risques. »**

Et en marge :

***« Certains corps sont des portes. Le tien en fait partie. »***– H.

Une autre page, entièrement dessinée. Un œil ouvert dans un casque de scaphandrier.

Sous l’image, écrit à la main : **« REGARDE. »**

Et juste en dessous, la réplique griffonnée, inversée, en miroir :

***« JE TE VOIS. »***
– H.

Le Garrec sentit une chaleur étrange lui monter aux tempes.Une stupeur mêlée d’admiration. Et de cette jalousie douce que l’on ressent devant une chose trop belle pour soi.**Une fusion d’esprits.** Un lien si fin, si intérieur**.**Un lien, que lui, n’avait jamais su tisser avec une femme.

La lecture devient addictive. Un cadavre exquis en pleine page :

**G :** **« Si j’étais un animal, je serais… »**

**H :** « Un homard qui pense trop. »

**G :** **« Et toi ? »**

**H :** « Une anémone avec un humour noir. »

**G :** **« On ferait un beau duo cosmique dans une faille abyssale. »**

**H :** « Ou un très mauvais dîner pour qui porte un dentier abîmé »

Il referma le carnet un instant. Regarda autour de lui. La pièce semblait s’être rétractée. Chinchorro n’était nulle part dans ces pages. À peine une allusion, griffonnée dans un coin :

**« Il la regarde comme on regarde un feu. Mais il ne sait pas qu’elle écrit. »– G.**

En dessous :

***"Il m’écoute parfois, mais ne me lit jamais."***– H.

Le Garrec comprit.
Greg avait eu **le privilège invisible**. Celui des mots partagés, des rêveries échangées, des silences entendus. **Chinchorro n’avait eu, peut-être, que les corps exaltés.**

Ce n’était pas une certitude. Mais une intuition violente.

Il lut en apnée. Il avait l’impression d’être un intrus dans une œuvre confidentielle, sauvage, presque chamanique. Puis une zone plus sombre. Moins de jeux. Moins de réponses. Quelque chose s’était déplacé. Une tension montait. Une fièvre. Une brûlure.
Jusqu’à ces pages, presque à la fin.

**« Un cycle sur deux. Un lit sur deux.**

**Une roulette génétique à deux balles. »**

**– G.**

Pour la première fois, il n’y eut pas de réponse. Un vide qui explosait en pleine page.

Visiblement, il n’avait pas attendu la réponse. Il reprit :

**« Je l’ai su à la seconde où elle a joui.
Pas crié. Joui.
L’arrière de la gorge, le ventre qui lâche, les yeux qui flanchent.
Ce genre d’orgasme où on sent que quelque chose est passé.
Une faille. Une flèche.**

**J’aimerais m’en convaincre. »**

**– G.**

Il rajouta, d’une main plus fébrile :

**« J’imagine ta réponse intérieure :**

" **On arrête la chimie. On verra bien qui gagne.** "

**Et tu vas rire, petite conne magnifique. »**

**– G.**

*« Magnifique, certes, mais je n’ai pas ri, j’ai caressé la page. »*

**– PCM.**

Le stylo vira à l’encre bleue :

*« Test de grossesse : positif.*

*Je suis heureuse. Et paniquée.
J’ai fait faire le test ADN aujourd’hui. »*

**– H.**

Cette fois-ci, c’est Greg qui ne répondit pas.

Il ne répondit plus jamais d’ailleurs.

*« Greg… c’est toi le père.
Je suis heureuse. Follement.
Et j’ai peur que tu le voies.
Peur de ta joie.
Peur de ce qu’elle va faire à Chin.
Je ne sais pas comment il va réagir. Hurler. Se taire. S’effondrer. Ou rien du tout – ce qui serait pire.
Il est avec moi ce soir. Et je n’arrive pas à faire semblant. Il me frôle. Il sent que je m’éloigne, que je tombe.
Il connaît mon souffle par cœur.*

*Mais ce soir, mon souffle n’est plus à lui.*

*Help.
Tout tangue. Tout ce qu’on croyait tenir… est en train de nous glisser entre les doigts. Je le sens. »*

*– H.*

Et puis, des pages blanches. Et encore des pages blanches…

Le Garrec en aurait presque raté la fin si une fébrilité instinctive ne l’avait pas poussé à séparer chaque page. L’une d’elles était restée collée. Par les larmes sans doute. L’écriture n’avait plus la légèreté habituelle.
Juste quelques lignes, penchées, douloureuses.

***« Greg, tu n’es plus là pour répondre.***

***J’ai essayé de continuer, seule, mais c’est un monologue.***

***Et moi, sans ton rire, je suis sans style.***

***J’ai relu.***

***J’ai pleuré.***

***Et j’ai compris que je devais le jeter. »***

– H.

En bas, griffonné :

***« Tu comprendras. Ou quelqu’un d’autre comprendra.***

***Mais pas Chin.***

***Il ne verrait pas les interlignes.***

***Il ne verrait que ce que je n’ai pas couché. »***– H.

Le Garrec referma le carnet très lentement. Comme s’il refermait un cœur entrouvert, d’où s’échappaient encore des battements. Un sanctuaire fragile. Il comprit : **Hëna l’avait jeté.** Pas par oubli, mais par impossibilité. Ce carnet était trop vivant. Trop chargé.

Et **Chinchorro l’avait récupéré.** Comme on repêche un corps. Sans doute sans tout lire. Ou en lisant sans comprendre. Ou en comprenant… mais trop tard.

Le Garrec reposa le carnet sous la pile de chemise et resta immobile. Presque Groggy. Il n’avait jamais rencontré Hëna. Mais entre ces pages, il avait effleuré son esprit, sa voix, ses gouffres – jusqu’à toucher son âme. Sa fièvre. Son cri.

Une trace.

Incomplète.

Inoubliable.

Deux minutes se sont écoulées, Chinchorro est serein. Il fixe Le Garrec et sourit à chaque fois que leurs regards se croisent. Le Breton entame le dernier tiers de son air. Il redoute l’instant où l’inspiration va se durcir, où il va devoir « sucer le biberon » pour en extraire ses dernières goulées d’air. Face à la défaite annoncée, il improvise. Change de stratégie. Tente une semi-apnée, se ravise. Opte pour un nouveau protocole : une seconde pour inspirer, dix pour retenir, dix pour expirer. Lentement. Religieusement calibré. Jusqu’à chasser la dernière molécule de dioxyde de carbone. Il le sait : ce n’est pas le manque d’oxygène qui fait paniquer. C’est le CO₂. L’envie de respirer, c’est lui. Ce traître. Il crie : inspire ! Mais pour survivre, il faut expirer. Briser le cercle vicieux. Reprendre le contrôle.

Chinchorro accompagne chaque cycle, goguenard. Compte sur ses doigts. Applaudit chaque inspiration. Pouce levé, ou main qui tangue, comme un juge paresseux.

Le Garrec reste stoïque. Ferme les yeux. S’échappe… retourne sur l’enquête.

Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na .

Elle est devenue son métronome, son tic-tac, son grain de sable qui s’écoule dans le sablier.

Dix Hëna égal dix secondes. Il expire…

Hëna : la poussière d’or qui a grippé le mécanisme bien huilé, et qui a tout fait déraper – pense-t-il. Oui, maintenant, il en a l’intime conviction.

Et ce duel, tellement archaïque… pour quelle offense avait-il été invoqué ? Pour laver quel honneur ?

*La boucle est bouclée,* rit-il.

Parce que tout avait commencé par un duel, sujet de fascination, qui allait devenir obsession…

Il était étudiant, il cherchait sa voie. Ses copains avaient choisi le droit. Lui, avait choisi psycho.

Psycho, ça mène à tout… ça ne mène à rien.

Ou le contraire.

Les sciences humaines l'avaient toujours fasciné. Forcément, il bosserait un jour en relation avec l'humain. Son intime conviction.

Pour sa thèse de doctorat il avait choisi « Le duel dans la société française des XIX-XXe siècles : essai de psychosociologie historique ». Une mention très bien qui récompensait le labeur et le plaisir investi ; les deux étaient indissociables. Sa connaissance approfondie en matière de duels avait attiré l’attention de la police judiciaire qui fit appel à son expertise pour résoudre une série d’assassinats étranges : les victimes avaient succombé à des blessures provoquées par arme blanche qui s’apparentaient à celles qu’aurait laissé une lame longue et fine, autrement dit, une épée.

Sa compréhension du comportement humain et l’aide qu’il prodigua pour résoudre cette affaire tapèrent dans l’œil et dans le cœur de la commissaire. Une relation intime se développa entre eux. Elle l’encouragea à mettre cette acuité au service de la police judiciaire. Emballé par cette idée, et surtout charmé par cette brillante et charismatique patronne de 27 ans – la plus jeune femme ayant obtenu ce grade en France, il aurait fait n’importe quoi, de peur de ne plus être assez séduisant à ses yeux. Alors il s’est lancé : diplôme de criminologie, master de droit, concours externe de commissaire, deux ans à Saint-Cyr-au-Mont-d’Or. Par amour, il aurait appris le sanskrit.

Mais après six mois d’exercice, muté loin de sa belle, il toucha le fond. Submergé par la paperasse, les rapports, les consignes absurdes. Tout cela n’avait plus aucun sens : il donna sa démission.

Pour le maintenir dans le giron de la police judiciaire, une réorientation de carrière et une rétrogradation exceptionnelle au rang de commandant furent approuvées par la hiérarchie ; l’examen au corps de commandement ne fut qu’une formalité.

Le terrain : y’a que ça de vrai. Il prit goût au job. Devint un bon enquêteur, très bon même. Ses faits d’armes jalonnent son CV et son parcours atypique lui procure une certaine aura. On respecte le flic qu’il est devenu et il le rend bien en retour en ne se ménageant pas.

*Tout ça pour en arriver là.*

*« Lavons notre honneur bafoué dans le sang »* ou comment *« Les relations humaines se résument à un combat de coqs et nous plongent dans un investissement névrotique de l’ego où nous perdons la capacité de nous protéger nous-mêmes ».*

Cette formule était gravée dans son cortex. Pour tout écrit, il y a toujours une phrase clé qui déclenche la nécessité d’écrire. C’était sa clé de voûte, il l’avait mise en exergue de son dernier chapitre.

*Oui. La boucle est définitivement bouclée*.

*Les menottes aussi*, pensa-t-il à la dixième Hë-na. Il expira.

*À l’évocation de Stéphanie Woolf, le tatoueur ne put contenir son enthousiasme :*

*— Comment l’oublier ! Elle voulait qu’on recouvre son trident. Je lui ai tatoué un poulpe géant, une création perso, sur tout le corps. Magnifique ! Le tattoo… et le reste aussi. Regardez, je l’ai même mis en page d’accueil de mon site web, avec son accord, bien sûr. Elle était cool, cette fille. On y a passé quatre demi-journées. Une fresque de ouf. Le trident était là – désignant l’aine gauche – il est toujours là, mais se fond au milieu des vagues et des tentacules. Du travail d’artiste, non ?*

*Avec le numéro de sécurité de la clé retrouvée dans le box de Stéphanie, ils remontèrent jusqu’au propriétaire. C’était la clé qui ouvrait un vaste hangar. Celui de Tikehau, sex-friend libertin de la préposée au vestiaire qui avait remplacé Mario Monti dans ses draps. Il lui avait laissé un double, et sa bénédiction pour emprunter des véhicules à sa guise, sauf les tanks et les engins sans carte grise.*

*Elle ne s’en était pas privée, et la Bantam BRC-40 était sa préférée.*

*Avec l’appui d’Interpol, qui eut accès aux registres mexicains, ils apprirent que l’entreprise avait revendu le terrain et les infrastructures cinq ans plus tard à un informaticien italien – selon une source locale, la transaction aurait été conclue à Vérone.*

*L’acheteur – inventeur des bandeaux d’indices défilants – venait de céder son brevet à Wall Street à prix d’or. Ne sachant déjà plus comment dépenser sa fortune, il trouva le prix d’acquisition dérisoire : il ne discuta même pas le prix – deux fois celui du marché. Il paya cash, et en dollars.*

*On raconte que cette transaction entraîna la flambée des prix sur les cent kilomètres de côte caribéenne alentour.*

L’inspiration s’est durcie. Encore deux ou trois bouffées et le « biberon » de Le Garrec sera vide. Face à lui, Chinchorro consulte sa montre : trois minutes pile – il peut encore tenir l’apnée. C’est à l’approche de la quatrième minute qu’il devra aviser. De la poche de sa stab, il sort son ardoise munie d’un crayon sur laquelle il a reproduit une grille de sudoku. Il la brandit sous le nez de Le Garrec, les zygomatiques en orbite, puis commence à la remplir.

*La deuxième clé arborait le nombre 50 et ouvrait la consigne numéro 50 de la Gare Saint-Charles.*

*Elle contenait une enveloppe.*

Surtout, ne pas rater la dernière inspiration. L’optimiser, juste avant le saut dans le vide. Lentement. Profondément. Le Garrec s’emplit les poumons jusqu’à l’ultime once d’air. Chinchorro lui adresse un sourire malicieux. L’accentue d’une moue faussement compatissante.

Combien de secondes ce souffle arraché au vide maintiendra-t-il son cerveau sur « système opérationnel » ?

Surtout, ne pas y penser. Se relâcher entièrement. Éteindre tous les circuits auxiliaires, tel Apollo 13 et ses avaries en chaîne, jouant sa dernière carte pour espérer revoir la Terre.

Terriblement serein, Chinchorro boucle son apnée et bascule sur sa réserve d’un litre.

*Règle n°3 :*

*Le signe en croix tu feras, pour reconnaître ta défaite.*

*Au vainqueur reviendra la confiance des Dieux des Océans, et la vérité, lui octroieront.*

Le Garrec entre dans la zone rouge. Il sait qu’il a perdu. Qu’au mieux, en serrant les dents, il grapillera quelques secondes dérisoires. Mais il ira jusqu’au bout pour sauver un semblant d’honneur.

*Greg avait-il, lui aussi, franchi cette limite ?*

*Devrai-je, à mon tour, m’amputer pour me libérer ?*

Il se souvient de l’histoire de l’alpiniste Aron Ralston, qui dut s’amputer pour libérer son bras, coincé sous un rocher. Il revoit la scène où il doit s’attaquer au nerf. Rien qu’à l’idée, il en frémit, et ne peut contenir un spasme. Ça fait rire Chinchorro, qui en gaspille une goulée d’air.

*Aurai-je le cran de me faire un garrot à moins soixante-douze mètres ?*

*Finirai-je, moi aussi, sur la table d’autopsie ?*

*Belle fin pour un flic de la Crim’ !*

Il ne peut s’empêcher de penser à la tête que fera Kim quand elle observera son corps nu et raide sur la table métallique. Tiendra-t-il la comparaison face à Greg ?

Elle était mignonne, cette petite enquêtrice…

Pas si petite que ça, en fait. Une grande et belle femme et il commençait à s’y attacher. Célibataires tous les deux, il y avait sûrement une ouverture. Elle n’aurait probablement pas dit non.

Il imagine ce rendez-vous qu’ils auraient pu avoir, si les éléments ne s’étaient pas précipités. Il aurait dû… il aurait pu, oui, après leur visite à la DRASSM, lui proposer une pause…

Une bière sur le port de l’Estaque. Un éclat de rire. Kim, à contre-jour.

Pour la première fois, ils se seraient confiés l’un à l’autre.

Lui, ses histoires de père absent,

Elle, ses deux fausses couches récentes et ses échecs sentimentaux avec les gens normaux.

— Quand je dis « normaux », j’entends par là, des « non-flics ».

— Ah oui ! Comme les « goys » pour les « non-juifs ».

Ils rigolent de concert.

— C’est ça, avec les mêmes incompréhensions. Je crois que nous les flics, on est condamnés à ne fréquenter que des flics. T’en penses quoi ?

— Si j’en suis là aujourd’hui, c’est à cause d’un coup de cœur pour une superwoman de la PJ. Vingt-sept ans et déjà commissaire, tu imagines ? C’est pour elle que je me suis embarqué dans cette galère. J’ai appris plus tard qu’elle n’en avait rien à faire de moi, j’étais son joujou, un sujet de curiosité.

— C’est vrai cette histoire de duel ?

— On ne peut plus vrai. Et dire que j’aurais pu choisir n’importe quel autre sujet de thèse. J’avais tellement d’idées.

— Alors, pourquoi celui-ci ?

— Je ne sais pas. Plein de raisons inconscientes. Peut-être parce que mon enfance a été bercée par les westerns. Mon père en était fan, il m’emmenait les voir au cinéma. Trois fois *Little Big Man.* Quatre fois *Il était une fois la révolution*.

 Il se met à fredonner l’une des mélodies culte d’Ennio Morricone avec son harmonica imaginaire, rejoint par Kim, dans un duo contagieux qui déclenche les sourires des tables adjacentes.

— On devrait monter un trio avec Frog : du rap spaghetti, il y a un créneau à prendre, s’esclaffe Kim.

Le Garrec l’interrompt pour reprendre son fil conducteur :

— Mais le déclencheur, c’était à cause du film de Spielberg.

— *Rencontres du 3e type* ?

— Non, celui où y’a deux types.

Le camion fou… le pauvre gars poursuivit pendant tout le film…

— …

— Ben… *Duel,* patate !

— Oh hé ! un peu de respect siouplait, Commandant Le Garrec ! Ce n’est pas parce que ma cinéphilie est proche du zéro que vous devez me réduire à un vulgaire tubercule comestible.

— Arrête, tu es plutôt sexy pour un tubercule comestible.

— Fais gaffe, tu viens de me balancer un compliment, le premier depuis ton arrivée. Les 5,5° de ta Cagole sont en train de te monter au cerveau.

Il avait voulu découvrir un cru local, elle lui avait recommandé cette bière avec beaucoup d’emphase et de soleil dans la voix : « Elle a tout ce que l’on peut attendre d’une cagole : un vrai tempérament et beaucoup de parfum ! »

Puis elle demanda en battant des sourcils :

— Sexy comment ? Même pas… de loin, dans l'obscurité… sur un malentendu ?

*Le feeling passe bien entre nous, je devrais tenter ma chance… Au pire, je me prends un râteau.*

Il rêvait de mots doux et se voyait déjà commander une deuxième tournée. Pas ce silence liquide où son cœur tambourine contre ses tympans.

Chaque seconde renforce l’étau. Le halo de lumière rétrécit, à mesure que son champ de conscience se réduit. Tout s’accélère et son cerveau commence à lui jouer des tours. Son corps est un bolide lancé à 200 km/heure dans un tunnel, sous le stroboscope de LED qui s’emballe, déraille, s’altère. Enclenche la vieille bobine 35mm de l’histoire enfouie de ses origines, projetée dans le cerveau limbique de ses émotions… machine infernale à remonter le temps :

*16 juillet 1942, Paris est sous l’occupation allemande. Charles Levy a recueilli une confidence de son beau-frère pharmacien, juif, notable et bien informé, qui exerce porte de Champerret. La police française s’apprêterait à envoyer tous les juifs dans des camps. C’est trop gros pour être vrai – l’État français n’oserait pas une telle infamie –, mais son sixième sens qui l’a maintenu en vie jusqu’à ce jour, l’enjoint à prendre l’information au sérieux et à mettre sa descendance à l’abri. Il n’attend pas la tombée de la nuit pour fourguer son fils, âgé de huit ans, dans le coffre de la Peugeot 202 d’un ami en partance pour la Bretagne. Le lendemain à l’aube, Charles et sa femme seront raflés.*

*Recueilli par Marie-Yvonne et Guillaume Le Garrec dans une petite commune du nord-ouest des Côtes-du-Nord, le gamin y vivra caché jusqu’à la Libération. Sans nouvelle de ses parents, il sera adopté par les Le Garrec et grandira aux côtés de la petite Louise, fille cadette du couple, jusqu’à la conduire un jour devant le Maire. Le curé refusa de célébrer l’union, la jugeant techniquement consanguine – un cas théorique inédit. Peu importe, le jeune homme de 18 ans portait en lui l’espoir muet de renouer un jour avec sa judaïcité.*

La boucle est bouclée, pensa-t-il une troisième fois en rouvrant les yeux sur ce fantôme malicieux du passé, petit-fils de nazi. Tikehau esquissa un sourire mêlé de tendresse et de gêne face à l’issue inéluctable, tout en vérifiant le bon fonctionnement de la lampe LED, 13 000 lumens, qu’il lui remettrait une fois sa défaite entérinée : un flash dans la nuit, brutal et fulgurant, digne de la Gestapo.

Chaque seconde cogne. Encore quinze secondes pour sauver l’honneur. Le reste n’a plus d’importance maintenant.

Faire le vide. S’évader. Loin. Très loin. Rejoindre la valse des fantômes qui ont peuplé ses vieux carnets d’étudiant, remplis des fameux duellistes qui ont marqué l’Histoire. Il les revoit tous, ces hommes en proie au ridicule et à la gloire, prêts à mourir pour un mot…

*1888, « À votre âge, Général Boulanger, Napoléon était déjà mort », interpelle Charles Floquet. Le lendemain, à la surprise générale, le président du Conseil, bien que sexagénaire, blesse le général au cou.*

*1894, un jeune opposant « bave » sur Georges Clemenceau à la Chambre et met en cause la politique extérieure qu’il a suivie pendant vingt ans ». Paupière droite percée**à la seconde reprise, le député Paul Deschanel est déclaré perdant. Vingt-six ans plus tard, il sera nommé président de la République.*

*1912, une violente altercation se déroule au théâtre des Arts entre Pierre Veber, auteur dramatique, et Léon Blum, critique au* Matin*. L’arme choisie est l’épée. Pierre Veber est atteint au côté droit.*

*1967, en**plein hémicycle, Gaston Defferre traite d’abruti le gaulliste René Ribière. Le combat à l’épée est remporté par le député des Bouches-du-Rhône et maire de Marseille. C’est le dernier duel officiel de l’histoire de France.*

Marseille, Marseille. Encore une fois tu apposes ton sceau indélébile dans l’histoire… *Mais Marseille, dis-moi, pourquoi un duel entre Greg et Stéphane ? Un différend politique ? Un contentieux en affaire ?*

*Sinon, je ne vois qu’un motif plausible : une femme, au cœur de la déflagration. Un grand classique.*

*Pouchkine épouse Natalia Nikolaïevna Gontcharova. Tout Saint-Pétersbourg loue sa beauté. Mais, bien vite, des lettres anonymes circulent évoquant une relation entre la jeune femme et un jeune baron français, Georges D'Anthès. L’affaire se termine en duel au pistolet. Le 8 février 1837, le poète reçoit une balle dans le ventre et meurt deux jours plus tard après d’affreuses douleurs.*

*La scène s’efface comme une image sur une vitre embuée. Le Garrec sent son corps devenir flou, poreux, presque liquide. Le silence s’épaissit, devient ouate. Quelqu’un approche.*

*Greg a rejoint Le Garrec.*

*Avec la plus grande empathie, il regarde la blessure au ventre du breton et passe sa main dans ses cheveux pour le réconforter.*

*— Tu veux que je te fasse un garrot ?*

*— Au ventre ? Ça ne marche pas, il me semble.*

*— Ça fait mal ?*

*— Putain oui, mais au début surtout. Là, ça va beaucoup mieux. Je crois que le doc m’a shooté à la morphine. Je me sens bien, je plane… As-tu déjà connu l’ivresse ? Celle qui te prend aux tripes…*

*— Arrête ! Je connais la chanson. C’est un peu moi qui l’ai inventée, non ? Et là, c’est toi le mécréant. Tu aurais dû rester chez toi, petit Breton. Pourquoi es-tu venu me chercher ici, à Marseille ? Ce n’est pas ton monde, t’as pas les codes, t’as pas la carrure, t’es à la rue total, frérot ! T’as vu où ça t’a mené ? Moi, j’étais mort, tranquille. Je n’ai rien demandé à personne. Et crois-moi, la mort est douce pour ceux qui ne l’ont jamais redoutée… Certes, je te l’accorde, ma vie a été un peu plus courte que prévu, mais j’en ai sacrément bien profité, c’en est presque indécent même. J’ai la chance de n’avoir connu que le meilleur. J’ai échappé à la vieillesse, à la décrépitude physique et mentale, à la dépendance… tout le package. Les gens me garderont dans leurs souvenirs tel que je suis là, au sommet de ma forme. Encore beau gosse, non ? Le plus dur, ce n’est pas pour celui qui meurt, c’est pour ceux qui restent. Moi je les vois tous les jours, ils ne me manquent pas. Mais pourquoi t’es là, bordel, mon pauvre Le Garrec !*

*— Je ne te connais que depuis trente secondes et tu me saoules déjà. Au lieu de philosopher, raconte-moi un peu ce qui s’est passé. Ce duel, qu’est-ce qui a foiré ?*

*— C’est toi l’enquêteur, non ? Fais-toi un peu violence, triture-toi les méninges.*

*— Pas facile à soixante-douze mètres de profondeur.*

*— Réveille-toi « Fenzy-man », tu n’es plus à soixante-douze mètres.*

*— Où suis-je alors ?*

*— Je te le dirai tout à l’heure, si tu le mérites. Allez, concentre-toi un peu, fais honneur à ton grade.*

*— Je suis perdu, aide-moi.*

*— Tu me fais pitié, vieux. Allez cadeau : un indice.*

*— Oui ?*

*— L’alliance.*

*— Quoi, l’alliance ?*

*— Pourquoi Ève ne porte-t-elle plus son alliance ?*

*— Pour t’oublier ? Pour oublier toutes tes infidélités ?*

*— T’es froid, complètement froid, là. C’est tout le contraire…*

*… c’est pour que je me rappelle.*

*— De quoi ?*

*— De nous, de notre rencontre. Tu sais, c’est important pour les femmes, l’anniversaire de la rencontre. Si tu l’oublies, t’es mort ! Au propre et au figuré, hahaha !*

*— Pourquoi tu ris ?*

*— Parce que je suis mort.*

*— Ne me dis pas que…*

*— Si.*

*— Non !*

*— Si. C’est bien ce qu’il s’est passé…*

*— Règle numéro 4 ?*

*— Yep ! Anodine et assassine…*

*— Pourquoi tu parles comme Frog ?*

*— Parce que la lucidité te revient. Allez, continue.*

*— « Souviens-toi de notre rencontre, et le code libèrera la clé qui te libèrera. »*

*— Exact.*

*— Et il avait changé le code !?*

*— « ILS » avaient changé le code !*

*— Non !*

*— Eh si !*

*— Sans t’en avertir ?*

*— Il y avait un indice.*

*Greg sourit et agite ses doigts à la barbe de Le Garrec.*

*— L’alliance ?*

*— Oui, tu réchauffes.*

*— Elle était prise dans l’anse du cadenas ?*

*— Tu brûles !*

*— C’était celle d’Ève. Message qui t’était adressé par l’entremise de Chinchorro.*

*— Double message… tu sais, j’allais la quitter…*

*— Pour Hëna ?*

*— Oui.*

*— Et Hëna allait quitter Chinchorro, c’est ça ?*

*— T’as tout compris, monsieur l’inspecteur. Il t’en a fallu du temps, mais ça a fini par remonter jusqu’à ton petit cerveau de flic.*

*— Eh oh ! Un peu de respect s’il te plaît ! Je n’ai pas de leçon à recevoir d’un putain de macchabée !*

*— Ah bon ? Parce que t’es quoi, toi ?*

*— …*

*— Tu ne veux pas savoir ? Tu as raison… alors continue. Où en étions-nous ?*

*— Le code.*

*— Nous y voilà.*

*— Ce n’était pas celui de ta rencontre avec Chinchorro… c’était celui…*

*— De ma rencontre avec* Ève*.*

*— Et tu l’as oublié crétin ! Non, je n’y crois pas ! Tu es mort comme un con parce que tu as oublié la date d’anniversaire de votre rencontre !?*

*— Imagine un peu la nébulosité du cerveau à soixante-douze mètres de profondeur, cumulé à l’obscurité totale et au stress du manque d’air. Tu as déjà essayé de faire une multiplication à deux chiffres à moins soixante-douze mètres ? Tu serais surpris du résultat. Même la médaille Fields de Mathématiques se planterait. Je focalisais sur ma date de rencontre avec Chinchorro, pour ne pas qu’elle m’échappe. Quand j’ai vu l’alliance, j’ai compris et j’ai perdu les pédales. Impossible de m’en souvenir. J’avais pourtant la date de notre mariage : 12-12-92, facile. Même complètement torché, je pourrais m’en souvenir. Mais ce n’était pas celle qui ouvrait le cadenas. La règle stipule celle de la rencontre.*

*— C’est couillon, rit Le Garrec.*

*— Oui, mieux vaut en rire. En tout cas, c’est plus original qu’un cancer de la prostate, un infarctus ou un vulgaire accident de la route… Je rentre direct dans le Top 50 des morts stupides, aux côtés des tripoteurs d’ampoules en baignoires, des décapités en cabriolet, des étouffés par leur vomi, des bourreaux tombés de leur échafaud…*

*Au fait, as-tu retrouvé ma palme ?*

*— Parle plus fort. C’est quoi tout ce bruit ?*

*— Je te parlais de ma Plana Avanti L. L’as-tu retrouvée ?*

*— Non, pas encore. Elle finira bien par atteindre le rivage.*

*— Tout comme la lumière sur les manigances de ma tendre épouse…*

1. *Trois Lettres*

*« Disparaître, c'est faire savoir au monde qu'il ne vaut pas un adieu. »*

La citation de William Shakespeare s’étalait fièrement au centre, en lieu et place de l’expéditeur. Comme à l’ancienne, un cachet de cire avait scellé l’enveloppe, frappé d’un trident aux allures tribales.

Kim ne voulut pas l’abimer, elle le sépara précautionneusement du papier à l’aide de la lame de son Victorinox en acier bruni.

Le papier, d’un grammage élevé, presque sensuel sous les doigts, semblait précieux comme une relique. Une écriture d'un autre siècle, délicate et élégante, tracée à l’encre sépia. Des lettrines ouvragées dansaient sur la page avec des courbes aériennes.

« Cher toi qui me lis, parce que tu as bien fouillé ma vie et mon garage, ta présence ici me flatte et fait de moi quelqu’un qui n’est plus transparent.

Tu n’es pas stupide puisque tu es ici, et tu l’as bien compris, ce lieu se prête aux départs.

Oui, je suis partie vers des ailleurs.

Parce que je n’ai pas su trouver mon juste milieu :

« Quelque part entre s’en foutre et en crever » comme l’écrivait Gary.

Oui, je suis partie vers des ailleurs.

Le jour de mes cinquante ans :

Le premier jour du reste de ma vie.

*Toi et tes comparses, vous pourrez bien sûr utiliser toute votre énergie et les ressources d’Interpol pour me retrouver dans l’un de ces pays qui n’ont pas signé d’accord d’extradition avec la France. Puis trouver l’astuce pour m’exfiltrer avec un tour de Passe-Passe à la Carlos Ghosn… Mais autant vous dire que je ne vous faciliterai pas la tâche, car, s’il y a une seule chose de bon que cette ordure de Sam Paoli m’a léguée, c’est l’art de l’éclipse… Et puis quand bien même vous réussissiez l’exploit de me ramener, il faudrait que vous trouviez les mots pour expliquer à l’opinion publique pourquoi le viol reste impuni en France et pourquoi les quatre violeurs restants – dont vous avez les noms – vivent en toute quiétude en se regardant de temps à autre la vidéo de leur croisière pour réactiver leur libido, rêvant de passer à l’acte sur la petite voisine. Et s’il s’agit seulement de rendre justice aux victimes collatérales de vos manquements et incompétences, sachez qu’ils n’étaient pas si vertueux que ça et que leur comportement terrestre doublé du manque de respect envers la faune et la flore subaquatique les ont tout naturellement désignés. Je connais trop bien les hommes, et ceux-là ne manqueront pas à l’humanité. Considérez que j’ai rendu service à la société, par anticipation, en éliminant ces nuisibles. Vous devrez aussi expliquer pourquoi la déposition de Sam Paoli – ce «****scorpion »*** *qui ne piquait pas seulement avec sa queue – me peignant comme une hystérique suicidaire, vous a paru plus recevable que la mienne, lorsqu’il m’a balancée du quatrième étage, et pourquoi vous m’avez livré, à Pennes-Mirabeau, la cinquième victime sur un plateau d’argent.*

*Cécile Marie Stéphanie Paoli n’est plus. Stéphanie Woolf et son tout nouvel alias, tirent leur révérence – et vous saluent bien bas, messieurs-dames de la police, messieurs-dames de la justice.*

*Bonjour chez vous. »*

Kim est restée pétrifiée devant la consigne numéro 50 de la gare Saint-Charles. Sentiments partagés, entre la rage d’avoir raté sa cible et une empathie soudaine pour cette femme. Puisqu’elle a échappé à la justice des hommes, son sort repose désormais entre les mains de la justice divine – qu’elle espère indulgente. Elle y a toujours cru malgré un athéisme pur et dur. Comment croire en Dieu, quand on travaille à la PJ de Marseille ?

Sous le coup de l’émotion, une évidence s’empara d’elle : brûler la lettre.

Pleinement lucide, elle mesurait les bonnes – et surtout les mauvaises – raisons de son acte. Ce serait sa modeste contribution, sa petite entrave au destin, son syndrome de Stockholm assumé, une étincelle de sororité. Les vibrations de son smartphone la ramenèrent sur terre, augures d’une sale nouvelle. Gyrophare sur le toit, elle fonça chez Ève. Frog l’attendait déjà, figé au pied du drame.

Ève s’est pendue à l’escalier en colimaçon de métal noir. Elle a laissé un dictaphone et une lettre sur l’étagère en béton patine industrielle, adossés aux sculptures minimalistes en albâtre translucide. Sur la platine vinyle avec retour automatique, tourne en boucle l’Adagio du Concerto n° 23 en La majeur de Mozart – un murmure tragique, tendu comme un fil de soie.

Le dictaphone contient la conversation entre Ève et Chinchorro, enregistrée au Dantès. Sans détour, tous deux y vont de leur confession :

Stéphane ne supporte pas l'idée que Greg prenne l’ascendant sur lui, vis-à-vis de Hëna. Son statut de père officiel changera inévitablement la donne et engendrera un déséquilibre affectif.

Ève ne supporte pas l'idée que Greg divorce et la quitte définitivement pour un enfant qu’elle n’a pas su lui donner. Bien plus informée qu'on ne l'imagine, elle est au courant depuis le début de la liaison à mi-temps entre Greg et Hëna. Elle n’a jamais été jalouse et s’en accommodait : mieux valait une régulière connue qu’une collection de maîtresses de passage. Mais aujourd’hui, la régulière a dépassé ses prérogatives.

Ils échafaudent un plan. Pas méchant, mais le message doit être clair – dissuasif : il doit renoncer à ce changement de cap destructeur pour son écosystème, et revenir au schéma préétabli. Il faudra écarter Pork-Roll, « le gardien du Temple », trop à cheval sur la bonne application de la charte. Sur l’enregistrement on entend le crissement des billets : « un, deux, trois, quatre, c’est la cocue qui régale !… Deux mille ça suffira ? Je suis nulle en putes… » Et de rajouter : « Ne me regarde pas comme ça, Stéphane, je sais que je ne vaux pas mieux qu’elles ».

La lettre, quant à elle, contenait trois phrases laconiques – pour tirer sa révérence –, un post-scriptum, et un chèque d’un euro.

*« Sans Greg, ma vie n’a plus aucun sens. Il était le seul fil qui me maintenait à la surface. Il est mort par ma faute, je ne me le pardonnerais jamais.*

*Ève*

*PS : Ni Dieu ni Diable à qui confier mon âme et mon vœu vient d’être exaucé. Je rembourse mes dettes et vous laisse tenter votre chance, monsieur Le Garrec. Ne m’en veuillez pas pour le chèque, j’ai toujours détesté la monnaie. »*

\*

\* \*

Un halo de lumière traverse le hublot.

Trois lettres : « HBO ».

Une voix l'arrache à sa torpeur.

— Salut à toi, notre héros ! s’exclame Nauru. Tu nous as filé une sacrée trouille, l’ami.

— Où suis-je ?

— Au Valhalla des plongeurs de l’extrême, frérot. (Un clin d’œil) Mais non ! Dans un caisson hyperbare, mon champion. Tu es *The Revenant !*

Des coups sourds résonnent sur le hublot. À l’extérieur Tikehau et Pork-Roll exultent.

Nauru s’empressa de lui raconter le récit de son sauvetage.

Rien ne s’était déroulé comme prévu. Le duel avait dérapé. Il avait lutté jusqu’au bout, sans jamais abandonner, jusqu’à la syncope. Ensuite le chaos – mais un chaos terriblement maîtrisé.

Tikehau fut le plus réactif : il bondit, lui remit le détendeur en bouche et ne le lâcha plus. Chinchorro fit le code, libéra la clé des menottes, avant même de reprendre son propre détendeur. Mais au sprint final, Nauru le devança : pince-monseigneur en main, il rompit la chaîne.

Arrivés au palier des neuf mètres, Tikehau switcha l’air avec l'oxygène pur pendant que Chinchorro prit l'intercom et orchestra le sauvetage via Pork-Roll en surface. Ce dernier lança un *Mayday* au CROSS Med, avec consigne d’employer les grands moyens.

— Et pour nous, les grands moyens, c’est le mini-caisson hyperbare héliporté sur place ! s’exclama Nauru. Un uber-sauvetage quatre étoiles, Son Altesse. Avec transfert en « suite royale HBO[[12]](#footnote-12) » !

— Le duel ?

— Haha, t’es un vrai battant, toi ! Techniquement, tu n’as pas perdu puisque tu n’as pas abandonné. Tu crées un précédent, une jurisprudence. Notre constitutionnaliste tranchera.

— Je n’ai pas vu Chinchorro, il va bien ?

— Il est secoué. Il t’aime bien, je crois. Dès qu’il a su que tu étais tiré d’affaire, il a filé en vitesse…

— Chez Hëna ?

Pas besoin d’être Alan Turing pour décoder le pincement de lèvres de Nauru dont le silence confesse :

*« Je ne te répondrai pas, mais je n’infirmerais pas ta supposition*».

\*

\* \*

Les volets étaient clos.

Jamais Hëna ne les avait fermés auparavant. Même quand elle s’absentait pour quelques jours.

Chinchorro pressentit le pire. Son cœur se serra quand il poussa la porte du dojo.

Sur la grande table en vieux bois de grange, bardée de fer noir, elle avait incisé un cœur.

Posée au centre du cœur, une lettre :

*« Mon Amour,*

*Ma boussole,*

*Mon fil d’Ariane,*

*Mon magicien d’Eau,*

*Mon magicien d’Ose.*

*T’étreindre,*

*T’aimer,*

*Te fuir aujourd'hui.*

*Car rien que l’idée de te croiser m’est devenue insupportable.*

*À chaque fois que je te verrai, je verrai Greg, et mon cœur se brisera en mille éclats. Je verrai le père absent de mon enfant et tu ne pourras jamais me consoler, jamais le remplacer. Même en m’aimant deux fois plus.*

*Je pars, et je ne reviendrai pas.*

*Adieu mon amour,*

*Je te laisse à tes sirènes,*

*Je te laisse à l’Océan.*

*Pense à moi à chaque pleine lune, comme je penserai à toi, comme je penserai à Greg.*

*Mes deux amours pour l’éternité.*

 *Hëna, hija de la luna »*

Elle l’avait signé de son sang. La plume en bois d’olivier, encore teinté de rouge, était restée posée sur le bas de la lettre – formant une larme.

Son point final.

1. Épilogue

Le mistral avait soufflé toute la nuit. Les vagues avaient rejeté une palme sur la calanque de la Crine, dite Plage de Tahiti, pour son sable doré et son eau turquoise.

Une Plana Avanti L, soixante et onze centimètres, reconnaissable entre mille.

Gravée au couteau dans le néoprène : une date – *01/11/1991 –* accompagnée de ces mots : *« Maintenant, je m’en souviens,* *Ève ».*

Au verso, un cœur. En son milieu, *« Hëna ».*

\*

\* \*

La paralysie lui avait progressivement confisqué toute motricité. Les fourmillements dans son poignet lui indiquaient que sa main se figerait bientôt.

Il aurait aimé écrire à Greg : « Au revoir mon frère. Rendez-vous là-haut pour de nouveaux défis, pour de nouveaux rires… », mais son corps ne répondait plus. Il fallait conclure, et vite.

*« L’amour m’a TUER »,* l’épitaphe s’imposait.

*Amor… anagramme d’Omar*, rit-il avant de perdre connaissance.

Il savait qu’il ne survivrait pas et sourit – étrangement paisible – à cette douce ironie du sort.

Un dernier clin d’œil… épilogue parfait à sa « Borderline Théorie ».

*« Et lorsqu’il arriva sur la hauteur de la crête,*

*il vit l’autre mer qui était étendue devant lui :*

*alors il demeura immobile*

*et il garda longtemps le silence. »*

*Ainsi parlait Zarathoustra,* Frédérich Nietzsche

La mer reprit son souffle.
Une autre marée, une autre mémoire.
Le vent tourna. Quelqu’un, quelque part, ouvrit les yeux.

Greg, c’est bon. Tu peux rire.
Elle l’attendait déjà, au bord du lagon.
*Rien ne meurt jamais tout à fait, quand on sait où plonger.*

1. Tables immergeables de la Marine Nationale, servant au calcul des paliers de décompression. [↑](#footnote-ref-1)
2. Peut-être, peut-être, peut-être… [↑](#footnote-ref-2)
3. Charles Baudelaire – le Voyage [↑](#footnote-ref-3)
4. Bouée collerette orange, ancêtre du gilet stabilisateur. [↑](#footnote-ref-4)
5. « bar » désignant aussi bien le débit de boisson que la pression hydrostatique qui augmente d’une unité tous les dix mètres. [↑](#footnote-ref-5)
6. Service Interministériel d'Assistance Technique. [↑](#footnote-ref-6)
7. Sous-officier, enquêteur subaquatique. [↑](#footnote-ref-7)
8. Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines [↑](#footnote-ref-8)
9. Fichier de Traitement d'Antécédents Judiciaires. [↑](#footnote-ref-9)
10. chocolat artisanal qui renferme un nougat onctueux et un cœur d’amande sucré [↑](#footnote-ref-10)
11. Masque vénitien en papier mâché qui se caractérise par sa forme ovale recouvrant l’intégralité du visage. [↑](#footnote-ref-11)
12. HyperBaric Oxygen : chambre hyperbare. [↑](#footnote-ref-12)